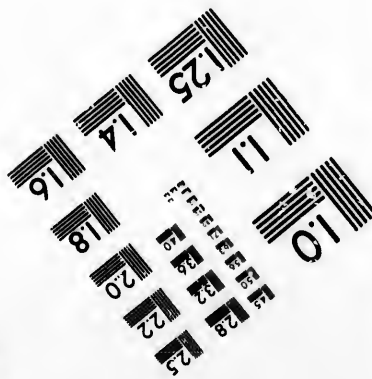
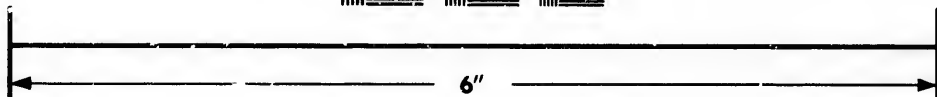
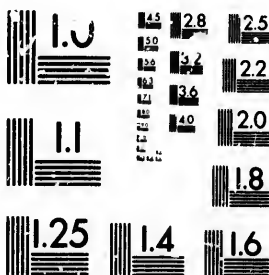


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5  
2.8 3.2 3.6 4.0

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10

**© 1981**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire

Only edition available/  
Seule édition disponible

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

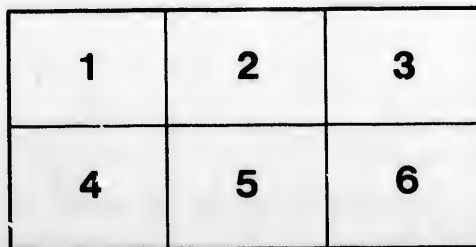
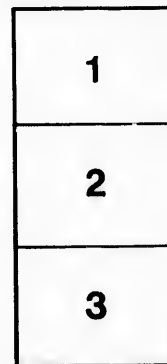
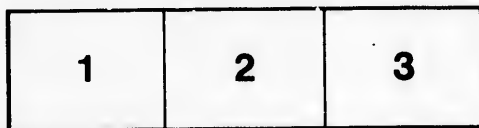
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

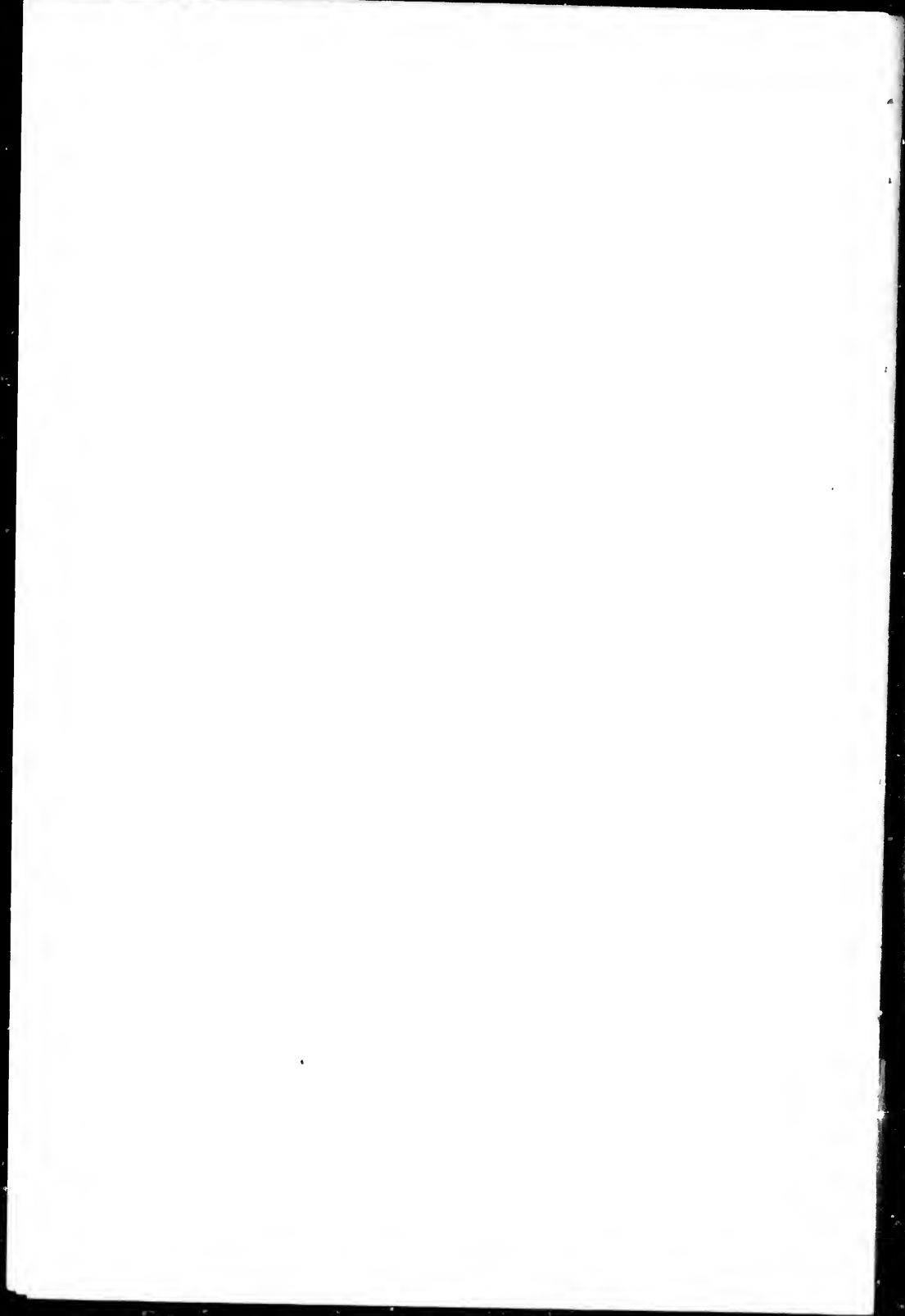
Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails  
du  
modifier  
une  
nage

rrata  
o

pelure,  
n à

32X



V. J. & M. !

ANNALES

DES RELIGIEUSES DE

NOTRE-DAME DE CHARITÉ

DU

Bon Pasteur d'Angers

MONTREAL.

DEPUIS LEUR ETABLISSEMENT 1844 JUSQU'A 1896.

TOME SECOND.

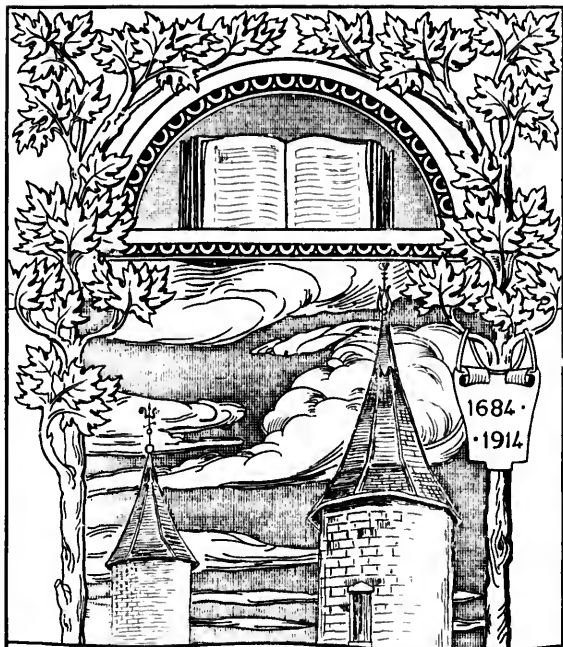


MONTREAL

MONASTERE DU BON PASTEUR

500 RUE SHERBROOKE.

1895.

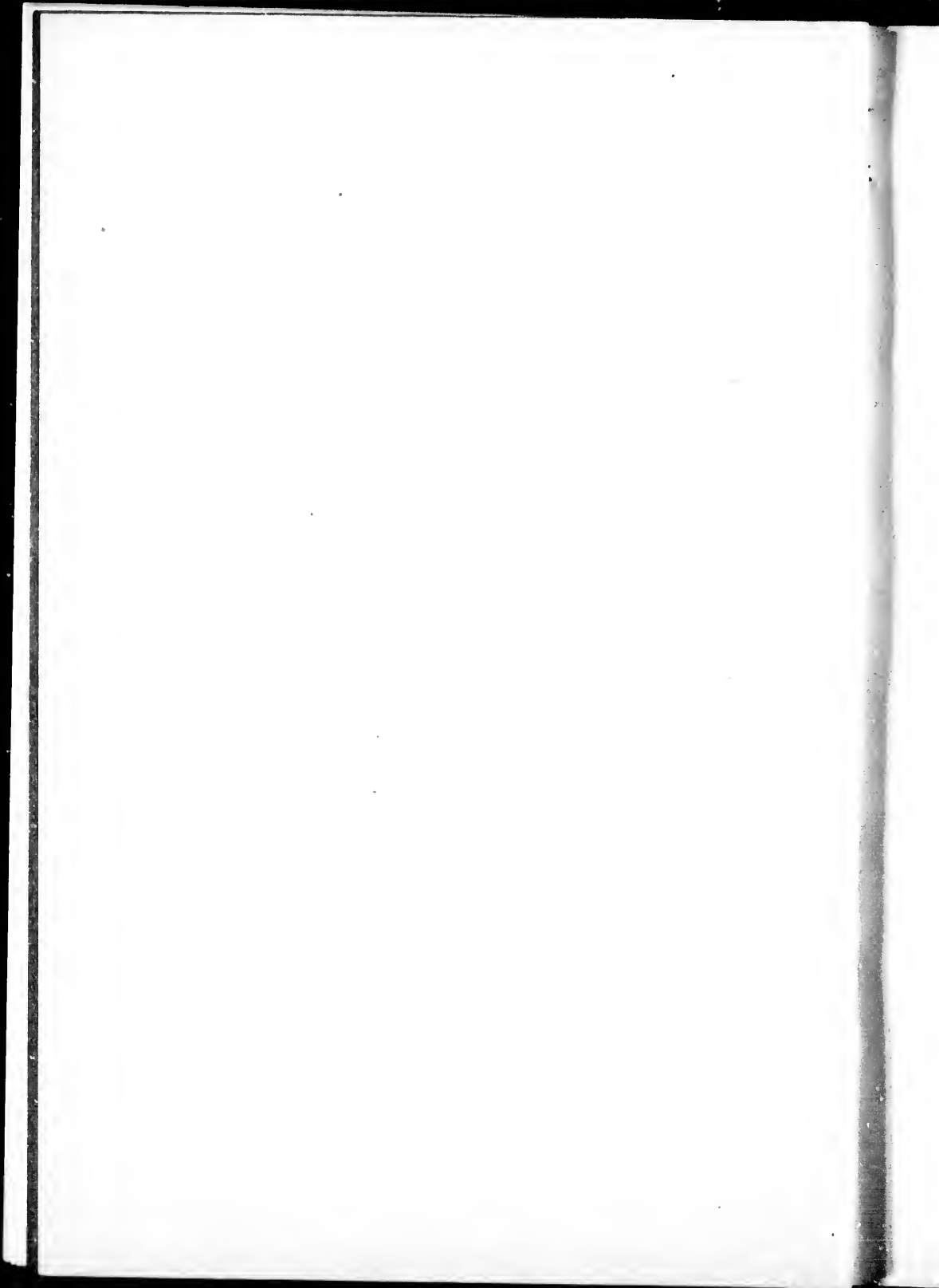


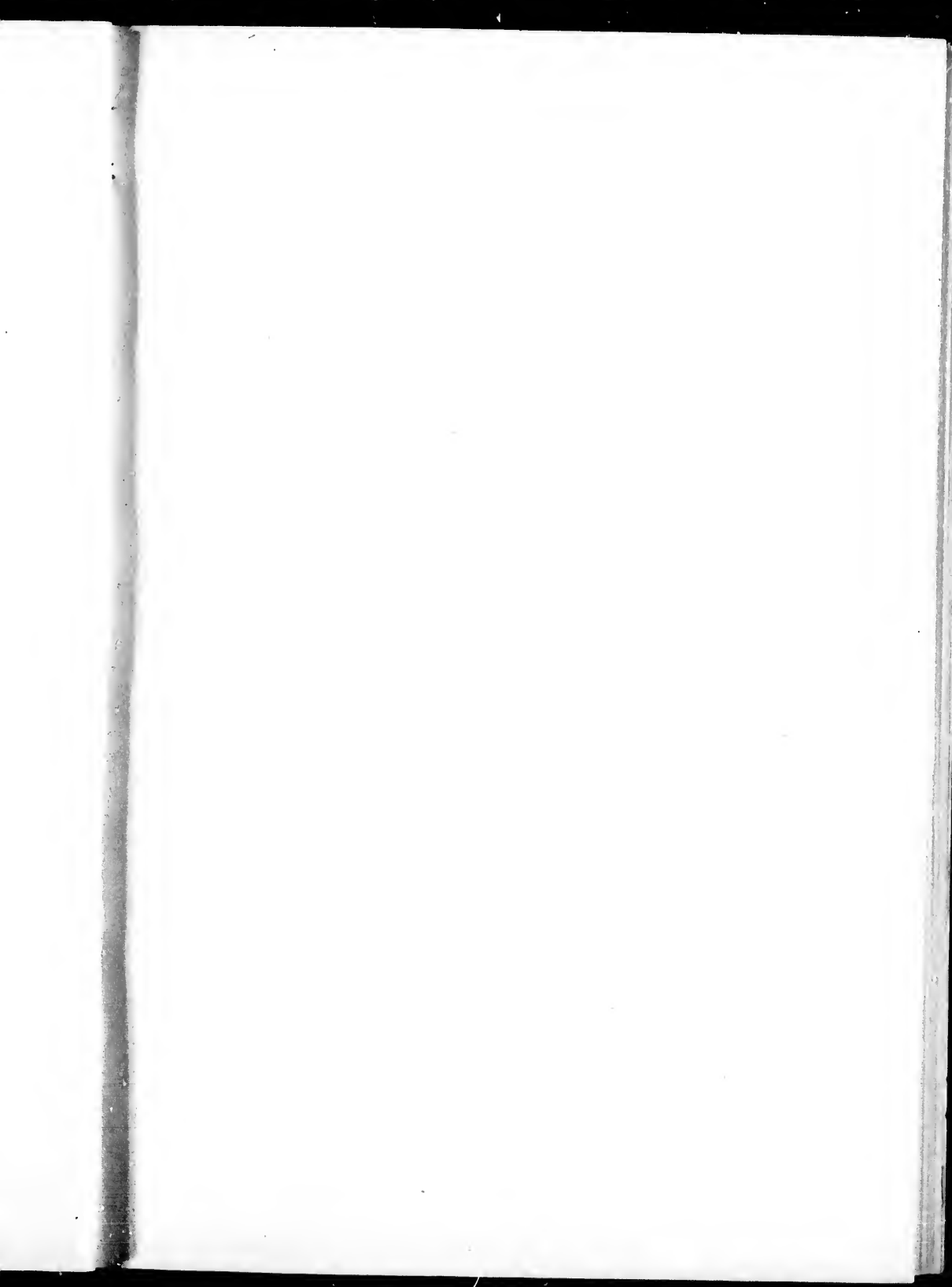
BIBLIOTHEQUE  
SAINT SUT DICE MONTREAL







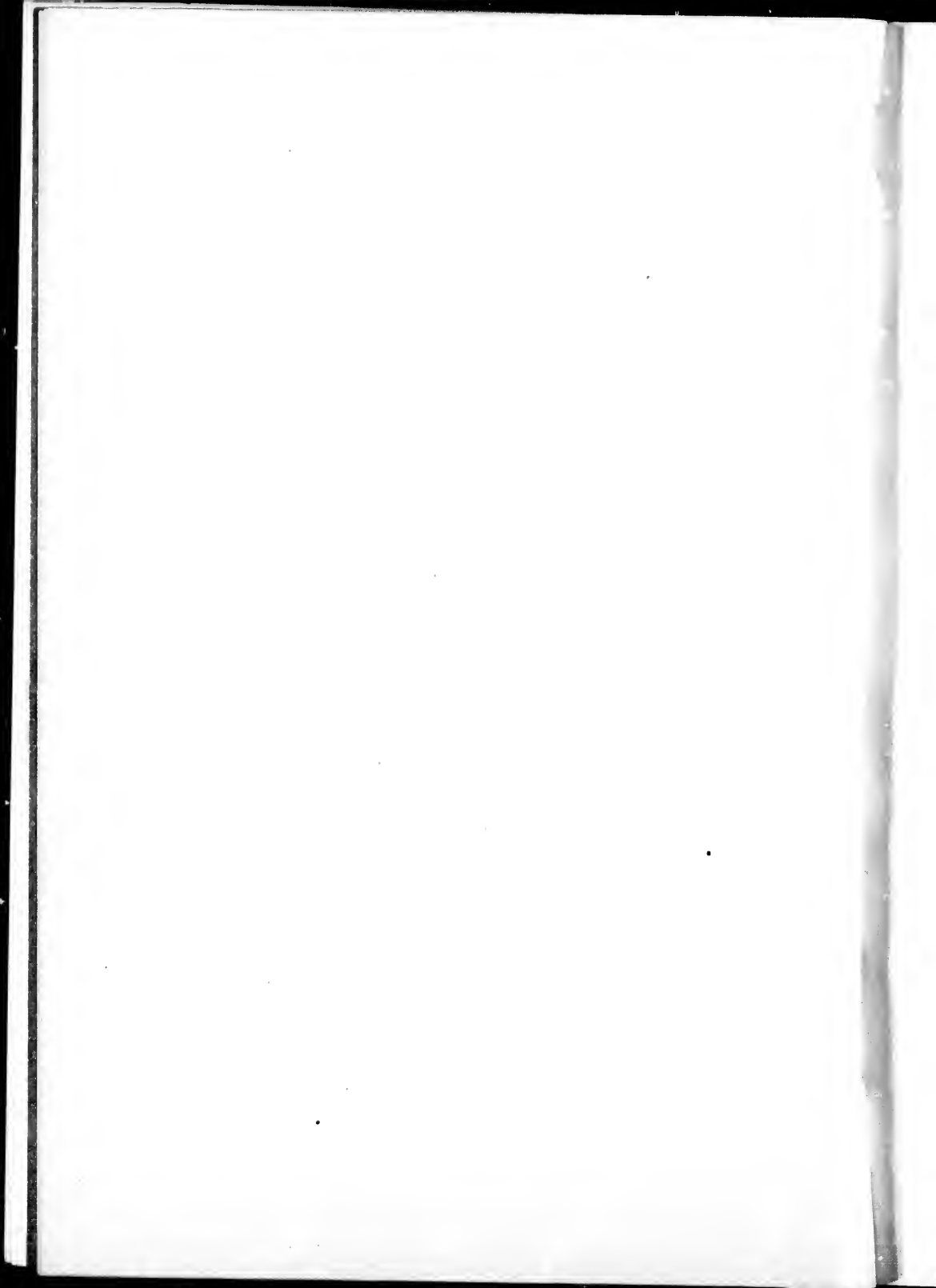




1855

ANNALES  
DES RELIGIEUSES DE  
NOTRE-DAME DE CHARITE  
DU  
BON-PASTEUR D'ANGERS  
A  
MONTREAL.

71440







MÈRE M. DE STE EUPHRASIE PELLETIER  
Fondatrice et ière Sup. Gén.

V. J. & M. !

---

# ANNALES

DES RELIGIEUSES DE

NOTRE-DAME DE CHARITÉ

DU

Bon Pasteur d'Angers

▲

MONTREAL.

DEPUIS LEUR ETABLISSEMENT 1844 JUSQU'A 1896.

---

TOME SECOND.

---



MONTREAL

MONASTERE DU BON-PASTEUR

500 RUE SHERBROOKE.

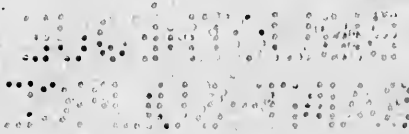
1895.



IMPRIMATUR :

† EDUARDUS CAR. ARCH. MARIANOFOLITANUS.

Le 1<sup>er</sup> mars 1895.



Bx  
4485.5  
76 M6  
R4  
U.2  
151

B. Q. R.  
NO. 427


NOTRE-DAME DE CHARITÉ  
DU  
Bon Pasteur d'Angers

MONTREAL.

QUARANTE-DEUXIEME ANNEE

—1885.—

TANUS.



ETTE année fut marquée par un joyeux événement et un grand deuil. Le joyeux événement fut le cinquantième anniversaire de l'érection du généralat du Bon Pasteur. Il n'est pas une seule de nos maisons qui ne célébrât de son mieux ces noces d'or. A Angers la fête fut magnifique et nous sommes heureuses d'en reproduire le récit qu'en a fait un témoin. On y trouvera sur notre vénérée Mère Marie de Ste-Euphrasie Pelletier des détails précieux à conserver et des paroles de Grégoire XVI, de Pie IX et de Léon XIII qui doivent être pour nous un sujet d'encouragement et de bonheur. " Il y a quelques jours à peine, le vendredi, 13 mars, les

religieuses du Bon-Pasteur d'Angers célébraient le cinquantième anniversaire de la réception du Décret pontifical qui érigeait leur Congrégation en Généralat. Monseigneur s'était proposé de venir présider cette fête et montrer ainsi son attachement à une œuvre qui est une des plus grandes gloires de son diocèse ; mais, à son retour de Rome, il s'est vu forcé de s'arrêter à Paris pour y défendre encore la cause de la vérité devant la chambre des députés. Monseigneur Maricourt, qui accompagnait Sa Grandeur à Rome, avait hâté son retour pour se trouver en ce jour même au milieu de celles dont il devenait l'un des derniers le digne et vénéré supérieur. Mgr Chesneau, M. Pessard, et M. Goupil, vicaires généraux, M. M. les chanoines Levoyer, Sécher, M. le curé de Beauport, ancien supérieur du Bon-Pasteur, M. le curé de St Jacques et plusieurs autres prêtres avaient été heureux d'accepter l'invitation qui leur avait été faite et de venir s'associer à une joie bien légitime. Il y a cinquante ans, la vénérable fondatrice du Bon-Pasteur d'Angers, mère Marie de Ste-Euphrasie Pelletier, poussée par l'immense désir de voir se développer une œuvre d'où il sortirait tant de gloire pour Dieu comme aussi tant de bien pour les âmes, obtenait de Rome un décret qui faisait de la maison naissante du refuge d'Angers un généralat sous le nom de *Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur*. C'est le Seigneur lui-même qui avait inspiré sa servante ; qui l'avait conduite comme par la main au milieu de toutes sortes de difficultés. Il avait même pris soin de manifester sa volonté d'une façon visible en plus d'une occasion. La première lettre de demande pour

le généralat n'avait-elle pas été remise au cardinal Odescalchi, au moment où ce saint prélat, après avoir célébré la sainte messe, le jour de l'Annonciation, achevait sa méditation sur le grand bien que pourrait faire un ordre de religieuses consacrées à la conversion des pécheresses ? . . . Dans la Congrégation chargée de délibérer sur cette demande, un des consultants, le R. P. Kohlmann, voyant que le généralat était désiré seulement pour les maisons de France, n'avait-il pas de lui-même, proposé et fait admettre que le nom de France fut changé en celui d'Univers ? . . . Le Saint Père, Grégoire XVI, bien loin de se laisser arrêter par de nombreuses lettres écrites contre le projet de la Mère Marie de Ste-Euphrasie, n'avait-il pas vu, au contraire, dans son humble et complet silence à cet égard une preuve que " Dieu était avec elle et que la vérité était de son côté ? " Le résultat, enfin, n'était-il pas là pour l'attester, quand le R. P. Kohlmann écrivait à la sainte religieuse : " Ce qui, dans le cours ordinaire des affaires demandait deux ou trois ans, avant d'être terminé, la Providence divine l'a conclu en l'espace de deux ou trois mois, nonobstant l'opposition puissante que vous avez eue à surmonter ? " Les mêmes chants de reconnaissance et d'allégresse qui avaient éclaté à la réception du Décret tant désiré, se faisaient entendre de nouveau dans la chapelle d'Angers, lorsque Mgr Chesneau, après avoir célébré solennellement la sainte messe, eût entonné le *Te Deum*. En effet, sans l'institution de ce Généralat qui, de membres épars et sans vie, fait un corps animé, plein de force et de de vigueur, la congrégation du Bon-Pasteur se serait-

elle développée et étendue comme elle l'a fait depuis, sur la surface du monde entier ? Quoi de plus significatif que ces cent cinquante bannières qui recouvraient les murs de la grande salle de communauté, où parent entrer les heureux témoins de cette belle fête ! Elles étaient là portant chacune le nom d'une maison du Bon-Pasteur, comme autant de trophées et comme autant d'attestations des conquêtes pacifiques faites par cet Ordre admirable ! Elles proclamaient que dans cent cinquante maisons, plus de quatre mille religieuses prodiguent leurs soins dévoués à plus de vingt mille enfants et jeunes filles !

Si ces magnifiques résultats ont pu être obtenus en si peu de temps, ne l'ont-ils pas été en grande partie grâce à l'appui et à la protection toute particulière des souverains Pontifes ? " Mon cœur est content, disait Grégoire XVI aux religieuses du Bon-Pasteur qu'on lui présentait : je vous protégerai en tout et je serai le père de votre œuvre. " Pie IX, encore archevêque d'Imola écrivait à la vénérable supérieure d'Angers pour la remercier d'avoir bien voulu lui envoyer plusieurs religieuses, et dans les termes les plus touchants, il lui disait combien il avait été heureux de leur donner pendant quelque temps l'hospitalité dans son propre palais. Plus tard, monté sur le trône pontifical, il aimait à visiter les deux maisons du Bon-Pasteur établies à Rome, et il répétait souvent : " L'œuvre du Bon-Pasteur est l'œuvre de mon cœur " Quelle n'a donc pas été la joie de la digne supérieure et de toutes ses religieuses en apprenant de Mgr Maricourt que Léon XIII à l'exemple de ses illustres prédécesseurs, lui avait témoigné tout son

intérêt pour le Bon-Pasteur d'Angers ! Avec quelle confiance dans l'avenir se sont-elles agenouillées pour recevoir la bénédiction paternelle qu'il leur transmettait de la part du Souverain Pontife avec ses plus précieux encouragements ! . . . . .

Dans la soirée avait lieu à la chapelle une autre cérémonie bien touchante. Treize postulantes prenaient l'habit religieux et vingt-quatre novices faisaient leur profession. Mgr Chesneau avait bien voulu présider cette cérémonie, et adresser tout d'abord aux religieuses une touchante allocution. Le texte de son discours était l'ordre donné par le Seigneur à Abraham : " Sors de ton pays, quitte la terre de tes pères, va dans celle que je t'indiquerai, " et, par une heureuse coïncidence, c'était une parole que la mère Marie de Ste-Euphrasie aimait elle-même à s'appliquer et à commenter dans ses entretiens avec ses filles. Mgr Chesneau y trouva l'occasion toute naturelle d'esquisser à grands traits, mais, d'une façon pleine d'intérêt, l'arrivée de la mère Marie de Ste-Euphrasie à Angers, les débuts pénibles du Bon-Pasteur, ses prompts développements, grâce au puissant et généreux appui de Mgr Montault et de M. de Neuville, fidèle exécuteur des intentions de sa sainte Mère. Il montra ensuite la vénérable Mère Fondatrice suivant courageusement sa voie, ne se laissant jamais arrêter par aucune difficulté, maintenant avec assurance ses projets contre ceux que pouvait inquiéter une hardiesse, téméraire en apparence, et recevant maintenant au ciel la récompense de ses généreux efforts. Enfin, s'adressant particulièrement à celles pour qui avait lieu cette cérémonie,

il leur montra par des paroles inspirées par la foi, la charité et l'expérience, comment elles devaient s'appliquer désormais à imiter la conduite de Jésus Bon Pasteur, qui réserve sa sollicitude la plus vive, et son affection la plus touchante pour les pauvres brebis égarées ou malades.

Assurément elles sont belles, elles sont touchantes dans tous les couvents les cérémonies qui accompagnent une prise d'habit religieux ou une profession ! Mais au Bon-Pasteur d'Angers, elles ont un caractère tout particulier qui les rend plus émouvantes qu'ailleurs. On ne peut songer sans admiration, que, parmi ces âmes courageuses qui vont renoncer au monde, beaucoup ont abandonné leur patrie et sont venues à Angers de contrées éloignées pour aller ensuite se dévouer au salut des âmes, là où l'obéissance les enverra ! On ne peut entendre sans une sorte de frémissement intérieur, de jeunes religieuses déclarer hautement, après avoir fait les vœux ordinaires de chasteté, obéissance et pauvreté, " qu'elles s'emploieront toute leur vie à la conversion et à l'instruction des filles et femmes pénitentes ! " Ah ! le monde admire avec raison le dévouement des Sœurs de saint-Vincent-de-Paul, qui, dans les hôpitaux ou sur le champ de bataille, vont soigner les maladies les plus repoussantes et panser les plaies les plus horribles ! Ne doit-il pas admirer encore plus ces religieuses qui consacrent leur vie à soigner et à guérir les maladies bien plus hideuses de l'âme ? Quoi ! des jeunes filles pures, qui n'auront jamais connu le mal par expérience se feront pour ainsi dire les servantes d'âmes déchues et dégradées

par le vice ! Si elles étaient restées dans leurs familles, obéissant aux maximes du monde, elles se seraient détournées avec horreur de ces malheureuses que le hasard leur aurait fait rencontrer ; elles n'auraient pas voulu que le plus léger contact les rapprochât d'elles. Mais, dans les maisons du Bon-Pasteur, éclairées par la foi, protégées par leur innocence dont leur robe blanche est le symbole, elles ne craignent pas de tendre une main amie et secourable à toutes celles qui, repoussées par le monde viennent frapper à leurs portes.

Saint Ignace avait essayé de fonder à Rome une maison de Refuge. Aux blâmes qu'on lui adressait de tous côtés pour avoir tenté une œuvre regardée comme impossible, le saint se contentait de répondre : “ Quand je n'aurais fait qu'empêcher un seul péché mortel, je me trouverais assez heureux. ” A combien plus forte raison les religieuses du Bon-Pasteur doivent s'estimer heureuses, et oublier leurs fatigues et leurs souffrances, quand elles ont préservé du mal un si grand nombre d'enfants enlevés à des parents indignes, ramené dans le chemin du devoir tant de jeunes filles perdues, transformé des Madeleines pécheresses en Madeleines pénitentes pour le reste de leur vie ; quand, après les pieux exercices d'une retraite, elles voient tant de pauvres âmes rentrer en grâce avec Dieu ? Ah ! puisse une œuvre si belle s'étendre de jour en jour ! Puisse se réaliser ce désir qu'un saint ecclésiastique exprimait en 1857 à la vénérable Fondatrice : “ Je voudrais voir, disait-il, une maison du Bon-Pasteur s'établir dans chaque grande ville lors même qu'il ne s'agirait de recueillir que



deux pénitentes ! ” Assurément dans ce beau jour, autrefois consacré à célébrer la fête d'une mère bien aimée, la pieuse Fondatrice s'est souvenue au ciel de la promesse qu'elle fit sur son lit de mort à son assistante la mère Marie de St-Pierre de Couderhove, devenue la digne héritière de sa charge et de ses vertus. Elle a obtenu de Dieu pour sa chère Congrégation des grâces précieuses qui lui permettront d'aller toujours en se développant, et de chanter avec plus de raison encore le *Te Deum*, quand, après cinquante années de prospérité viendra une autre fête semblable à celle du 13 mars 1885. ( X. )

A Montréal ce cinquantenaire fut un jour de grande réjouissance. A la chapelle il y eut messe et communion d'action de grâces.— Au réfectoire il y eut modeste festin assaisonné de cordiale gaieté. Les *poètes* et les musiciennes avaient composé des chants pour la circonstance. Les murs étaient artistement décorés. On voyait au dessous des portraits de notre Mère Fondatrice, de nos Mères Générales et Marie de St-Alphense de Liguori ces paroles : “ L'amour de l'Institut les unit ” — —Vivent nos Mères ! Le chiffre 50 se dégageait au milieu des fleurs avec l'inscription : “ Noces d'or de notre Généralat. ” — Par une heureuse coïncidence, la supérieure provinciale de notre monastère de St-Louis, mère Marie du Cœur de Marie se trouvait à Montréal depuis quelques jours, elle prit avec nous le joyeux dîner de la fête. — —O cher Institut ! puisses-tu grandir, te répandre pour la gloire de l'Eglise et le bien des âmes. Longues et florissantes années. Que le Seigneur t'envoie de nombreux sujets, que la ferveur, le dévouement,

l'esprit d'immolation et de sacrifice animent chacun de tes enfants. Puisses-tu toujours entendre le chef de l'Eglise dire de toi la grande parole de Pie IX : " L'œuvre du Bon-Pasteur est l'œuvre de mon cœur. " *Ad multos annos !*

Nous arrivons maintenant au grand deuil dont nous avons parlé plus haut. Le 8 juin 1885, mourait au Sault-au-Récollet Mgr Ignace Bourget. Nous voulons insérer dans ces pages tous les détails qui touchent aux derniers moments et aux funérailles du vénéré prélat. C'est pour nous, qu'il a tant aimées, un devoir et un besoin du cœur. Au Bon-Pasteur sa mémoire sera toujours en bénédiction.

Dès le 8 juin, Mgr Fabre adressait à son clergé la lettre suivante :

Evêché de Montréal, 8 juin 1885.

Mes chers collaborateurs,

Aujourd'hui, vers les quatre heures de l'après-midi, Monseigneur l'Archevêque de Martianopolis, après deux longs jours des souffrances les plus atroces et les plus pénibles, remettait son âme entre les mains de son Créateur. Depuis longtemps, nous redoutions tous le coup mortel qui vient de le frapper, et c'est avec une très vive douleur que nous apprenons la nouvelle de cette perte si grande pour tout le diocèse.

Il n'est plus celui dont le nom était vénéré dans toute la Puissance du Canada, dans une grande partie de l'Amérique du Nord et même en Europe : il n'est plus l'Evêque illustre, qui a tenu pendant tant d'an-

nées le gouvernement de ce diocèse, celui qui a veillé au salut de nos âmes, celui qui a travaillé pour le bien, qui a combattu les bons combats ; celui qui a passé en semant des bienfaits sur ses pas, celui qui a été notre père à tous. Que dis-je ? Il n'est plus ! La mort nous l'a ravi, mais son souvenir vit et vivra dans tous les cœurs. Il a laissé pour le rappeler à notre affection, à notre tendresse, à notre estime et à notre reconnaissance, des monuments précieux de sa sollicitude, de son grand cœur et de sa remarquable intelligence. Oui, vous êtes là pour perpétuer sa mémoire, communautés qu'il a fondées pour le soulagement des misères humaines ou pour la diffusion de la foi chrétienne, paroisses nombreuses, qu'il a érigées pour l'avantage des fidèles, et tant d'autres œuvres, qui êtes nées, qui avez grandi et vous êtes développées sous ses auspices. Plus impérissables que le marbre et le bronze, vous redirez son nom après lui, et sa mémoire durera aussi longtemps que le diocèse.

Pendant trente-six ans, il a gouverné le diocèse de Montréal. Il a usé ses forces à cette rude tâche, et pendant ces dernières années qu'il a vécu en dehors des travaux de l'épiscopat, il a été cruellement éprouvé par les plus atroces maladies,

Il m'est impossible de vous peindre au vif toutes les vertus qui ont illustré sa longue carrière. Vous connaissez son inépuisable charité, son amour ardent pour le travail, sa mansuétude envers les malheureux, sa bienveillance pour les infortunés. Vous avez été témoins de ses travaux, de ses sacrifices. Les nombreux écrits qu'il a laissés témoignent de son zèle pour l'avancement spirituel de son diocèse.

Aujourd'hui quoique nous puissions espérer que le bon Dieu l'a déjà reçu dans son saint Paradis, prions pourtant pour son âme, afin qu'elle jouisse au plus tôt de la félicité éternelle. C'est un devoir de reconnaissance pour nous tous.

Monsieur est décédé à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, sept mois et neuf jours.——Il comptait soixante-deux ans, six mois et neuf jours de prêtrise, quarante-huit ans, dix mois et seize jours depuis sa consécration épiscopale.

Toutes les églises du diocèse chanteront un service solennel pour le repos de l'âme du regretté défunt.

Judi à deux heures P. M., on chantera un *Libera*, au Sault-au-Récollet. Son corps sera transporté de là à l'église de Notre-Dame de Montréal, où l'on récitera l'office des morts.——Vendredi, à 9 heures, service solennel à la Cathédrale. A 7 heures du soir, il y aura récitation de l'office des morts.——Samedi à 9 heures, sera chanté un second service solennel à la Cathédrale, après lequel son corps sera déposé dans une des tours de la Cathédrale en voie de construction.

Mes chers Collaborateurs, vous inviterez les fidèles confiés à vos soins à prier pour le regretté défunt. Il a été leur père, leur guide, et il a droit à un large souvenir dans leurs prières.

J'ai l'honneur d'être,  
Mes chers Collaborateurs,  
Votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

† EDOUARD CHS., Ev. de Montréal.

Monseigneur Ignace Bourget naquit le 30 octobre 1799 dans la paroisse de la Pointe-Lévis; il était le onzième de treize enfants. Il fit son cours classique au Séminaire de Québec, étudia pendant deux ans la théologie au Grand Séminaire. Il alla ensuite au collège de Nicolet dont M. Mainbault, curé de la paroisse, était supérieur et M. Leprohon, directeur.

Il reçut le diaconat, le 21 mai 1821. La même année il fut choisi, à cause de sa piété exemplaire, de son caractère d'élite et de son savoir déjà remarquable, par Mgr Pléssis pour être envoyé comme secrétaire à Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal.

Le 23 novembre 1821, il fut fait diacre et le 30 novembre 1822, il reçut l'ordre de la prêtrise dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu où il dit sa première messe.

Par sa piété, son zèle et son activité, le jeune prêtre gagna rapidement la confiance de son évêque et l'affection des fidèles. Aussi Mgr Lartigue le fit son Grand Vicairé en 1836, et, le 10 mars 1837, Grégoire XVI le nomma coadjuteur de l'évêque de Montréal avec future succession. Mgr Bourget fut sacré le 25 juillet suivant, sous le titre d'évêque de Telmesse en Lycie, dans la nouvelle cathédrale, au milieu d'un immense concours de prêtres et de laïques.

Trois ans plus tard, Mgr J. J. Lartigue mourait à l'Hôtel-Dieu, le jour de Pâques, 19 avril 1840, à l'âge de 62 ans.

Son coadjuteur lui succéda et prit possession du siège épiscopal de Montréal le 23 avril 1840. Mgr Bourget annonçait le 3 mai 1840 son avènement dans un mandement où éclatent à la fois et sa profonde humilité et le sentiment de la responsabilité

qu'il venait d'assumer. Après avoir déploré la mort de son prédécesseur, il ajoutait : " Le regret que vous cause la mort de Mgr Lartigue est d'autant plus amer, que vous ne pourriez, nos très chers frères, vous consoler de cette perte immense, en voyant le fardeau de l'épiscopat passé à un sujet si peu qualifié pour le remplacer auprès de vous ce savant et vertueux prélat. Hélas ! Que nous sommes loin d'avoir les dispositions nécessaires pour remplir dignement les sublimes fonctions de l'apostolat ; et qu'il est à craindre que Dieu n'ait permis notre élévation que pour nous punir de nos innombrables péchés, et vous punir vous-mêmes des mépris que vous auriez faits des grâces que vous avez reçues par le ministère de cet excellent pontife ! "

Oh ! non, en plaçant Mgr Bourget sur le siège de Montréal Dieu ne voulait pas le punir lui-même, encore moins chatier les ouailles qu'il lui confiait. Il voulait au contraire glorifier l'élu de son cœur et faire briller à tous les yeux les trésors de zèle, de science et de vertu qu'il lui avait si largement départis. Il voulait aussi donner à son église de Montréal un pasteur sage et dévoué dont elle avait besoin. Et ce trésor Dieu avait résolu dans sa miséricordieuse bonté de le garder bien longtemps au diocèse privilégié de la Mère de son divin Fils. Aussi, pas un jour du long et glorieux épiscopat de Mgr Bourget qui n'ait eu pour le pasteur et les brebis les plus heureux résultats.

Seules les grandes œuvres qu'il a réalisées suffiraient à la glorification de plusieurs carrières épiscopales.

Énumérons-les rapidement.

Le 4 août 1840, Mgr Bourget procura à son clergé la consolation de vaquer en commun aux saints exercices de la retraite. C'était la première fois que cette faveur lui était accordée. La même année, suivant en cela les désirs de son prédécesseur, il créa un chapitre, dont l'installation eut lieu le 31 janvier suivant. Au mois de décembre 1841, à son retour de Rome et après avoir visité plusieurs communautés religieuses de France, il revint à Montréal accompagné des révérends Pères Oblats.

Encouragés par lui M. Charles Ducharme fonde le Petit Séminaire de sainte-Thérèse, en 1842, et Mme Gamelin l'Asile de la Providence, en 1843. Le 11 juin 1844, il reçoit nos Mères d'Angers et les établit dans sa ville épiscopale. L'année suivante il s'estime heureux de voir les Pères Jésuites, rentrer dans son diocèse.

En revenant de Rome en 1847, il amène au Canada des prêtres de la Congrégation de sainte-Croix, des clercs de saint-Viateur et des religieuses Marianites de sainte-Croix.

La même année il pourvoit aux besoins des orphelins en les plaçant sous les soins des Dames de Charité.

En 1848, il fonde la communauté des Sœurs de la Miséricorde.

La même année, il confie les sourds-muets aux clercs de St-Viateur. En 1846, deux ans auparavant, les Sœurs de la Providence avaient consenti à sa demande à se charger des sourdes-muettes.

Parmi les nombreux et remarquables mandements qu'a écrits Mgr Bourget, mentionnons celui du 28

mai 1852 que lui inspira son ardente dévotion à l'Immaculée Conception : il y ordonne des prières pour que " le privilège de l'Immaculée Conception de Marie soit bientôt proclamé par toute la terre comme dogme de foi catholique. "

Après le grand incendie de 1852, qui détruisit un des plus beaux quartiers de Montréal, la cathédrale et le palais épiscopal, Mgr Bourget se retira à l'hospice saint-Joseph, où il résida jusqu'au 31 août 1855 ; il s'établit alors au palais du Mont saint-Joseph.

En 1854, il se rend à Rome pour la troisième fois afin d'assister à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

En 1857, il institue les prières des Quarante-Heures, et fonde les conférences ecclésiastiques.

Il retourne à Rome en 1862, pour la canonisation des Martyrs japonais ; il y est fait comte romain et assistant au Trône Pontifical. En 1869, il reprend le chemin de la Ville Eternelle pour prendre part au concile du Vatican.

En 1872, Mgr Bourget célébra ses Noces d'Or sacerdotales. En cette occasion il vit se réunir autour de lui dans les vastes nefs de Notre-Dame l'épiscopat canadien, des centaines de prêtres et près de quinze mille fidèles.

En 1876, Sa Grandeur donnait sa démission comme évêque de Montréal, était nommé archevêque de Martiropolis et se retirait à la résidence saint-Janvier.

En 1879, Mgr Bourget faisait un huitième et dernier voyage au tombeau des saints Apôtres à Rome.

En 1881, le vénérable prélat, malgré son grand âge, allait tendre la main dans chaque paroisse, dans



chaque communauté de son ancien diocèse, afin de rétablir les finances de l'évêché de Montréal ; tombé dans un état voisin de la banqueroute. Dieu récompensa son zèle et son dévouement comme on devait s'y attendre. On était si heureux de le revoir, si touché de lui voir demander l'aumône.

Cet acte de dévouement accompli, Mgr Bourget rentra dans sa chère solitude de saint-Janvier. Là il se prépara, comme savent le faire les grands évêques et les grands serviteurs de Dieu, au redoutable voyage du temps à l'éternité. Le 8 juin 1885, Dieu l'appela à lui pour lui donner les éternelles récompenses dues à ses saints et glorieux services. Quand le corps du vénéré pontife eut été embaumé, M. le curé du Sault-au-Récollet accompagné de près de deux cents prêtres suivi d'une foule considérable, se rendit à la maison mortuaire pour conduire les restes de Mgr de Martianopolis dans l'église paroissiale, transformée en chapelle ardente. Le défunt, assis dans son cercueil, les mains jointes et revêtu de ses ornements épiscopaux, était porté par six Pères Jésuites. Sur tout le parcours, la population du Sault et de nombreux fidèles venus de Montréal et des campagnes environnantes s'agenouillaient avec respect au passage du cortège funèbre comme si la main du saint prélat se levait encore sur eux pour les bénir. L'église était toute tendue de noir et portait de nombreuses inscriptions. Le corps du vénéré défunt fut déposé sur un lit de parade érigé à l'entrée du chœur.

Le cercueil disparut bientôt sous les fleurs offertes par la reconnaissance des fidèles et des communautés religieuses.

Aux quatre coins du mausolée se trouvaient des colonnes surmontées d'urnes funéraires dans lesquelles on faisait brûler des parfums. Les flammes qui s'en échappaient répandaient une lueur mystique et produisaient un magnifique effet.

Au-dessus de l'illustre défunt il y avait un baldaquin recouvert en drap noir portant l'écusson de Mgr Bourget. Au-dessous et suspendue à la crosse du prélat on voyait une superbe croix en fleurs blanches.

Aux pieds du défunt on avait mis sur un coussin de velours les divers insignes de l'épiscopat.

Mgr Bourget avait une mitre blanche et une chasuble en drap d'or.

Une centaine de cierges brûlaient autour du catafalque et l'église était continuellement remplie par la foule des fidèles qui venaient s'agenouiller auprès du regretté défunt.

Pendant que le corps de Mgr Bourget était exposé dans l'église du Sault-au-Récollet, une touchante cérémonie s'accomplissait à Notre-Dame de Pitié. On exhumait les restes de Mgr Lartigue afin de faire reposer côte à côte dans la tombe, ces deux grands évêques si unis de cœur et d'esprit durant toute leur vie.

Jeudi, le 11 au matin, Mgr Fabre accompagné de Mgr Wadhams, son grand vicaire M. A. Maréchal, et de plusieurs autres prêtres descendait au caveau de la chapelle N.-D. de Pitié, où reposait depuis 1862 le corps du premier évêque de Montréal. — Le modeste tombeau de Mgr Lartigue se trouvait sous le chœur en face du maître-autel. Il avait à sa droite, la Vénérable mère Bourgeois, à sa gauche le père

et le frère de la sainte recluse, Mademoiselle Le Ber.

Le corps séché et momifié, conservait encore toutes ses formes tellement qu'on put facilement le soulever et le placer dans un autre cercueil. Les pieds cependant se détachèrent ; et furent laissés aux Sœurs de la Congrégation. Les restes de Mgr Lartigue furent exposés dans la chapelle.

Les fidèles s'y portèrent en foule pour voir ce pontife descendu au tombeau le 19 avril 1840, c'est-à-dire plus de 45 ans auparavant.

A deux heures le même jour, le corps de Mgr Bourget quittait le Sault pour se rendre à Notre-Dame de Montréal où devaient avoir lieu les funérailles. Après un *Libera* présidé par Mgr Fabre et chanté par un nombreux clergé, en présence de Nos Seigneurs de saint-Hyacinthe, des Trois-Rivières, d'Ottawa, le cortège se mit en marche pour la ville. En tête se trouvaient les dépouilles mortelles de Mgr Bourget, placées sur un magnifique corbillard attelé de quatre chevaux. Près de quatre cents voitures venaient ensuite. Les premières étaient occupées par les prélats ; dans les autres avaient pris place plusieurs membres du clergé de Montréal, et des diocèses voisins. Venaient ensuite les délégués des communautés religieuses, des sociétés saint-Jean-Baptiste de la ville et des environs. Vingt-cinq cavaliers formaient la garde d'honneur du char funèbre. Des décorations de deuil se voyaient sur tout le parcours du Sault-au-Récollet à Montréal.

A l'Hôtel-Dieu le cercueil fut déposé dans la salle saint-Joseph puis dans la chapelle où l'on chanta un *Libera*. Là comme partout ailleurs le corps du saint

évêque fut l'objet de la vénération des religieuses et de leurs malades. Chacun tenait à faire toucher des objets de piété à ces vénérables dépouilles, afin de les conserver ensuite comme reliques.

De la salle saint-Joseph le corps fut transporté dans la chapelle et déposé sur un magnifique catafalque tout drapé de noir. On chanta un *Libera* présidé par Sa Grandeur Mgr Wadhams, ayant pour assistant M. le chanoine Leblanc et M. Rioux, curé de saint-Dominique.

C'était de l'Hôtel-Dieu que l'on devait partir pour Notre-Dame. Aussi une foule immense encombra-t-elle toutes les rues voisines plusieurs heures avant que la dépouille mortelle de Mgr Bourget y arrivât. En tête du nouveau cortège marchaient les cavaliers dont nous avons déjà parlé. Après eux venaient les élèves des Jésuites, ceux du collège de Montréal avec leur fanfare et ceux de l'Ecole Normale qui précédaient immédiatement le corbillard. Les Zouaves pontificaux, drapeau en tête, et commandés par M. Gustave Drolet, firent la garde d'honneur autour du char jusqu'à Notre-Dame.

Derrière le corbillard venaient comme deuillants : Mgr Fabre et Mgr Wadhams, plusieurs parents de Mgr Bourget et un grand nombre de prêtres. Les citoyens de Montréal au nombre de plusieurs mille fermaient la marche.

Le cortège funèbre suivit les rues sainte-Famille, Sherbrooke, saint-Laurent, Craig, Place d'Armes, à travers les flots pressés d'une foule immense témoignant par son attitude recueillie et silencieuse son religieux respect et sa profonde affliction.

Un grand nombre de citoyens, sans distinction de nationalité ni même de culte, avaient décoré leur demeure de tentures de deuil. Des centaines de drapeaux flottaient en berne.

Lorsque le cortège arriva à Notre-Dame, précédé d'un nombreux clergé, Sa Grandeur Mgr Taché, archevêque de St-Boniface vint recevoir le corps du grand évêque

La vaste église était toute tendue de draperies de deuil. Au centre de la grande allée s'élevait le catafalque surmonté d'un baldaquin, d'où partaient quatre banderoles noires et jaunes, allant aboutir, les unes aux colonnes du chœur, les autres à celles de la galerie de l'orgue.

Dans le chœur avaient pris place Mgr Taché, Mgr Moreau, Mgr Duhamel, Mgr Cleany, Mgr D. Racine, Mgr Janot, Mgr de Gœsbriand et plus de trois cents prêtres Mgr de Montréal était au trône.

L'Office des morts fut d'abord chanté par les élèves du Grand Séminaire et les membres du clergé, puis récité par les membres des diverses Congrégations d'hommes de la ville. Aux membres de l'Adoration Nocturne échet l'honneur de passer la nuit en prières auprès des restes de Mgr Bourget.

Longtemps avant l'entrée du cortège des milliers de fidèles se pressaient dans le vaste temple et cette foule qui n'a cessé de l'envahir, ne se retira qu'à 10 heures où l'on crut devoir en fermer les portes. Chacun voulait contempler une dernière fois les traits du vieil évêque et prier près de son corps.

Le lendemain, vendredi, quand on ouvrit les portes de Notre-Dame, une foule impatiente attendait dé-

jà pour y pénétrer. Le flot ne fit qu'augmenter jusqu'au moment du service qui commença à neuf heures. Près de quinze mille personnes trouvèrent place dans l'église, pendant qu'à l'extérieur quinze autres mille au moins stationnèrent jusqu'à la fin de la cérémonie pour donner un dernier témoignage d'affection au vénéré pasteur qui les avait si longtemps gouvernés.

Nos Seigneurs Taché, archevêque de saint-Boniface, Laflèche, évêque des Trois-Rivières, Moreau, évêque de saint-Hyacinthe, D. Racine, évêque de Chicoutimi, Cleany, évêque de Kingston, Janot, évêque de Petersborough, Wadhams, évêque d'Ogdensburg, de Gœsbriand, évêque de Burlington ; Monseigneur Raymond, M. l'abbé Bolduc, représentant l'archevêque de Québec, M. Langevin, V. G. représentant l'évêque de Rimouski, étaient au chœur. On y voyait aussi avec un clergé encore plus nombreux que la veille, les élèves du Grand Séminaire de Montréal.

Sur une triple rangée de sièges placés en avant du chœur, l'on remarquait Son Honneur le maire de Montréal et les membres du Conseil de Ville, plusieurs professeurs de l'Université Laval, entre autres le recteur, le Rév. M. Hamel, les docteurs Rottot, Brosseau, Foucher, Laramée, etc., l'hon. juge Jetté, l'hon. M. Ouimet, l'hon. M. Chauveau, M. de Lorimier, etc. Le Sénat y était représenté par les honorables messieurs Chapuis, Robitaille, Armand, Bellerose, Guévremont, Girard, Trudel, de Boucherville, Paquet, Bolduc, Poirier et Kaulbach ; la chambre des Communes par l'hon. M. Royal et messieurs Courso, Desjardins, Massue, Daoust, L. L. Desaulniers, Tassé, M<sup>c</sup> White, Millan. etc. etc.

La messe fut chantée par Sa Grandeur Mgr Fabre, ayant pour prêtre assistant M. Huot, curé de saint-Paul l'Ermité et pour diaques d'honneur M. M. Routhier, V. G. du diocèse d'Ottawa et Nantel, supérieur du séminaire de sainte-Thérèse.

Pendant l'office une quête fut faite au profit de l'œuvre de la cathédrale, par M. M. Primeau, Vaillant, Racicot, Piché et Lavallée, accompagnés par les zouaves pontificaux de Montigny, Prendergast, Plumondon et S. Raymond.

L'oraison funèbre, prononcée par M. Colin, supérieur du séminaire de saint-Sulpice, fut suivie des cinq absoutes prescrites par le rituel des évêques : la première fut donnée par Mgr Gœsbriand, la seconde par Mgr Janot, la troisième par Mgr Moreau, la quatrième par Mgr D. Racine, la cinquième par Mgr Fabre.

Le service funèbre terminé, le cortège se forma de nouveau pour transporter les corps des deux premiers évêques de Montréal à la cathédrale. Le défilé eut lieu dans l'ordre suivant : le commissaire-ordonnateur, M. F. Lapointe et ses deux aides-commissaires ; une escouade d'hommes de police ; les élèves du collège des Jésuites ; du collège de Montréal ; de l'école Normale ; la faculté de médecine de l'école Victoria ; le corbillard ; les zouaves ; les évêques et le clergé ; le Grand Séminaire ; les Frères des écoles chrétiennes ; les ministres ; les juges ; le conseil de ville ; les sénateurs et les députés ; le barreau ; les délégations des diverses sociétés saint-Jean-Baptiste ; l'Union saint-Joseph ; les citoyens.

Au lieu de prendre la route de la cathédrale, le corbillard où se trouvait le corps de Mgr Bourget se

dirigea vers N.-D. de Pitié où reposait depuis quarante-cinq ans, son prédécesseur ; Mgr Lartigue. Là un autre char funèbre reçut les restes du premier évêque de Montréal. Alors, spectacle unique peut-être en son genre, spectacle bien émouvant, notre cité put voir ses trois premiers évêques s'acheminer ensemble vers la cathédrale en construction. Partout, dans toutes les rues, sur toutes les places, la même foule se pressait aussi compacte, aussi recueillie. Partout, elle manifestait le même respect, le même amour. Partout également sur le long parcours du cortège funèbre, la plupart des maisons étaient décorées de draperies de deuil. Sur les édifices publics, les banques, les hôtels, les principales maisons de commerce, les compagnies d'assurance, les drapeaux flottaient à mi-mat. Partout enfin, les têtes se découvraient avec respect, avec émotion quand passaient les restes vénérés de ces deux grands évêques qui furent en même temps deux grands citoyens, deux grands bienfaiteurs de Montréal, même au point de vue purement matériel.

Les deux cercueils furent placés côte à côte à la cathédrale sur un catafalque dressé au milieu de l'allée principale et surmonté d'un riche baldaquin.

Dans la journée, les Ordres religieux, les curés de la ville vinrent réciter l'Office des morts, le soir et la nuit des membres de la saint-Vincent-de-Paul et du Tiers-Ordre veillèrent et prièrent auprès des restes des deux prélats.

Le lendemain, samedi, était le dernier jour des cérémonies funèbres qui devaient se terminer par un service solennel à la cathédrale et par la déposition



des vénérés défunts dans la Cathédrale en voie de construction.

L'affluence était encore très considérable et si les proportions de l'église l'eussent permis, il y aurait eu certainement autant de monde qu'il y en avait eu la veille à Notre-Dame.

La messe fut célébrée par Mgr d'Ottawa, assisté de M. M. les abbés Toupin, Latulipe et Mathieu ; M. M. Primeau, curé de Boucherville et L. J. Piché, curé de Terrebonne, firent la quête au profit de l'œuvre de la Cathédrale.

Sa Grandeur Mgr Taché prononça l'oraison funèbre dans laquelle il réunit les deux grands évêques qui, si longtemps avaient travaillé ensemble au bien du diocèse.

Sa Grandeur Mgr de Montréal donna ensuite la dernière absoute.

Les deux cercueils furent alors transportés par des prêtres en surplis dans la nouvelle cathédrale. Après les prières d'usage dites par Mgr Fabre, les restes de Mgr Lartigue et de Mgr Bourget furent déposés dans un caveau pratiqué dans l'intérieur du pilier sud-ouest, l'un des quatre qui supportent le dôme.

Nous ne pouvons terminer ces pages consacrées à la mort et aux funérailles de Mgr Bourget sans reproduire intégralement l'oraison funèbre prononcée en son honneur à Notre-Dame. Elle résume si éloquemment la vie et les œuvres du grand et saint prélat qui daigna pendant tant d'années se montrer sans cesse notre père et se faire l'un de nos plus dévoués bienfaiteurs.

voie de  
et si les  
y aurait  
en avait

assisté  
ieu; M.  
ché, cu-  
le l'œu-

on funè-  
évêques  
au bien

suite la

par des  
e. Après  
restes de  
déposés  
du pilier  
dôme.  
sacrées à  
sans re-  
noncée  
e si élo-  
et saint  
montrer  
nos plus



## MONSEIGNEUR IGN. BOURGET

2<sup>me</sup> EVEQUE DE MONTREAL.

1898

1898

1898

c  
c  
l  
l  
l  
t  
e  
e  
l  
g  
l  
p  
d  
h  
ll

Oraison funèbre de MGR BOURGET,  
 prononcée dans l'église Notre-Dame le 12 Juin  
 1885, par M. COLIN, Supérieur du Séminaire.

Dedit Dominus ipsi fortitudinem et usque in senectatem permansit illi virtus.

Dieu lui a donné la force et sa vigueur s'est maintenue jusqu'en sa vieillesse.

(Eccli. C. 46, V. 11.)

En présence de cette vie éteinte à laquelle se rattachent tant de souvenirs et de grandeurs : en face de la dépouille mortelle de ce Pasteur, de ce Pontife qui pendant un demi-siècle a comme tenu en ses mains les plus graves intérêts du Canada ; devant cette figure inanimée qu'environne encore je ne sais quel rayonnement surnaturel ; au milieu de cette assistance empressée et émue, de cette pompe lugubre et de ces manifestations extérieures qui semblent plutôt un triomphe que l'expression d'un tribut payé à la mort, on se demande ce qui doit l'emporter dans l'âme de l'admiration ou de la douleur, et on sent l'impuissance où l'on est de dire tout ce que renferme d'extraordinaire cette longue carrière de quatre-vingt-cinq ans, cet illustre sacerdoce de soixante-deux ans, ce prodigieux épiscopat de près de quarante-huit ans. Le digne Prélat, faible de corps, mais doué d'une organisation intérieure peu commune, avait reçu de Dieu une puissance d'action, une force d'un ordre supérieur qui le rendit capable des entreprises les plus diverses et les plus difficiles : *Dedit Dominus ipsi fortitudinem.*

Cette merveilleuse puissance que révéla en lui l'influence incroyable qu'il ne cessa d'exercer sur les

hommes et sur les événements de son époque, il l'a conservée jusqu'au fond de sa retraite solitaire, jusqu'au dernier jour de sa vieillesse ; *et usque in senectutem permansit illi virtus* ; et il en fait encore sentir les remarquables effets, après sa mort : *Permansit illi virtus.*

C'est cette force secrète et irrésistible qui au cri de : " Monseigneur Bourget est mort, " a soudain remué toute cette grande cité, tout ce vaste diocèse, toute cette province. C'est cette force qui a ébranlé vos cœurs, qui de toutes parts, de toutes conditions, de tout âge vous a attirés en nombre immense vers ces restes mortels et qui, en ce moment, sous ces voûtes sacrées, parmi ces emblèmes de deuil, vous tient pressés, silencieux, autour de ce cercueil, dans l'attitude du respect, de la reconnaissance et de l'amour avec un indicible mélange de douleur et d'enthousiasme : *Permansit illi virtus.*

Cette force surhumaine élevant notre Pontife à une hauteur où le regard ne peut plus l'atteindre, sans que l'admiration vienne s'ajouter à la vénération, rehausse par là tout ce qu'il est et tout ce qu'il a fait, et imprime la grandeur à sa personne comme à ses actes.

Monseigneur Bourget fut vraiment grand. Il fut grand dans ses vertus, il fut grand dans ses œuvres. Et c'est ce double caractère de grandeur que nous nous proposons de faire ressortir dans ce discours :

I. Grandeur dans les vertus.

II. Grandeur dans les œuvres.

O Pontife vénéré, ce que nous allons rapporter de vous, dans l'effusion de notre âme, sera loin de répon-

dre à la valeur de vos mérites, mais votre noble vie parle elle-même si haut et rayonne d'un si pur éclat que l'impression qu'elle a déjà formée depuis longtemps dans les cœurs suppléera, nous l'espérons, à l'imperfection du tableau que nous essaierons de retracer.

## I.

Sur la rive méridionale du Saint-Laurent, à la Pointe-Lévis, en face de Québec, se voit encore la modeste demeure où prit naissance le jeune sous-diacre que l'illustre archevêque de Québec, Monseigneur Plessis, envoya remplir les fonctions de secrétaire auprès du premier évêque de Montréal, Monseigneur Lartigue, et qui devint le très célèbre Evêque Ignace Bourget, assistant au Trône Pontifical, et plus tard archevêque de Martianopolis.

L'humble et pieux secrétaire se fit remarquer par des qualités d'intelligence et de cœur qui lui méritèrent de monter à pas rapides jusqu'aux gloires de l'Épiscopat et bientôt de recevoir, aux acclamations de tous l'héritage du digne et vénéré Prélat à l'ombre duquel il avait grandi chaque jour en toutes sortes de perfections. Ce fut surtout quand cet héritage sacré eut été mis en sa possession et qu'il eut à soutenir lui-même tout le poids de ce redoutable fardeau, que se révélèrent toutes les richesses cachées au fond de son noble et vaste cœur.

Nous n'entreprendrons pas de vous dire tous les dons de nature qui faisaient l'ornement de ce Pontife, de vous représenter ce qu'il avait de doux et de pénétrant dans le regard, de simple et de modeste dans l'attitude, de vous peindre ce reflet du ciel qui

paraissait sur son front, ce sourire d'innocence et de paix qui donnait tant de charme à son visage angélique, ce caractère aimable, affectueux et bienveillant, toute cette physionomie empreinte de bonté et d'énergie et cette rare facilité à accueillir indistinctement les grands et les petits, les riches et les pauvres avec une patience et une aménité qui ne connaissaient point de lassitude.

Laissons à d'autres le soin de rassembler et de décrire ces traits extérieurs.

D'une imagination heureuse, d'un cœur aimant, se plaisant à couvrir tous les défauts et invariablement dans ses amitiés, d'un esprit facile, vif et clairvoyant, d'un amour pour l'étude et d'une capacité de travail s'étendant à tout et que les longues veillées de la nuit, même après les journées les plus absorbantes, pouvaient à peine satisfaire, Monseigneur Bourget, qu'on croyait avoir fait le vœu de ne jamais perdre aucun instant, jouissait d'une fermeté de résolution et d'une puissance d'activité dépassant les limites ordinaires.

Rien n'était beau comme de le voir se multipliant à l'infini, faisant face à tous ses devoirs, se prodiguant dans ses visites pastorales à tout le monde, et employant le temps du sommeil à ses correspondances, puis de retour à son évêché, passant des occupations les plus graves aux moindres services de la charité, allant sans cesse de son bureau au parloir, quittant la rédaction d'un mandement pour répondre à un vieillard dans la peine, à une pauvre femme des faubourgs, laissant en suspens les questions les plus sérieuses pour descendre enseigner le catéchisme aux enfants

et leur expliquer l'évangile appris pendant la semaine, et se faisant ainsi à toutes les situations les plus diverses, les plus opposées avec une liberté d'esprit, une sérénité de visage et une égalité d'âme qu'on chercherait en vain à décrire. C'était un spectacle unique, véritable objet de ravissement, pour tous ceux qui en étaient témoins.

Les nombreuses courses que malgré ses incessantes infirmités, il fit en tous sens dans son immense diocèse, ne parvinrent pas à épuiser cette infatigable activité. Toujours, comme sous l'empire d'une volonté toute puissante, sa vigueur renaissait quand s'élevait la voix du devoir. Et alors les distances elles-mêmes, les plus grandes, s'effaçaient à ses yeux ; l'Océan et ses tempêtes n'avaient plus pour lui rien d'effrayant, et les traversées, si laborieuses qu'elles fussent pour son frêle tempérament, ne pouvaient mettre obstacle à ses déterminations. Comme autrefois le grand Apôtre il voulait voir Pierre, il avait besoin de voir Pierre. Son œil aspirait à se rassasier de cette vision sensible de la vérité. Il fit sept voyages en Europe et huit à Rome. Mais ces voyages étaient autant de pèlerinages qu'il accomplissait sans jamais se détourner de sa route. Et toujours il en revenait plus rempli de foi, plus attaché au Pape.

Les souvenirs du catholicisme, qu'il avait puisés à leur centre et à leur foyer, lui servaient à féconder ses pensées, à nourrir ses conversations, à enrichir ses lettres pastorales et ses mandements, au nombre de plus de trois cents et dont plusieurs resteront comme des gloires pour l'épiscopat canadien.

Où trouver plus de force, plus de puissance d'ac-



tion, plus de courage et plus d'amour du devoir que dans le développement de cette vie d'apôtre ?

Aucun pinceau ne pourrait rendre sous ses vraies couleurs cette étonnante physionomie, cet homme aux convictions profondes, d'une conscience intègre, d'une pureté de vue hors de discussion, d'une capacité d'action incroyable, d'un esprit d'entreprise ne connaissant de limites que dans son amour pour Dieu et pour son diocèse ; âme de feu dans une constitution faible et délicate, volonté infrangible unie à une inaltérable douceur, invincible énergie jointe à une bonté inépuisable, modestie surprenante et cependant courageuse ne comptant jamais avec les obstacles, tout cela n'est qu'un pâle rayon de la grande figure historique de ce prélat qui a exercé sur ses contemporains un ascendant, un prestige dont on n'a pas encore mesuré toute l'étendue, de cet Evêque qui fut sans contredit, pour l'Eglise du Canada, l'homme le plus considérable et le plus prodigieux de son siècle.

Mais ce qui relevait ces brillantes qualités naturelles de Monseigneur Bourget c'est que la puissance intérieure qui, en lui, mettait tout en mouvement allait s'alimenter à des sources supérieures, aux sources pures de la foi, aux sources de cette foi divine que décrit si admirablement saint Paul et qui rend capable de si merveilleux effets, de cette foi qui illumine, élève, agrandit, de cette foi qui enrichit les facultés et transforme la nature, qui fait le juste et fait l'homme de Dieu.

Monseigneur Bourget vivait de cette foi pure, active, lumineuse, ardente : elle lui communiquait cette extraordinaire énergie qu'on a peine à s'expliquer ;

elle l'établissait dans cette sphère surhumaine où les pensées éclairant son âme et les horizons se déroulant à ses regards, ont plus d'une fois par leur hauteur ou leur étendue déconcerté les calculs et les raisonnements du monde ; elle le tenait uni à Dieu, plongé en Dieu, en commerce habituel avec Dieu, n'ayant d'aspiration, d'intention et, si j'ose dire, de passion que pour Dieu ; elle en a vraiment fait un homme de Dieu, un homme pouvant s'écrier avec saint Paul : ma vie n'est ni sur la terre ni pour la terre, mais se passe toute entière dans les régions de l'éternité : *Nostra conversatio in caelis est* (1).

Ainsi qui n'a pas admiré en notre auguste Prélat cet amour, ce besoin, cette habitude de la prière par où se reconnaît toujours sûrement l'homme de Dieu ? Qui n'a été frappé de son grand esprit de religion dans toutes fonctions épiscopales ; de son exactitude et de son pieux respect à l'égard des moindres règles liturgiques ; de sa gravité et de sa dignité au saint autel et dans les cérémonies sacrées ? Comme alors son visage paraissait se transfigurer et son âme se tenir au ciel, tandis que, sous les vêtements pontificaux, il remplissait si parfaitement les rites divins de la sainte Eglise. Quelle majesté ! s'écriait quelqu'un le voyant pontifier aux funérailles de l'ancien et remarquable archevêque de Québec, quel spectacle ! et ce cri spontané d'émotion ne faisait que traduire l'admiration qui s'était alors emparée de toute l'assistance.

Et sa piété ! qu'on était touché en la contemplant si aimable et si onctueuse ; en respirant cette bonne

(1) Philipp. 3, 20.

odeur de Jésus-Christ que partout elle répandait autour de lui ; en subissant le charme indicible dont elle pénétrait toutes ses exhortations, tous ses discours, toutes ses conversations et jusqu'à ses moindres relations. Piété aussi tendre que solide, il ne pouvait assez en suivre les douces tendances : longues heures dans le recueillement et l'amour en présence du sacrement adorable de nos autels ; visites fréquentes et pleines d'ineffables délices dans les sanctuaires consacrés à la très sainte Vierge ; pratique filiale de déposer avant de les publier, ses lettres pastorales et ses mandements aux pieds de Marie Immaculée, comme une offrande à la mère de Dieu ; inénarrables effusions de foi et de charité devant les reliques des martyrs et des saints ; ce n'était pas assez pour répondre à son insatiable besoin d'épanchement et d'amour, et le matin, longtemps avant les premières clartés du jour, ou le soir bien avant dans la nuit, quand tout sommeillait, quand personne ne pouvait surprendre les secrets de sa vertu, il s'agenouillait à chaque station du chemin de la croix, méditant la passion du Sauveur et faisant ainsi son pèlerinage du cœur.

Surtout qui n'a été ravi de son inébranlable confiance en Dieu ? de cette imperturbable paix avec laquelle, pénétrant les desseins de la Sagesse éternelle, adorant la main de Dieu au fond de tous les événements, comptant sur sa puissance infinie autant que sur son insondable amour, il défiait toutes les épreuves, affrontait toutes les difficultés, se jouait des impossibilités humaines et demeurait ferme dans ses projets, parfois seul contre tous, pourvu qu'il sût que Dieu était avec lui ? Son bon cœur s'attristait de la

conduite des mondains, qui ne s'appuient que sur leurs richesses et sur eux-mêmes. Et un incendie étant venu tout à coup détruire un de leurs plans les mieux concertés : Ah ! s'écria-t-il, ils se glorifiaient de leurs avantages temporels et voilà pourquoi la main de Dieu a tout renversé en un instant : *Hi in curribus et hi in equis* ; mais pour nous, nous mettons notre espérance en Dieu : *nos autem in nomine Domini*, et Dieu ne nous fera jamais défaut. C'est pourquoi en témoignage perpétuel de cette divine confiance, il voulut que son œuvre de préférence porta le nom de Providence.

Qu'elles sont belles, mes frères, les manifestations de la présence surnaturelle de Dieu dans un cœur docile à la grâce ; qu'il est grand notre Evêque ! grand par sa foi, grand dans son union avec l'Infini : quelle religion, quel esprit de prière, quelle piété, quelle confiance en Dieu ! C'est la grandeur surnaturelle envisagée dans ses effets du côté de l'éternité.

Mais comme on ne peut s'élever à Dieu sans quitter la terre, l'union à Dieu considérée sous ce nouvel aspect produit trois autres effets dans l'âme. Elle détache des biens de ce monde par le désintéressement ; elle détache de l'entraînement des sens par la mortification ; elle détache de la séduction de l'orgueil par l'humilité. Oh ! Pontife vénéré, que nous retrouvons admirablement ces merveilleux effets dans votre belle et sainte existence.

Ah ! le Sage se plaît à mettre un homme désintéressé parmi les prodiges du monde et il le regarde comme le plus heureux et le plus innocent des hommes : *Beatus qui inventus est sine macula et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris.* (1) Où

(1) Eccli. 31, 8. 9.

est-il et où le trouver ? *Quis est hic ?* Nous le comblerons de louanges quand vous l'aurez trouvé : *Et laudabimus eum.* Car sa vie est un miracle : *Fecit enim mirabilia in vitâ suâ.*

Cet homme désintéressé, ce prodige, ce miracle, dont parlent les saintes Lettres, nous l'avons trouvé, mes frères. C'est l'illustre Pontife dont les restes semblent encore respirer la vie au milieu de nous. Qui n'a connu son détachement des biens de la terre ? la simplicité de tout ce qui servait à son usage ? simplicité dans ses vêtements, simplicité dans son ameublement, simplicité et détachement poussés si loin que lui qui d'un signe faisait s'ouvrir toutes les mains et toutes les bourses, plus soucieux de la perfection évangélique que de son bien-être en ce monde, pauvre durant sa vie et pauvre à sa mort, infatigable à réclamer des aumônes pour la gloire du culte, pour la cause du Pape et de l'Eglise, pour le soulagement des malheureux, mais constamment oublieux de lui-même, ne possédait rien en propre et s'était fait une loi de ne jamais porter aucun argent.

Il revenait de Kingston ; il perd son passage à Cornwall ; quatre lieues le séparent de la station à laquelle il lui faut parvenir. Que fera-t-il ? Il est sans argent, il n'a pas même la modique pièce de monnaie dont n'est pas toujours dépourvu le dernier des pauvres ; à la manière des apôtres, qui ont tout quitté, le saint évêque se met à cheminer, faisant à pied sa route de quatre lieues, priant et bénissant Dieu ; et quand il arriva à Montréal à dix heures du soir, il est depuis quatre heures du matin sans avoir pris de nourriture.

Si son désintéressement fut grand, que dire maintenant, à en juger par ce trait, de sa mortification ? Quelle puissance sur lui-même, quelle sévérité pour sa personne, avec quel empire ne tenait-il pas sous sa main tous les emportements, toutes les saillies, toutes les émotions de la nature. Ne semble-t-il pas qu'il avait fait avec son corps le pacte de ne jamais rien accorder à ses aises, encore moins à ses caprices, de lui retrancher même du nécessaire, et qu'il se plaisait à disposer de son corps comme d'un objet étranger, souvent même à le traiter en ennemi ! Partout se trahissait en Monseigneur son irrésistible attrait à dompter ses sens pour mieux appartenir à Dieu. Sa sobriété était exemplaire, ses jeûnes se multipliaient, ses privations étaient continuelles ; s'il s'asseyait c'était sans s'adosser, s'il priait il évitait tout appui ; ses occupations étaient sans trêve ni répit ; les récréations, le jeu, le repos, lui étaient inconnus ; la maladie elle-même, si fréquente dans cet organisme épuisé de travail, ne pouvait l'emporter sur cette volonté souveraine qui trouvait dans les souvenirs de la Passion de Jésus-Christ le secret de se jouer avec la douleur. Et quand l'accablement physique de la souffrance l'obligeait à subir les secours de l'art, alors rien n'était plus édifiant que sa patience, il ne savait ni se plaindre, ni murmurer, et ne songeait qu'à témoigner de sa docile soumission, à ce qui devenait pour lui le signe extérieur de la volonté de Dieu.

Quand l'homme de Dieu a vaincu le monde et vaincu les plaisirs des sens, tout n'est pas fini, il lui reste encore à se vaincre lui-même en ce qu'il a de plus intime et de plus personnel, à vaincre son amour

propre et son orgueil. Sainte humilité, c'est là ton ouvrage et ton triomphe ! Que cette vertu du ciel, mes frères, était ferme et profonde en notre auguste Prélat ! Comme il cherchait, par une sorte d'inclination secrète, à fuir les regards, comme il était insensible à l'opinion, comme il aimait à s'isoler des spectacles humains, avec quelle impénétrable discrétion il taisait tout ce qui le concernait, quelle habileté n'avait-il pas à renvoyer toujours à son peuple, à son clergé le mérite des œuvres au sujet desquelles on ne pouvait s'empêcher de lui adresser de justes louanges. Le sentiment de son indignité, qu'il exprima en des termes si touchants dans le premier de ses mandemens, ne fit que croître et se fortifier pendant les mille vicissitudes de son brillant épiscopat. Rien ne paraissait mieux aller à ses attrait que de se faire petit avec les petits et pauvre avec les pauvres. Les emplois les plus bas lui offraient un charme indicible et il s'y prêtait avec un vrai bonheur. Et s'il est un spectacle attendrissant c'est celui de ce grand Prélat quittant la nuit sa chambre épiscopale, descendant silencieux dans la cour pour fendre du bois et emportant ce bois dans ses bras afin de réchauffer l'appartement de son serviteur malade. O humilité ! O grandeur des vertus de notre vénéré Pasteur !

Voilà, mes frères, le Pontife que Dieu a choisi, selon son cœur, entre tous les hommes : *Elegi eum ex omnibus. . . mihi sacerdotem*, (1)—Voilà l'homme de Dieu qui depuis les jours de son enfance et de sa jeunesse n'a jamais quitté les sentiers de la vertu :

(1) I Reg, 2, 28.

*Ambulavit pes meus iter rectum a juventute mea.* (2) Voilà celui qui fut notre Pasteur, notre Père, notre Evêque. Le portrait qui vient de vous en être fait est, hélas ! étrangement décoloré. Et cependant sous ces lignes inhabilement tracées, quelle incomparable figure ! quel rayonnement de grandeur dans les dons naturels comme dans les dons surnaturels, dans les vertus qui unissent à Dieu comme dans celles qui détachent du monde et de la nature.

Aussi, ne vous étonnez pas de cet empire mystérieux et irrésistible qu'il a eu toute sa vie sur son peuple, sur les masses, sur tous les cœurs. Personne n'a pu s'y dérober complètement. *Non est qui se abscondat a calore ejus.* (3) Voyez les enfants qui accourent, les infirmes qui avancent à pas lents, le vieillard qui s'émeut, la mère éplorée portant en ses bras son jeune enfant, cet ouvrier chargé du message de quelque malade, où vont-ils, que veulent-ils, formant cette longue et perpétuelle ascension vers les degrés du palais épiscopal et plus tard vers la solitude du Sault-au-Récollet ? Ils vont trouver le *saint Evêque*, ils veulent voir le *saint Evêque*, lui parler, l'entendre, recevoir de lui une parole, une bénédiction, une prière, s'agenouiller avec lui et prier un instant avec lui et près de lui.

C'est l'homme de Dieu qui les attire, la grandeur de ses vertus, et cette sainteté qui depuis de si longues années éclate et rayonne partout, dans le diocèse et dans la province.

## II.

Ce que le Sage dit de Josué s'applique à notre il-

(2) Eccli. 51, 20.

(3) Ps. 13.



lustre Pontife : grand selon son nom et dans ses vertus, il fut très grand dans ses entreprises pour le salut des élus de Dieu : *Magnus secundum nomen suum, maximus in salutem electorum Dei* (1). Si la sainteté fut le caractère de sa vie, la magnificence est le caractère de ses œuvres : *sanctimonia et magnificentia*.

Dieu ne lui a pas seulement donné la science des saints pour sa propre perfection : *dedit illi scientiam sanctorum* (2), il l'a encore rendu glorieux dans ses travaux et il l'a comblé de bénédictions dans ses entreprises : *honestavit illum in laboribus et complevit labores illius* (3).

Trois objets se sont partagés tous les battements de son grand cœur : son pays, son diocèse, l'Église.

Ce qu'il a surtout aimé pour son pays, c'est sa prospérité et son extension.

Dans son diocèse, il a aimé son clergé, ses communautés, son peuple.

Dans l'Église, ce qui a particulièrement concentré ses affections c'est le Pape, ce sont ses droits et ses privilèges, ses doctrines et ses principes.——

Voilà ce qu'il a aimé. Et de cet amour, devenu en lui comme une puissance féconde et irrésistible, sont sorties toutes ses œuvres, innombrables œuvres qui lui survivent et qui perpétueront à jamais la mémoire de son glorieux épiscopat.

Vous savez assez, mes frères, combien Monseigneur Bourget a été dévoué à son pays ; vous savez ce qu'il a écrit, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait pour ranimer dans les cœurs canadiens le sentiment national ; vous vous souvenez encore de ses appels chaleureux à la

[1] Eccli. 46, 1.

[2] Sap. 10.

[3] Ibid.

population, dans le but de l'attacher au sol natal et de développer la grande œuvre de la colonisation.

Vous connaissez la peinture charmante qu'il a faite des richesses du Canada et de ses inépuisables ressources.

Vous n'avez pas oublié avec quelle ardeur il a cherché par tous les moyens à déraciner du milieu de son peuple chéri les vices qui tendent à l'appauvrir, à l'abaisser, à le ruiner.—Toutes ces choses sont encore présentes à votre mémoire.

Mais parlons plutôt des œuvres du Pasteur, de ces œuvres qu'il a conduites avec tant de force et d'un regard si étendu et si élevé, qu'il leur a comme imprimé le caractère de la grandeur et de l'immortalité. Tout se féconde et prend éclosion sous la chaleur puissante de son zèle et de sa charité.

Œuvre liturgique. La sainte Liturgie Romaine commence tout d'abord à occuper ses pensées et son activité. Toute son énergie se dirige à l'établir dans sa pureté, dans son intégrité, dans sa splendeur. Il veut qu'elle règne dans son diocèse, qu'elle y soit la loi des cérémonies et des pompes religieuses. Et sous son impulsion, on la voit bientôt jeter partout son éclat dans les communautés religieuses et dans les paroisses, puis de son diocèse se répandre dans toute la Province et au delà de la Province.

Œuvre doctrinale. Sans cesse il eut devant les regards cette grave recommandation de l'Apôtre à l'Évêque Timothée : *Attende tibi et doctrinæ*. " Veillez non seulement sur vous mais encore sur la Doctrine ; veillez à sa pureté, à la pureté des dogmes, à la pureté des principes. *Attende doctrinæ*. " Toute

sa vie ce fut là l'objet de sa constante sollicitude, et jusqu'aux portes du tombeau, le grand Evêque, toujours en éveil, fut le grand défenseur de la vérité catholique. La parole fameuse de saint Augustin semble avoir été sa fidèle devise : *Vincamus mundum cum erroribus suis* : vainquons le monde avec ses erreurs. Et afin de rendre invincible ce zèle doctrinal, il s'attache à la pierre fondamentale sur laquelle reposent tous les dogmes catholiques, à la colonne qui soutient toutes les vérités de notre foi, au Pontife de Rome ; il lui consacre son amour et son dévouement ; et cet amour devenant pour lui un culte sacré, une religion, devenant le mobile de ses plus généreuses ardeurs et le principe de ses plus beaux sacrifices, lui fait embrasser en plénitude toutes les causes du saint-Siège et répondre avec intrépidité à tous les appels qu'il en reçoit.

Il est à Rome quand est défini parmi les applaudissements de l'univers le dogme de l'Immaculée Conception. Son âme s'émeut à la voix du Pontife Suprême ; sa foi, sa piété s'attendrissent en contemplant un nouveau diamant qui va enrichir la couronne de Marie, et le mandement si onctueux qu'il adressa alors à ses chers fidèles demeure comme un glorieux monument de sa piété filiale envers l'Immaculée Mère de Dieu.

Il est à Rome lorsqu'apparaît la célèbre Bulle *Quantâ curâ* avec l'Immortelle *Syllabus* qui l'accompagne. Ce grand code catholique de la philosophie et des sociétés chrétiennes fut invariablement le flambeau qui éclaira tous ses actes. Et l'on ne saurait assez admi-

(1) I. Thim. 4. 16.

rer le sommaire précis, ferme, intelligent qu'il fit aussitôt pour son troupeau, de cet impérissable document

Il est encore à Rome, à la définition solennelle de l'Infaillibilité Pontificale. Dire ce qu'il éprouva en se voyant juge de la foi parmi les Evêques et les Patriarches de l'univers entier ; dire les impressions qui s'emparèrent de son âme au moment où il eut à donner son "*placet*" décisif, nous serait chose impossible ; lui seul peut nous le donner à entendre par les remarquables paroles qu'il nous a laissées. Oui, s'écrie-t-il, cela me plaît, je le déclare, je le proclame, je le juge ; le Pape est infaillible, "*placet.*" J'en faisais autrefois, avec les plus savants docteurs, ma croyance la plus chère, j'en ferai maintenant avec toute l'Eglise l'aliment et le soutien de ma foi : le Pape est infaillible, "*placet.*" C'est ma joie de le prononcer, ce sera mon bonheur et mon salut de le croire et de l'enseigner à mon troupeau : le Pape est vraiment infaillible dans les dogmes comme dans les principes des mœurs, "*placet.*"

Et la vigilance qu'il déploya en ce qui regarde la doctrine, s'étendant non moins attentivement sur les règles de la conduite humaine et des consciences, il plaça toute la Théologie morale sous la sage autorité du plus prudent des moralistes de notre époque, du grand docteur contemporain, saint Alphonse de Liguori.

O Pontife ! vous avez bien veillé sur la doctrine ; vous avez soutenu pour sa défense les plus vaillants combats ; vous avez enflammé les cœurs de vos enfants par le feu qui consumait le vôtre, et ces enfants du

Canada, ces zouaves généreux, vous les avez envoyés combattre pour les droits du Père commun de la catholicité, de celui qui protège toute vérité et toute morale. Votre devoir a été noblement rempli ; c'est maintenant, pour vous, l'heure de la récompense.

Mais là ne s'arrête pas, mes frères, ce zèle fécond.

Vient l'œuvre des paroisses. Pasteur des âmes il lui faut répondre au besoin d'expansion de son vaste diocèse, au progrès étonnant qui se fait partout dans la population, à l'accroissement rapide de ces familles pures et chastes que Dieu ne cesse de bénir. C'est par les paroisses que le peuple se groupe et se développe, que la religion se répand d'une manière plus régulière et plus efficace parmi le troupeau. Il crée donc des paroisses, il les affermit, les organise, et sous sa juridiction, par son initiative, son inspiration, son autorité, 75 paroisses nouvelles sont érigées dans son seul diocèse, soit dans la ville de Montréal, soit dans les campagnes.

Et l'œuvre de l'éducation, n'aurons-nous pas maintenant à en parler ? Pouvait-il, cet admirable Evêque, être insensible à ce qui touche de si près au bien des âmes ? Voyons comment là encore se déclare son zèle.

Dès la première année de son administration, par son concours et par son appui, Montréal est doté d'un Grand Séminaire où viennent bientôt affluer, comme au berceau de la vie sacerdotale, les élèves d'une multitude de diocèses.

Bientôt après, il établit le Petit Séminaire de sainte-Thérèse, qui a déjà donné tant d'hommes remarquables au clergé et aux divers rangs de la société.

Puis s'élève le collège sainte-Marie sous la conduite des illustres fils de St Ignace, ces habiles maîtres de la jeunesse, ces vaillants soldats toujours à l'avant-garde des armées qui combattent pour la foi et pour les grands intérêts de l'Eglise. S'ouvrent ensuite, chacun avec son mérite réel, les collèges de Joliette, de saint-Laurent, de Rigaud, tandis que les plus anciens établissements continuent de grandir et de prospérer.

Et les Frères des écoles chrétiennes, ne les mentionnerons-nous pas ? C'est encore sous ce grand Evêque qu'ils viennent prodiguer à Montréal les fruits de leur dévouement comme aussi de leur pieux et solide enseignement, et son bienveillant patronage est pour eux celui d'un père sous les bénédictions duquel ils croissent et se multiplient au Canada et ailleurs dans l'Amérique.

Les institutions des jeunes filles participent à leur tour à ce mouvement général.

Les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, dont l'existence remonte à l'origine de la colonie, prennent un essor nouveau. Leur Institut se développe, leurs écoles, leurs académies, leurs grands pensionnats augmentent en nombre et en importance, et tandis qu'elles commencent leurs fondations de Kingston, elles descendent d'autre part jusque dans les provinces qui bordent l'Atlantique.

Arrivent alors les Dames du Sacré-Cœur apportant d'Europe en Canada, avec leur renommée, les bienfaits de leur méthode.

Presque en même temps naît l'Institut des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie dont les rapides développements se font sentir jusqu'à la Floride, la Californie et l'Orégon.

Et sous la même action, les Sœurs Marianites de sainte-Croix ouvrent leur maison principale à saint-Laurent, sans nuire en rien aux Sœurs de sainte-Anne qui se fondent à Lachine et ne tardent pas à se voir appelées dans la Colombie Britannique.

Ajoutons encore, pour ne point les omettre, et les admirables Religieuses du Carmel, et les pieuses Sœurs du Précieux Sang, les unes et les autres anges de prière et d'abnégation, sans cesse intercédant pour nous, afin d'écarter de nous la colère de Dieu et de nous gagner sa miséricorde.

Après cela, que faut-il de plus ? Que reste-t-il encore pour assouvir l'infatigable zèle de notre Pasteur ? A quelle œuvre nouvelle peut s'étendre ce zèle ?—Ne croyez pas cependant, mes frères, que sa charité soit satisfaite. Entendez le cri qui s'échappe de sa brûlante poitrine : *Charitas Christi urget nos*. La charité de Jésus-Christ nous presse. Considérez les orphelins, les pauvres, les malades, les vieillards infirmes, les âmes perdues et repentantes et tous les déshérités de la terre tendant vers lui leurs mains désolées et suppliantes. Son cœur aimant et généreux, ce cœur qu'on a vu autrefois, parmi les ravages du typhus, s'attendrir et s'immoler d'une manière si héroïque devant les pauvres malades Irlandais, émigrés de leur chère patrie, ce cœur si bon peut-il être insensible à ce spectacle ? Si la charité est féconde n'est-ce pas surtout envers les délaissés de la fortune et de la nature ?

Œuvres de charité, c'est de vous qu'il nous faut parler !

D'abord, l'Hôtel-Dieu, où se sacrifient depuis plus

de deux siècles tant de saintes Filles et qui a toujours en dans ses affections une place si marquée, s'agrandit, se dilate, sous ses conseils, offre des salles plus spacieuses à des malades plus nombreux, et se trouve encore capable de faire face à plusieurs fondations importantes.

Les Sœurs Grises, entrent, elles aussi, dans une phase nouvelle. Il se réjouit de les voir s'étendre avec leurs asiles, leur refuge, leur salle des enfants trouvés, leur Institut des aveugles, en même temps qu'il désigne à leur amour pour les âmes et pour les privations les vastes et rudes missions de la Rivière Rouge.

Il faut à la charité un plus grand nombre de mains pures et dévouées. Monseigneur Bourget y pourvoit.

Il fonde l'asile de la Providence, sa création la plus chère, celle dont il fut particulièrement le père et le bienfaiteur, qui compte avec sa Maison-Mère, un orphelinat, des écoles de pauvres, un vaste Hôpital des aliénés, son remarquable Institut des sourdes-muettes, un Hospice pour les prêtres infirmes, et qui possède de plus ses lointaines missions de l'Orégon.

Ce n'est pas encore assez pour toutes les misères. L'Institut des Sœurs de la Miséricorde, entouré de difficultés sans nombre, traverse ses épreuves, triomphe de ses mille obstacles, se voit en possession d'un vaste établissement où vient s'abriter le malheur le plus voisin du désespoir et tient bientôt une succursale dans la capitale du Dominion.

Et pour les pauvres brebis perdues d'Israël, dont le repentir sincère doit réparer les égarements, accourent par delà l'Océan les Religieuses du Bon-Pas-



teur, qui ne tardent pas à occuper plusieurs maisons importantes dans le seul diocèse de Montréal.

Et maintenant, mes frères, ne dirons-nous pas combien le vaste cœur de notre Evêque embrassait tous les intérêts et tous les besoins des âmes, aimait à favoriser les missions et à procurer des prêtres aux diocèses étrangers, jusque sur les côtes du Pacifique.

Oublierons-nous ce qu'il a fait pour les vénérables Pères Oblats, ces vrais enfants de Marie Immaculée, ces intrépides missionnaires toujours prêts à affronter les plus rudes climats pour y sauver des âmes ? Ne rappellerons-nous pas qu'ils se plaisent à le considérer comme leur second Fondateur, et que c'est à lui qu'ils attribuent d'avoir vu s'ouvrir à leur zèle infatigable les immenses prairies du Nord-Ouest ?

Ne passons non plus sous silence ni les Pères de sainte-Croix, dont les succès sont si connus, ni les Frères Viateurs, qui avec leurs Collèges dirigent de plus leur remarquable Institut des sourds-muets, ni les Frères de la Charité, si bien doués pour réformer le cœur et le caractère des jeunes délinquants.

Mais nous n'en finirions pas si nous voulions tout énumérer : Et ce Chapitre qu'il fonda dans les premières années de son épiscopat et qui ne fut pas sans avoir ses jours glorieux ni lui fournir des auxiliaires dévoués, et ce commentaire sur le cérémonial des évêques, qui reçut plus d'un éloge en France et en Italie, et ces conférences ecclésiastiques dont il nous reste sur le mariage un travail sérieux.

Les œuvres de piété n'auront-elles pas ici leur place ? Citons seulement les principales : la propagation de la foi, l'archiconfrérie du très saint et immaculé

Cœur de Marie, la société de tempérance, l'œuvre des bons livres, les Quarante-Heures, l'Union de prières, le Tiers-Ordre de saint-François, l'Apostolat de la prière, et tant d'autres fondations pieuses qui ont été autant de fruits dûs à son activité, à son initiation ou du moins à sa protection.

O grand Evêque ! O Episcopat puissant et fécond ! O œuvres magnifiques, créées avec le double caractère de la force et de la grandeur : “ *in fortitudine,* ” “ *in sublimitate !* ”

Un Grand Séminaire fondé et cinq nouveaux Collèges ou Petits Séminaires établis et florissants ; les trois anciennes communautés de religieuses accrues et développées ; six nouvelles communautés d'hommes attirées et mises dans de solides conditions de prospérité ; quatre communautés de femmes fondées, cinq autres introduites et admirablement secondées ; la Liturgie romaine établie ; les Doctrines romaines et les grands Principes catholiques toujours puissamment et vaillamment propagés et défendus ; soixante-quinze paroisses nouvelles érigées ; les missions lointaines favorisées ; plus de trois cents lettres pastorales ou mandements laissés à notre piété : une immense Cathédrale en voie de construction ; les finances de l'évêché tirées de péril par des courses héroïques et des quêtes à travers toutes les paroisses et les institutions du diocèse à l'âge de plus de quatre-vingts ans : quelles œuvres que celles de notre Pontife !

Ceuvres à la fois grandes par leur excellence, grandes par leur multiplicité, grandes par leur impérissable durée.

O Prélat vénérable, dont la vie fut un prodige : *Tanquam prodigium factus sum* (1), et dont l'existence fut un enchaînement de merveilles : *In vita sua fecit monstra* (2).

Vous avez été ce pontife illustre qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la cité : *Sacerdos magnus . . . qui prævaluit amplificare civitatem*, qui s'est acquis la gloire au milieu de sa nation : *adeptus est gloriam in conversatione gentis*, et qui a élargi et étendu la maison de Dieu, *et ingressum domus et atrii amplificavit*. (1) Vous êtes semblable au Pontife fils d'Omnia : vous avez éclaté comme l'étoile du matin au milieu des nuages ; vous avez brillé dans le temple de Dieu comme un soleil rayonnant de lumière, comme une flamme qui étincelle, comme un vase d'or massif orné de pierres précieuses. Les mérites de vos œuvres vous ont suivi, les bienfaits nous en restent : c'est à nous de vous glorifier.

Nous vous glorifierons en suivant, selon nos forces, les traces de vos pas, les exemples de vos vertus ; nous vous glorifierons en nous attachant avec un cœur dévoué aux pures et saines doctrines que vous avez tant travaillé à inculquer dans tous les rangs de votre peuple ; nous vous glorifierons en nous appliquant généreusement à continuer les œuvres charitables que vous avez si admirablement multipliées dans votre beau et vaste diocèse ; nous vous glorifierons en nous attachant à honorer et à aimer le digne Prélat qui a reçu la riche succession de vos œuvres, de vos exemples et de vos vertus ; nous vous glorifierons en priant afin que l'heure de la délivrance

(1) Ps. 70, 7.

[2] Eccli. 48. 15.

arrive bientôt pour vous si déjà vous n'êtes pas en possession de votre récompense et de votre couronne.

Et vous, notre Pontife et notre Père, qui tant de fois avez béni votre diocèse, votre peuple et vos enfants, encore du haut des cieux, du sein de votre repos, levez les mains et bénissez-nous. Donnez-nous une bénédiction de ce cœur aimant, de ce cœur charitable, de ce cœur d'apôtre au dévouement sans borne ; une bénédiction qui nous pénètre du sentiment des vertus dont vous étiez orné ; une bénédiction qui nous affermisse dans les sentiers du devoir et du salut ; une bénédiction qui fasse qu'un jour, dans la Patrie éternelle, nous nous voyions tous rangés autour de vous, comme une couronne d'enfants autour de leur père vénéré. Ainsi soit-il.



## QUARANTE-TROISIEME ANNEE

—1886.—



ANNEE du jubilé ! année du rosaire ! année de prières et de grâces. Plus que jamais peut-être saint Joseph nous a protégées, plus que jamais il a béni nos travaux et nos entreprises. Aussi, tous les soirs du mois qui lui est consacré avons-nous fait une procession en son honneur et porté sa statue en triomphe. O bon saint, veillez toujours sur nous.

Au commencement de mai notre très honorée mère Marie de St-Alphonse de Liguori partit pour Angers, avec la très honorée mère Marie de Ste-Hélène et Marie de St-Louis de Gonzague. M. l'abbé Racicot accompagna les chères voyageuses jusqu'à New-York. Elles s'embarquèrent sur le *Britannic*. Le 6 mai, au moment où le bateau quittait le port, à sept heures et demie, toute la communauté et nos élèves récitaient le chapelet et chantaient l'*Ave maris Stella*. Cette hymne en l'honneur de Marie fut chantée depuis lors tous les jours vers la fin de la messe. Nos

prières ne firent pas vaines. Le 14, une dépêche nous apprenait l'heureuse arrivée à Liverpool de notre vénérée Mère et de ses compagnes. La traversée n'avait duré qu'une semaine. Il fallut plus de temps à nos chères fondatrices pour venir de France à Montréal. En effet, parties le 16 avril elles n'étaient arrivées à Montréal que le 7 juin. Le 6 juin nous recevions une première lettre de notre mère. Cette lettre était bientôt suivie de son journal de voyage. Rien que des choses charmantes : gracieux accueil à Angers, heureux séjour au milieu de nos sœurs d'outre mer. Lettre et journal furent lus avec grande joie par la communauté. Avec quel intérêt nous suivons nos chères mères dans leurs pèlerinages divers : au tombeau de sainte Geneviève, à saint Sulpice, à Notre-Dame des Victoires. Nous savons que notre souvenir les accompagne partout. Ici des lampes brûlent pour elles aux pieds de la bonne Vierge. Et puis d'Angers, notre mère nous dit que les questions délicates qu'elle doit traiter recevront—tout le fait espérer—une solution heureuse. Dieu soit béni !

Près de trois mois se sont écoulés ; on est au vingt-neuf juillet. C'est la fête du retour. Quelle allégresse au monastère ! Notre mère est au milieu de nous. Nous la recevons au chant du *Benedictus* et du *Te Deum*. Nous lui adressons nos félicitations ; elle nous dit avec émotion le bonheur qu'elle éprouve de se retrouver au sein de sa chère famille ; elle visite les classes, et nous distribue à chacune de petits souvenirs de France. Les entretiens des jours suivants roulèrent sur Angers, Paris et l'océan : l'océan que nos vénérées voyageuses n'ont pas aimé.

Vers le même temps se passait un événement important pour l'Église du Canada. Mgr Taschereau archevêque de Québec était promu à la dignité de Cardinal ; Mgr Fabre évêque de Montréal et Mgr Duhamel évêque d'Ottawa devenaient archevêques. La province de Québec allait donc être divisée en trois provinces ecclésiastiques distinctes. Ces promotions donnèrent lieu à des fêtes magnifiques à Québec, à Ottawa et à Montréal. Le nouveau cardinal vint lui-même remettre le pallium à notre archevêque. La cérémonie se fit dans l'église Notre-Dame au milieu d'un concours imposant de prélats, de prêtres et de fidèles. Le soir il y eut grande illumination dans toute la ville.

Notre maison eut sa part de la joie universelle. Le 1<sup>er</sup> septembre Monseigneur Fabre vint présider une profession et une prise d'habit. C'était sa première visite comme archevêque. Nous fîmes grande fête en son honneur. La communauté lui offrit comme souvenir un magnifique prie-Dieu.

Le même jour M. l'abbé Brissette vint remplacer M. l'abbé Faubert qui était notre chapelain depuis trois ans.

Depuis le commencement de l'année nous avions au couvent comme pensionnaire M. l'abbé Dagenais, ancien curé de Contrecoeur, retiré depuis longtemps du saint ministère pour cause de maladie. Il se plaisait dans cette tranquille retraite qu'il s'était choisie. Mais on le vit décliner rapidement. Le 4 octobre il mourut. Son service fut chanté dans notre chapelle en présence d'un grand nombre de ses confrères et son corps fut inhumé dans le cimetière de la communauté. M. l'abbé Dagenais fut pour nous un bienfai-



Mgr EDOUARD CHARLES FABRE  
1er Archevêque de Montréal



ter  
mi

da  
dre  
rée  
du

Au  
la  
des  
y s  
fut  
de

tier  
pou  
plu  
nes  
con  
vér  
cett  
bier  
nou

teur insigne. Il nous légua par son testament cinq mille piastres.

Le 8 décembre une imposante cérémonie eut lieu dans notre chapelle. Mgr Fabre venait conférer l'ordre sacré de la prêtrise au neveu de notre très honorée mère Marie de St-Alphonse de Liguori Cadotte, du diocèse de saint Hyacinthe.

La semaine suivante nous reçûmes la visite du P. Augustin, religieux de la Trappe d'Oka. Il nous parla longuement de la vie qu'on mène dans son Ordre, des travaux auxquels on s'y livre, du régime qu'on y suit, des mortifications qu'on y pratique, etc. Alors fut formée entre les Trappistes et nous une association de prières dont la lettre ci-jointe explique la nature.

Frère MARIE GUILLAUME, Prieur titulaire  
de N.-D. du Lac des Deux-Montagnes, de  
la Congrégation Cistercienne de la Trappe  
du diocèse de Montréal, Bas-Canada.

A ma très révérende Mère Supérieure du  
Bon-Pasteur de Montréal et à sa communauté.  
Salut, en Jésus-Christ, Notre-Seigneur

Quoique les lois de la charité chrétienne nous obligent de prier Dieu généralement pour tout le monde, nous nous croyons néanmoins plus étroitement obligés de le faire pour les personnes qui nous témoignent le désirer et avoir quelque confiance en nos prières. C'est pourquoi, ma très révérende Mère, étant informés que vous êtes dans cette disposition à notre égard, nous vous accordons bien volontiers les lettres d'association que vous nous demandez ; et nous confiant en la miséricorde

de Dieu, et sur la puissante intercession de la sainte Vierge Marie, notre patronne, aussi bien que sur celle de notre dévot père saint Bernard et des autres saints protecteurs de notre Ordre, nonobstant le sentiment que nous avons de notre propre indignité, nous vous promettons que, pendant le cours de votre vie, vous aurez part à toutes nos actions de piété, de religion et de pénitence, même aux saints sacrifices de nos autels, aux communions de nos Frères et généralement à tout ce qui se fait et se fera à l'avenir en ce monastère par le mouvement de l'esprit de Dieu ; et qu'enfin, lorsque nous recevrons la nouvelle de votre mort, nous aurons soin de demander au Seigneur qu'il vous donne une rémission pleine et entière de vos péchés, et qu'il vous mette en possession du repos de ses saints.

Au reste, nous espérons, ma très révérende Mère, que cet engagement sera réciproque, c'est-à-dire que vous voudrez bien nous rendre participants du mérite de vos bonnes œuvres, et vous souvenir de nous dans vos prières : nous vous en conjurons avec la plus vive instance.

Donné en notre Prieuré de N.-D. du Lac des Deux Montagnes, sous notre seing, le sceau du dit Prieuré et le contre-seing de notre Secrétaire, le 22 décembre 1886.

Au nom de la communauté,

F. M. Guillaume, Prieur Titulaire,

Par Mandement du F. R. P. Prieur.

Fr. M. Augustin, Secrétaire.

N. B. Les associés sont invités à réciter tous les jours sept *Pater*, sept *Ave* et sept *Gloria Patri*.

Nous commençons à espérer que 1886 se terminerait sans deuil ; mais Dieu en avait décidé autrement et le 19 décembre, il appela à lui notre chère sœur Marie du Précieux Sang Richer. La phtisie pulmonaire minait depuis longtemps cette existence si précieuse pour la communauté. Douce, intelligente, laborieuse, obéissante, en un mot, parfaite religieuse cette chère sœur était apte à rendre à la Congrégation des services signalés. Elle n'avait que vingt neuf ans. Ses dévotions favorites étaient le Précieux Sang de Notre-Soigneur, et la sainte Vierge en qui elle mettait toute sa confiance. " Mon Dieu, disait-elle, dans ses derniers moments, venez me chercher." Elle expira le jour de la fête de Notre-Dame-de-l'Espérance.



## QUARANTE-QUATRIEME ANNEE

—1887.—

—00000—



ANNEE de fondation. Le départ de plusieurs de nos Sœurs pour Quito et Guaranda ; voilà le grand évènement de cette année. Avant d'en parler nous donnerons la chronique habituelle. Les travaux de réparation de l'intérieur de la chapelle publique commencés au mois de mars ont été poussés activement grâce à notre céleste bienfaiteur et procureur St Joseph. Depuis le 1<sup>er</sup> septembre dernier nous avons changé de chapelain deux fois. M. l'abbé Brissette nous a quittées pour entrer dans le ministère paroissial. Son successeur M. l'abbé Dugas n'est resté avec nous que quelques mois. Il a été remplacé par M. l'abbé Chs. La Rocque, cousin de Mgr La Rocque qui fut notre chapelain pendant plusieurs années et mourut le 18 novembre dernier. Depuis longtemps le pieux évêque s'était retiré au monastère du Précieux Sang, à St-Hyacinthe. Il donnait tout son temps à cette communauté. Pour elle il a composé des méditations pleines de doctrine et d'onction qui n'ont pu être imprimées qu'après sa mort. C'est au milieu de ses chères enfants qu'il a rendu le dernier soupir, après quelques semaines de maladie, à l'âge de soixante dix-neuf ans.

Mgr Joseph La Rocque était né à Chambly le 28 août 1808. Le futur évêque de St-Hyacinthe fit ses études classiques au Petit Séminaire de cette ville en même temps que son cousin Chs La Rocque qui devait lui succéder sur le trône épiscopal. Tous deux eurent de brillants succès comme élèves. Devenus professeurs dans leur Alma Mater ils eurent pour collègues M. J. S. Raymond et M. Desaulniers. Ces quatre belles intelligences donnèrent une très forte impulsion aux études et contribuèrent grandement au grand renom de l'institution qui les avait formés.

Ordonné prêtre le 15 mars 1835, Mgr Joseph La Rocque devint membre de la corporation du collège qui fut constituée cette même année.

Mgr La Rocque se distingua particulièrement dans l'enseignement de la littérature et de l'histoire. C'est à lui également que le Séminaire doit en bonne partie, le cours religieux qui s'y donne dans les classes supérieures. En 1840 Mgr Bourget ayant appelé auprès de lui Mgr Prince, alors directeur du collège, Mgr J. La Rocque lui succéda. Il était encore supérieur quand le 28 octobre 1852 il devint évêque de Cydonia, et coadjuteur de Mgr de Montréal. Cette fois encore il remplaçait Mgr Prince en faveur de qui venait d'être érigé le siège épiscopal de St-Hyacinthe.

Le souvenir laissé en cette ville par Mgr J. La Rocque se confond dans celui laissé par Mgr Bourget. De l'un on peut dire comme de l'autre qu'il passa en faisant le bien : *Transiit benefaciendo*.

Le 3 septembre 1860, pour la troisième fois dans sa carrière sacerdotale, Mgr La Rocque était appelé à succéder à Mgr Prince, en devenant évêque de Saint-

Hyacinthe. Cinq ans plus tard alléguant des raisons de santé, Mgr La Rocque se délivrait du fardeau des responsabilités d'un diocèse et devenait en 1867 évêque titulaire de Germanicopolis. C'est alors qu'il se retira au monastère du Précieux Sang, auprès de son ami intime, Mgr Raymond, fondateur et directeur spirituel de cette communauté. Tous deux travaillèrent de concert en faveur de cette institution, comme ils avaient travaillé ensemble pour le Séminaire.

Comme écrivain, Mgr J. La Rocque était remarquable par la pureté et l'élégance de son style. Sa parole était à la fois simple, imagée, pleine de science et d'onction; sa conversation témoignait d'un esprit fin, délicat et observateur. Ses œuvres, si on les publie, seront un honneur pour les lettres sacrées dans notre pays.

Depuis son passage au milieu de nous le vénéré Prélat nous était toujours resté très-attaché. La lettre suivante en est une preuve manifeste.

Monastère du Précieux Sang,  
St-Hyacinthe, 31 décembre 1883.

Mes révérendes Sœurs,

Je n'oublierai jamais le bonheur que j'ai goûté pendant les quatre années que j'ai desservi le monastère du Bon-Pasteur de Montréal. Aussi, je vous remercie de rappeler ces heureuses années dans votre filiale lettre du 28 décembre courant. Merci des vœux et souhaits à mon intention. Je ne manquerai pas de porter votre souvenir au saint Sacrifice de l'autel et de prier pour vous et pour le succès de vos œuvres.

Votre tout dévoué en N.-S. J.-C.,  
† Jos. Ev. de Germanicopolis.

Les funérailles de Mgr La Rocque eurent lieu à la cathédrale de St-Hyacinthe. Tous les diocèses du Canada et plusieurs paroisses des États-Unis y avaient des représentants. Son Eminence le Cardinal Taschereau, archevêque de Québec célébra l'office divin et M. Dupuis, curé de Farnham fit l'oraison funèbre. Monseigneur a été inhumé dans le cimetière du monastère du Précieux Sang.

Ici nous fîmes chanter un service solennel pour le repos de son âme le 24 novembre. M. l'abbé La Rocque, notre chapelain officia et Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières fit l'absoute.

La retraite annuelle nous fut prêchée par le R. P. Maricourt, prieur des Dominicains de St-Hyacinthe.

Nous eûmes dans le cours de cette année un joli nombre de professions et de prises d'habit, mais nous fîmes aussi plusieurs pertes. Le 2 mars mourait notre chère sœur Marie de Ste-Julienne, Lacroix. Elle était dans sa vingt-deuxième année de religion. C'est elle qui a fait la plupart des reliquaires qui servent à l'exposition des saintes reliques. Elle professait un profond attachement au Bon-Pasteur. " Ma chère communauté, disait-elle souvent, combien je l'aime ! " Pendant sa dernière maladie elle ne cessait de répéter : " Que la volonté du bon Dieu soit faite. "

Notre chère sœur Marie de Lorette Lynch, que le Seigneur appela à lui le 25 du mois de mai n'avait que vingt-sept ans. Elle est la première de nos élèves entrées à la communauté que nous avons la douleur de voir mourir. " C'était, dit la circulaire qui annonçait son décès, une de ces âmes sincèrement attachées au service du divin Maître qui ne cherchent que



le plaisir du devoir accompli. Son dévouement ne fut égalé que par son abnégation et sa parfaite obéissance.

Le 13 octobre, c'était notre chère sœur Marie de St Joseph de la Croix Dagenais, qui partait pour le ciel à l'âge de trente-trois ans. Elle était sœur converse et ne comptait que cinq ans de religion. Sa vie avait été toute intérieure. Elle cherchait toujours à être la dernière, n'avait d'autre volonté que celle de ses supérieures, et tout ce qui arrivait était ce qui lui plaisait davantage. Dans les modestes emplois qui lui furent confiés elle parut aux regards de ses sœurs comme un beau modèle de soumission à la volonté de Dieu.

Au mois de mai s'éteignit à notre monastère d'Angers une vénérable octogénaire à qui nous unissions les liens d'une gratitude et d'une affection filiales, notre très honorée Mère Marie de Ste-Céleste Fisson, fondatrice du Bon-Pasteur de Montréal. Nous transcrivons ici la belle et édifiante lettre circulaire qui nous apprenait la triste nouvelle :

Vive Jésus & Marie !

De notre monastère Général  
d'Angers, ce 18 mai 1887.

“ Hélas que mon exil est long ! ” [ Ps. ]

Nos très honorées et bien aimées Sœurs,

Tel est le soupir que poussait depuis longtemps notre vertueuse sœur Marie de Ste-Céleste Fisson, seconde Assistante, qui a été enlevée à notre religieuse affection, hier, 17 mai, à deux heures de l'après-midi.

Cette bien regrettée sœur, notre doyenne d'âge, ne vivait presque plus sur la terre, tant elle désirait le ciel ! Elle répétait avec sainte Thérèse : " Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir. " Elle avait soif de Dieu, n'aspirait qu'à le posséder ; aussi sa conversation était céleste comme son nom. Il n'y a que quelques jours encore qu'elle nous disait vouloir aller au ciel pour sa fête, le 19 mai ; nous ne croyions pas qu'elle fut si bien exaucée, car cette bien aimée Sœur vaquait à ses occupations comme d'habitude et remplissait ses exercices de piété avec la communauté comme à l'ordinaire.

Le lundi 16 mai, elle se rendit à la première messe, y communia, suivit ensuite la procession des Rogations ; dans la journée elle se sentit un peu fatiguée, et le soir, ayant un peu de fièvre, elle se coucha après souper. La nuit fut mauvaise ; le matin elle ne put se lever. A dix heures elle entonna un cantique pour le ciel. Vers midi on la conduisit à l'infirmierie, pendant qu'elle disait de nouveau : " Je veux aller au ciel ! " Elle se coucha toute joyeuse, pensant que c'était la dernière fois. Bientôt on s'aperçut qu'elle affaiblissait. Le confesseur et le médecin furent bien vite appelés. On n'eut que le temps de lui administrer l'Extrême-Onction : elle n'était plus.

Ne pouvons-nous pas dire que notre bien-aimée sœur Marie de Ste-Céleste, est morte du désir de voir Dieu ? Il est à remarquer que son âme quitta cette terre d'exil l'avant veille de l'Ascension.

On aurait jamais cru que sous une enveloppe si frêle, elle eut pu, dans sa carrière religieuse, accomplir tant de travaux.—Cette respectable Sœur,

née à Nancy en 1803, était entrée, dans sa jeunesse, comme postulante dans une communauté de religieuses hospitalières de sa ville natale, se sentant de l'attrait pour le soin des malades ; mais sa faible complexion l'avait empêchée de continuer ce genre de vie. Elle ne s'était pas découragée, sa vocation religieuse était inébranlable. Elle vint à notre Maison-Mère en 1836, y prit le saint habit, et prononça ses vœux le 28 février 1838.

Sa première étape, après sa profession, fut le monastère de Reims, où elle se rendit le 11 mars. Quelques mois après, en cette même année 1838, elle fut nommée supérieure à Sens, tant sa vertu inspirait de confiance. Elle occupait cette charge, lorsque notre vénérée Mère Générale, Marie de Ste-Euphrasie Pelletier, la choisit, avec son conseil, pour une des fondatrices de la maison de Londres, la première de notre Ordre en Angleterre. Notre chère sœur partit d'Angers le 11 novembre 1840, en qualité d'assistante. Ses prières, son dévouement aidèrent à implanter l'Institut du Bon-Pasteur dans la grande cité Britannique. Ce fut dans son emploi de première maîtresse des pénitentes, qu'elle sentit naître le désir de se consacrer aux missions lointaines. Un jour, la justice se rendit au monastère de Londres pour emmener une pénitente dont la conduite n'avait rien eu de répréhensible dans la maison. La jeune fille fut jugée pour un fait qui s'était passé avant son entrée, et envoyée à Sydney, lieu de déportation de l'Angleterre, à cette époque. Dès lors, notre dévouée sœur, ne rêva plus qu'à s'en aller à Sydney, pour travailler au salut des déportées. Ce désir la suivit

jusqu'à la fin de sa vie ; il n'y a que quelque temps encore, elle parlait de la mission de Sydney et se serait senti le courage de s'embarquer afin de gagner des âmes à Dieu.

En 1844, notre vénérée Mère Fondatrice, qui connaissait son zèle, la choisit pour établir notre première maison du Canada. Cette bien-aimée Sœur, revint à Angers, où elle reçut sa nomination de Supérieure du monastère de Montréal. Elle prit de nouveau la direction du Hâvre, cette fois pour une bien longue traversée, car la petite colonie, embarquée le 16 avril, n'aborda les plages du Canada qu'au mois de juin.

Que dirons-nous des travaux de notre chère sœur, pour fonder la mission qui lui était confiée ! Il serait trop long de les énumérer, nous ne signalerons que son dévouement pendant la peste, en 1847. A cette époque de lugubre mémoire pour la ville de Montréal, la bonne mère Marie de Ste-Céleste fut la première à soigner les enfants atteintes du fléau, elle se prodigua avec une héroïque charité, choisissant pour elle ce qu'il y avait de plus pénible, de plus répugnant à la nature. Bientôt elle fut atteinte elle-même de la contagion et réduite à l'extrémité. Mgr Bourget, évêque de Montréal, lui administra les derniers sacrements. Se voyant à la veille de perdre cette digne supérieure, il conseilla de faire une neuvaine pour obtenir sa guérison, et la commença avec la communauté ; puis il dit aux pénitentes de faire chacune une promesse à Dieu, ce qu'elles firent de tout leur cœur ; l'une promettait sa conversion, l'autre des jeûnes, des prières extraordinaires. Le bon Dieu se laissa fléchir, la santé fut rendue à cette bonne Mère.

Monseigneur et M. M. les Vicaires Généraux n'avaient pas passé un seul jour sans visiter la vénérée malade ; Sa Grandeur recommandait même d'aller chercher à l'évêché tout ce qui pourrait la soulager, ne regardant pas à la dépense.

Après de longs mois de souffrances et de dévouement, nos sœurs de Montréal virent enfin disparaître le fléau. Une des plus grandes consolations de la bonne mère Marie de Ste-Céleste, était d'avoir procuré le baptême à un grand nombre de ces pauvres enfants recueillis au Bon-Pasteur, car c'était son premier soin lorsqu'ils arrivaient ; elle-même dut le donner à beaucoup qui étaient prêts d'expirer. Aujourd'hui nous aimons à voir tous ces petits anges qui sont montés au ciel pendant cette triste période, venir à sa rencontre, à sa sortie de ce monde, pour la remercier et lui faire cortège à son entrée dans la Patrie céleste.

Onze ans de travaux au Canada avaient altéré la santé de notre bien-aimée Sœur. En 1855, elle fut rappelée à la Maison-Mère pour respirer l'air natal, celui du berceau de sa vie religieuse. Elle quitta Montréal mais elle laissa au Canada et aux États-Unis des cœurs qui lui étaient bien dévoués ; quelques jours avant sa mort, elle recevait encore de sa chère Amérique des témoignages d'affection et de reconnaissance. — A son arrivée à Angers, notre vénérée Mère Fondatrice lui ouvrit les bras, la reçut avec une tendresse non pareille, la présenta à la communauté avec toutes sortes de marques d'estime, montrant une grande joie de la revoir.

Près de deux ans passés à la Maison-Mère avaient

remi  
Céle  
re d  
tifica  
la ra  
elle  
se, d  
votio  
te d  
Main  
Marc  
sanct  
si dan  
te Pl  
Ap  
Angl  
se So  
anné  
pant  
tieuse  
ques  
bles.  
du pu  
dire q  
sa mo  
Qui n  
sainte  
que se  
Reine  
de dép  
elle se  
balait

remis la santé de notre digne sœur Marie de Sainte-Céleste. Le 24 mai 1857, elle fut nommée Supérieure d'une de nos maisons d'Italie, dans les Etats Pontificaux, puis Provinciale à Turin. Les circonstances la ramenèrent à Angers en 1862, mais à son retour elle rapporta un surcroît d'amour pour la sainte Eglise, de vénération pour son auguste Chef, et une dévotion toute spéciale pour la sainte maison de Lorette dans laquelle elle avait eu le bonheur de prier. Maintes fois elle se transportait en esprit dans la Marche d'Ancône, pour saluer encore le précieux sanctuaire. Les martyrs des catacombes entraient aussi dans ses dévotions, particulièrement sa chère sainte Philomène.

Après s'être dépensée aux œuvres de l'Institut en Angleterre, en Amérique et en Italie, notre vertueuse Sœur, passa à la Maison-Mère ses quinze dernières années, comme la religieuse la plus cachée, s'occupant du travail des mains, observant la règle minutieusement, ne voulant pas se dispenser des pratiques qui, à la fin de sa vie, lui devenaient plus pénibles, mais les offrant pour le soulagement des âmes du purgatoire. Elle priait surtout beaucoup, on peut dire qu'elle le faisait sans cesse ; jusqu'à la veille de sa mort elle a fait chaque jour le Chemin de la Croix. Qui ne sait qu'elle avait élevé de petits autels à la sainte Vierge sur tous les points de nos enclos et que son bonheur était d'aller porter des fleurs à la Reine des vierges et à ses saints de prédilection et de déposer à leurs pieds une fervente prière. Comme elle se mourait du désir de voir Dieu, sa plainte s'exhalait dans des cantiques au Bien-Aimé de son âme ;

la sainte communica qu'elle recevait tous les jours l'aïdait à supporter son exil, jusqu'à ce que consumée de l'amour de son Dieu, elle se fût abîmée dans son sein.

Le souvenir que nous a laissé notre regrettée sœur est celui d'une religieuse d'obéissance, d'humilité et de vie intérieure. Son dégagement des choses de la terre était une constante édification pour la communauté, ainsi que son obligeance pour le prochain, qualité bien précieuse dans celles qui sont à la tête des emplois. Nous n'étions pas moins édifiées de la simplicité de sa piété; sa dévotion était toute suave et joyeuse.

Bien que nous ayons la confiance d'avoir en elle au paradis une avocate qui plaide les intérêts de la Congrégation, comme la lumière divine peut découvrir des taches dans les âmes qui nous semblent les plus saintes, nous vous prions, bien chères Sœurs, d'accorder au plus tôt à notre regrettée défunte les suffrages de notre saint Ordre afin de hâter son entrée dans le ciel après lequel elle a tant soupiré.

Elle se nommait Marie au saint baptême, était âgée de quatre-vingt-trois ans et cinq mois, dont cinquante et un an de religion du rang des sœurs choristes.

Veuillez agréer l'assurance des sentiments religieusement dévoués et affectionnés avec lesquels nous vous disons, en union des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie,

Nos très honorées et bien aimées Sœurs,  
Vos très humbles et indignes Sœurs et  
Servantes, en Notre-Seigneur,  
Les Sœurs de la communauté de Notre-Dame de  
Charité du Bon-Pasteur d'ANGERS.

Dieu soit béni !

Arrivons à ce que nous avons appelé le grand événement de cette année. Plusieurs de nos bien-aimées sœurs nous ont dit adieu afin d'aller travailler au salut des pauvres âmes sur des terres lointaines. Faut-il les louer ? faut-il exalter la générosité avec laquelle elles ont fait leur sacrifice ? Non. Laissons à Dieu de se charger de ce soin pour l'éternité. Contentons-nous de bénir le ciel qui daigne se servir de ses enfants du Bon-Pasteur pour accomplir ses mystérieux desseins de bonté et de miséricorde. Le public canadien s'émut de ce départ. Les journaux protestants eux-mêmes le signalèrent à l'admiration de leurs lecteurs. et la *Mirrice*, feuille canadienne, écrivait sous ce titre : " Le Canada catholique " l'article suivant :

Les religieuses du monastère du Bon-Pasteur de cette ville, envoyèrent en 1871 deux colonies de sœurs missionnaires, qui allaient fonder les premières maisons de leur Ordre à Quito, dans la République de l'Equateur et à Lima dans celle du Pérou. Elles avaient fourni depuis, plusieurs sujets à ces missions. Dieu avait béni leur maison de Montréal en proportion des sacrifices accomplis si généreusement pour la gloire de Dieu et le salut des âmes les plus délaissées. Mais les missions déjà fondées et des missions nouvelles qu'on désirait commencer réclamaient de nouvelles héroïnes. Il en fallait sept immédiatement et d'autres un peu plus tard. Dieu les demandait au monastère de Montréal. A cette voix sept ont répondu : " Nous voici, Seigneur, envoyez-nous. " D'autres attendent, prêtes à partir au premier appel. Honneur au monastère du Bon-Pasteur et à ses admirables filles. Honneur en particulier aux coura-



genses missionnaires qui laisseront aujourd'hui cette ville pour les lointaines régions de l'Amérique Méridionale. Le public lira leurs noms avec intérêt. Les voici :

Pour la nouvelle mission de Guaranda : Arthémise Manseau, dite sœur Marie de Ste-Mélanie—supérieure ; Maria Manseau, dite sœur Marie Jean-Eudes ; Emilie Manseau, dite sœur Marie de St-Amable ; Adélaïde Gill, dite sœur Marie de St-Auguste ; Rose Mercier, dite sœur Marie de St-Clément.

Pour la mission de Quito : Séraphine Giard, dite sœur Marie de St-Philippe de Néri ; Louise Doucet, dite sœur Marie de St-Edouard.

Les chères missionnaires nous quittèrent le 8 novembre. M. l'abbé Racicot et M. l'abbé Doucet, frère de l'une des religieuses, les accompagnèrent jusqu'à New-York. A Troy, elles furent l'objet de la plus cordiale réception de la part de la très honorée Mère Marie Immaculata, prieure de notre maison. A New-York nos sœurs reçurent aussi l'accueil le plus sympathique. La très honorée sœur Marie de l'Enfant-Jésus, assistante, surtout, leur rendit de grands services, elle les accompagna partout et ne se sépara d'elles qu'au départ du bateau.

A Montréal nous suivions par la pensée nos bien-aimées voyageuses. Durant les récréations nous ne parlions que d'elles et chaque jour nous récitons à leur intention l'*Ave Maris Stella*. Comme il nous tardait de recevoir de leurs nouvelles ! Enfin, une première lettre nous arriva le 30 novembre ; elle était expédiée d'Aspinwall. Ce jour là, douze postulantes prenaient le saint habit et une novice prononçait

ses vœux ; ce fut donc fête doublement : “ Le temps à toujours été beau, disait celle qui se faisait la secrétaire de ses compagnes, le ciel pur, la mer magnifique : tout ce voyage a élevé notre âme vers le bon Dieu. Que de fois, durant la traversée nous avons parlé de la chère communauté de Montréal ! Plusieurs d’entre nous ont été malades ; mais nous arrivons bientôt à Aspinwall ; tout le monde, je l’espère, sera guéri. Demain soir nous voguerons sur le Pacifique. La gaieté règne parmi nous. Que la sainte volonté de Dieu soit faite. Nous sommes sans crainte ; toutes, nous nous abandonnons à l’aimable Providence ; priez pour nous. ” Ces lignes étaient écrites à bord du “ *Colon*. ” Elles n’étaient que le résumé d’un journal de voyage très détaillé et signé par les sept missionnaires. — Le 13 décembre, nouvelle lettre. Les chères voyageuses sont arrivées à Guayaquil. Les Dames des Sacrés-Cœurs les ont reçues dans leur couvent avec une cordialité sans pareille : “ Jeudi, nous disent-elles, nous avons entendu la messe pour la première fois depuis notre départ. Nous avons pu nous confesser à un Père Lazariste et recevoir la sainte communion. Nous resterons ici jusqu’au moment de notre départ pour Quito. Nous n’avons pas à redouter la pluie. Voilà six mois qu’il n’est pas tombé une goutte d’eau. Nous sommes au premier dimanche de l’Avent. Quelle différence entre la température dont nous jouissons ici et celle du Canada. Les jours sont aussi longs que *chez nous* au mois de mai. Il fait une chaleur d’été ; c’est la saison des fleurs et des fruits. Les habitants de Guayaquil sont pauvres ; ils ne portent que des semblants d’habits. Rien ne

nous rappelle le cher pays que nous avons quitté si ce n'est le culte catholique. O merveilleuse unité de l'Eglise et de notre sainte religion ! Maintenant plus que jamais nous en comprenons toute la beauté. Notre séjour chez ces bonnes Dames des Sacrés-Cœurs est un doux repos. Leur maison est pour nous un oasis délicieux. Nos malades sont remises de leurs fatigues. Nous aurons un précieux guide pour nous rendre à Guaranda. C'est un Frère des Ecoles chrétiennes qui veut bien consentir à nous attendre. N'est-il pas vraiment l'envoyé de la Providence et n'est-ce pas à vos prières que nous le devons ? Les Frères ont dans cette ville près de deux cents élèves.

Une dépêche nous apprend de plus que la Sœur Assistante de Quito sera à Guaranda pour nous recevoir. Dieu soit béni ! Nous allons connaître le charme d'un voyage à dos de cheval.....

Une autre lettre, également de Guayaquil contenait des détails fort intéressants : " D'après le Frère des Ecoles chrétiennes que nous avons rencontré, il y a plus de deux ans qu'on attend à Guaranda des Religieuses d'un Ordre quelconque. Il n'y a là qu'une église et le curé comprend fort peu le français. Le gouvernement a fait préparer pour les *Madres del Buen Pastor* une maison provisoire, celle qui servait de résidence au gouverneur lui-même. On a commencé la construction de notre monastère en dehors de la ville et l'on nous attend pour continuer les travaux. Guaranda est sous la juridiction de l'évêque de Riobamba que l'on dit d'une admirable piété.

Hier, 27 novembre, nous avons visité le convent ( ici l'on dit collège ) des dames des Sacrés-Cœurs en

compagnie de la supérieure, Mère Virginie. Cette visite nous a été fort utile en nous mettant au courant de mille choses qui concernent le pays et l'enseignement. L'année scolaire commence au mois de novembre. La pension des élèves est de vingt piastres par mois, puis il y a les extra qui sont considérables. La vie est très chère à Guayaquil. La viande se vend vingt sous la livre ; on ne trouve pas de beurre. A Quito la pension coûte moitié moins.

Dimanche dernier, premier de l'Avent, nous nous serions crués au mois de juillet. Malgré la sécheresse, les arbres sont d'un vert magnifique. Nous voyons des lauriers tout en fleurs de vingt et même trente pieds de haut. En hiver il paraît qu'il suffit d'une pluie un peu abondante pour faire reverdir la nature et lui rendre ses charmes.

Guayaquil est située sur la grande rivière de ce nom. La marée se fait sentir jusqu'ici. Voulez-vous savoir comment se bâtissent les maisons ? On élève une charpente de deux étages sur laquelle on fixe des planches, et les murs sont faits. On perce des portes et des fenêtres et à ces dernières on ne met que des jalousies. On recouvre ces murs de papier peint à l'intérieur ou bien on les enduit de peinture comme à l'extérieur. On couvre le tout d'un toit en tuile ou en tôle et la maison est bâtie. Ces habitations sont sans doute bien fragiles cependant elle restent debout plusieurs années grâce à l'amenité du climat : le pays, en effet, ne connaît ni froid, ni vent, ni tempête. Le bois coûte très cher ; il faut le faire venir de l'Amérique du Nord.

La Mère Virginie, dont je vous ai déjà parlé, est

celle qui a assisté nos chères sœurs Marie de St-Jean de la Croix et Marie de St-Dosithée dans leurs derniers moments. Elle doit avoir près de soixante-dix-huit ans et accomplit sa cinquante-huitième année de profession religieuse. Elle est à Guayaquil depuis treize ans. Malgré son grand âge elle fait elle même sa correspondance, dirige le couvent, préside aux réunions des religieuses et des pensionnaires. C'est un cœur d'or.

Cette après midi, 28 novembre, nous prendrons le bateau pour Babahoya, le 4 décembre nous serons probablement à Guaranda.

Le 26 décembre nous arrivait la note suivante de notre chère Sœur Marie de Ste-Mélanie : " Quelques mots seulement bien à la hâte pour ne pas manquer la malle d'aujourd'hui. Nous sommes arrivées à Guaranda notre pays d'adoption hier, vendredi, 2 décembre à neuf heures et demie du soir, après avoir passé dix heures en bateau et trois longues journées à cheval. Quelques-unes de nous sont blessées, meurtries et défaillant presque de fatigue. La T.-H. Sœur Assistante de Quito nous attendait ici depuis le 24 novembre. Je vous écrirai longuement la prochaine fois. "

La zélée secrétaire fut fidèle à sa promesse et nous écrivit le 6 décembre une épître qui fut un vrai régal pour la communauté. Nous en transcrivons les principales parties.

" Le 29 novembre, à 3½ heures, nous quittons le port de Guayaquil. Bientôt nous entrons dans la rivière Rio Grande et après une traversée de dix heures nous arrivons à Babahoya.— Le lendemain il

fallait commencer à voyager à cheval. On amène nos montures sur la place publique. Nous voilà en spectacle à la population. Heureusement qu'il n'y a rien dans cela pour l'étonner. Plusieurs d'entre nous cependant — les plus timides — tremblaient de peur. L'opération commence. Nous nous installons sur nos jolis coursiers avec l'aide de nos guides et à notre grande surprise nous nous tenons presque comme des amazônes exercées. En route : nous avons remporté une victoire sur la peur. Dire ce que nous avons souffert le premier jour de marche, de la chaleur est chose impossible. A chaque instant nous nous attendions à une insolation. Quand la nuit vint nos forces étaient à bout, nous nous sentions défaillir : aussi, pensions-nous qu'il nous serait impossible de continuer notre route le lendemain. Mais heureusement après quelques heures de repos nous nous sentons prêtes à affronter de nouvelles fatigues. Le deuxième jour la chaleur fut moins suffocante ; mais les chemins étaient affreux, nous étions sans cesse sur le bord des abîmes. La nuit fut sans sommeil, et dès 4 heures  $\frac{3}{4}$  du matin nous commençons notre troisième journée de marche, la dernière, par bonheur ! Les sentiers étaient moins dangereux que la veille, mais nous avons dû gravir bien des collines, descendre bien des ravins. Il faut avoir traversé ces montagnes de l'Equateur pour s'en faire une idée. Grâce à Dieu, aucune de nous perdit l'équilibre, aucune ne tomba de cheval. Nos bons anges, évidemment veillaient sur nous. Il était neuf heures du soir quand nous arrivâmes à Guaranda. Vous devinez notre joie. Nous allons frapper à la porte de la maison où nous avons été annoncées. La

très honorée Sœur assistante de Quito, Marie de Ste-Olympia, et sa compagne, la maîtresse des pénitentes, sœur Marie de Lorette, viennent nous ouvrir. Nous nous embrassons avec effusion de cœur. Nous nous félicitons d'être arrivées de nuit ; de jour nous aurions dû subir une réception triomphale, tant est grande l'admiration de ce peuple pour la Religieuse. Quand la très honorée Sœur assistante de Quito et sa compagne arrivèrent à Guaranda pour nous attendre, trente citoyens allèrent à cheval à leur rencontre. De leur côté, les dames se rendirent en grand nombre à l'hôtel pour leur offrir des bouquets de fleurs. Comme vous le voyez, notre entrée dans notre nouvelle patrie s'est faite plus modestement et nous en sommes bien heureuses. Mais dès le lendemain, samedi, le Gouverneur de la ville vint de bonne heure nous faire visite. Après lui les dames les plus distinguées vinrent nous faire les plus aimables souhaits de bienvenue. Le gouvernement fait préparer la maison municipale dans laquelle nous entrerons vers le milieu de ce mois. Nous l'avons visitée en compagnie du Gouverneur. Ce sera une résidence fort convenable et suffisamment grande. Le couvent que l'on construit pour nous en dehors de la ville ne sera pas terminé avant deux ans. A Guaranda il n'y a pas d'écoles pour les jeunes filles. Quand leurs moyens le leur permettent elles vont faire leur éducation à Quito. Les Frères des Ecoles chrétiennes établis ici depuis treize ans, font un bien immense parmi les garçons. Emervéillé de leurs succès, le gouvernement tient à procurer le même avantage aux jeunes filles. Aussi son désir est-il de nous voir établir un pensionnat pour la clas-

se a  
Qu  
tru  
N  
mèr  
Qui  
nou  
par  
ce q  
te à  
C  
res  
lieu  
de v  
pas  
dées  
mor  
sur  
La t  
Qui  
nau  
tion  
rens  
V  
V  
lant  
du  
Gua

se aisée et une école gratuite pour les enfants pauvres. Qu'il nous tarde de donner à ces chères enfants l'instruction chrétienne dont elles ont un si grand besoin.

Nous avons reçu aujourd'hui, 6 décembre, de la mère Marie du Bon-Pasteur, de l'Archevêque de Quito et du Président de la République, l'ordre de nous rendre toutes au Bon-Pasteur de Quito. Nous partirons donc vendredi et nous resterons là jusqu'à ce que notre maison provisoire soit entièrement prête à nous recevoir. "

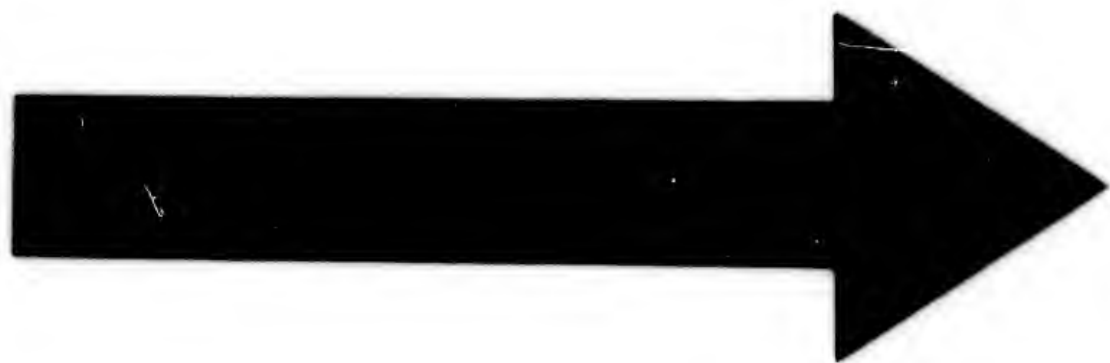
C'est encore à cheval que nos pauvres missionnaires firent le trajet de Guaranda à Quito : quarante lieues ! Arrivées dans la capitale elles retrouvèrent de vieilles connaissances, des sœurs qu'elles n'avaient pas vues depuis dix-sept ans et qui les avaient précédées dans ces contrées lointaines. Leur entrée dans le monastère se fit au son de la cloche ; on jetait des fleurs sur leur passage ; la joie débordait de tous les cœurs. La fête dura trois jours. Après un assez court séjour à Quito, les missionnaires revinrent à Guaranda. L'inauguration de leur école donna lieu à une démonstration grandiose dont un journal de la ville *El Bolivarense* du 31 janvier 1888 a fait un magnifique récit.

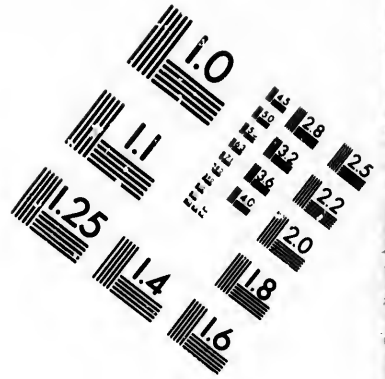
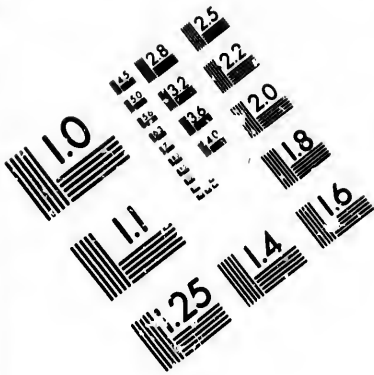
Voici la traduction de cet article écrit en espagnol :

OUVERTURE OFFICIELLE DU COLLEGE DES  
DEMOISELLES A GUARANDA ET INSTALLATION DES  
RELIGIEUSES DU BON-PASTEUR.

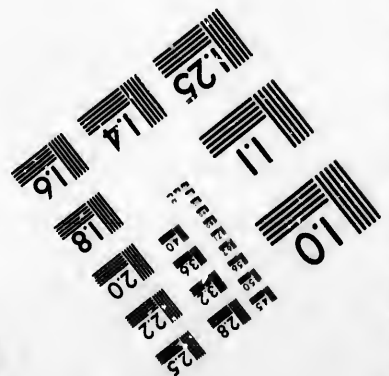
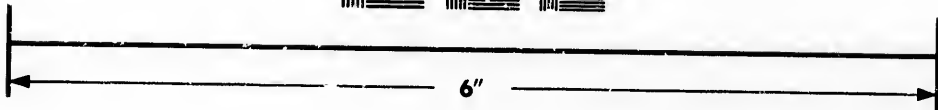
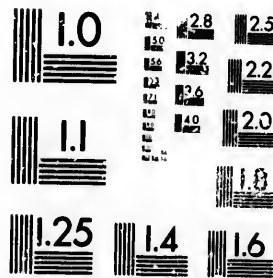
Vendredi, 20 du courant, une nombreuse et brillante cavalcade se porta à la rencontre des Sœurs du Bon-Pasteur, qui furent reçues à leur entrée à Guaranda avec des transports d'allégresse et un en-







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

LE 28  
E 29 32 25  
35 22  
LE 20  
18

10

thousiasme partagé par toutes les classes de la société. Dimanche tous les édifices publics et toutes les résidences privées furent décorés des couleurs nationales, et à 9 heures une messe solennelle d'actions de grâces fut chantée à l'église mère.

Durant toute la journée, la place publique principale fut le théâtre de mascarades et d'amusements variés, piétons et cavaliers s'unissant pour donner de l'entrain à la fête et réjouir la foule immense qui s'y pressait. Un des faits les plus remarquables fut le discours prononcé par le représentant de la classe ouvrière, le jeune ceinturier Reinaldo Noriega.

A 6 heures p. m. plus de deux cents enfants des écoles chrétiennes, musique en tête et portant en triomphe le drapeau de la patrie, défilèrent en chantant des hymnes nationaux, au milieu des vivats du peuple.

La maison municipale, aujourd'hui collège d'Echeandia, était brillamment illuminée, et à 7 heures, p. m. commença la cérémonie et l'installation des religieuses.

Le salon, dans lequel se pressaient plus de cinq cents personnes, était décoré avec simplicité et bon goût et offrait un coup d'œil charmant. Des banderoles, aux couleurs variées ornaient les murs, et au fond de la salle, au milieu de couronnes et de drapeaux se détachaient les portraits du libérateur, le colonel Echeandia, et de l'Excellentissime M. Caamanô.

Le journal *El Bolivareuse* donne ensuite le programme de la soirée, qu'il serait inutile de transcrire ici. Qu'il suffise de dire que l'éloquence, la poésie et la musique s'étaient donné la main pour souhai-

ter la bienvenue aux missionnaires. Voici le remarquable discours officiel d'ouverture prononcé par M. le docteur Don Angel Polibio Caves :

Félicitez-moi, messieurs, de ce qu'après trois années d'efforts constants, de soupirs et de prières sans cesse renouvelés, je vois enfin se réaliser un des plus beaux rêves de ma vie. En faisant aujourd'hui l'ouverture de cette maison, il me semble que je pose la pierre angulaire de l'avenir de cette terre chérie et que j'assure par là le bonheur des générations futures : car ce n'est point l'or qui fait la félicité d'un peuple, mais l'éducation, de même que ce n'est pas la matière qui fait l'homme, mais l'esprit.

A peine chargé de l'administration de cette province, mon premier soin fut de demander à M. Caamanô, si ami du progrès, l'établissement dans cette ville d'un collège de demoiselles. Il se rendit à mes vœux ; mais la révolution des radicaux. bouleversa tous mes plans. Il fallut oublier les enfants pour penser aux soldats. Au premier congrès constitutionnel, je renouvelai ma demande et des fonds furent votés ; mais la paix fut encore troublée. La guerre recommença, et je vis mes rêves s'évanouir une seconde fois. Mais le sang de nos frères cicatrises les blessures de la patrie, et nous savourons ici maintenant le premier fruit de cette paix tant désirée par tous les bons citoyens, mais si souvent troublée sur ce sol, qui semble devoir compter ses jours par les révoltes, et ses nuits, par les trahisons les plus iniques.

L'éducation de la femme a été mon espérance la plus ardente, parce qu'en moralisant le foyer domestique le règne du travail s'affermira et la République

pourra marcher sans crainte vers ses grandes destinées. Que la femme dépendent, en grande partie, la formation et la conservation de toutes les vertus chez les peuples, personne n'en doute : aussi n'en parlerai-je que brièvement en cette circonstance solennelle. Je compte sur la bienveillance des dames qui honorent cette assemblée, et sur l'indulgence des messieurs qui, en laissant passer inaperçues les fautes que je pourrais faire, contribueront à rendre acceptable ma faible et pâle offrande.

En effet, l'influence de la femme sur la formation des peuples est immense ; il suffit de lire l'histoire pour s'en convaincre. Est-elle à la hauteur de sa dignité ? Ces hommes sont vertueux, et son dévouement inspire les actions les plus héroïques. Est-elle esclave ? Ces peuples se corrompent. Oublie-t-elle dans le crime le sentiment de sa noblesse ? Le monde devient un véritable enfer. La Bible nous montre ce dont la femme est capable quand elle comprend sa dignité. Le cœur s'extasie devant les chastes regards de Rebecca, les travaux enchanteurs de Ruth, l'héroïque humilité d'Esther, la main libératrice de Judith et le cœur de granit de la mère des Machabées. C'est ainsi que dès le principe, le peuple choisi signalait sa marche prodigieuse par la vertu des femmes, qui, comme des colonnes de bronze marquaient la vie étonnante du peuple du Seigneur.

Le paganisme ne connut pas la noblesse de la femme, il bouleversa la terre pour satisfaire ses passions et trouver le bonheur ; mais dans l'emportement de sa folie, il descendit bientôt au rang des plus vils animaux. Si dans l'histoire de Rome, nous admirons

la r  
uni  
pré  
gai  
mes  
plu  
la f  
se d  
L  
sa d  
épo  
dign  
V  
duc  
com  
L  
se n  
ber  
du l  
ces  
mai  
de l  
préf  
fant  
que  
la m  
celle  
séq  
n'a  
l'éd  
tien  
D

la mère des Gracques présentant ses fils comme ses uniques bijoux, et Véturie sauvant sa patrie en se présentant en suppliante devant son fils qui menaçait de l'asservir ; si nous trouvons encore des femmes dont le front se pare d'un reste de vertu ; la plupart de ces femmes se vautrent dès l'enfance, dans la fange du crime et sourient de bonheur dans l'ivresse de leur dégradation.

Le Messie est venu rendre à la femme sa place et sa dignité perdues. Depuis ce moment les virginales épouses du Christ et les mères chrétiennes vraiment dignes de ce nom se comptent par légions.

Voilà pourquoi l'éducation de la femme, mais l'éducation chrétienne a toujours été mon ardent désir comme particulier et comme magistrat.

Le grand monde, le monde des grandes coutumes se moque de l'épouse qui consume sa vie auprès du berceau de ses enfants et du lit des malades ; il rit du bruit monotone de la machine à coudre, des douces occupations du foyer et de la prière fervente ; mais ceux qui savent apprécier la douce simplicité de la vie de famille, prennent en pitié la mère qui préfère le tapage du salon au babil de ses petits enfants ; ils plaignent l'époux et l'épouse qui ne vivent que pour les entraînements du plaisir, pendant qu'à la maison, l'enfant ne reçoit d'autres caresses que celles des domestiques. Telles sont pourtant les conséquences de cette éducation de faste et de luxe qui n'a rien de solide, rien pour la vraie félicité. Mais l'éducation qui se donne dans les institutions chrétiennes est pour Dieu, pour la famille.

Deux abîmes sont ouverts aujourd'hui sous les pas

de la société : l'ignorance et la fausse éducation.—La première est l'hydropique villageoise qui garde les pourceaux, la seconde est la courtisane phtisique qui se pare de serpents; la première souille, deshonne et répand l'infection, la seconde mord, pervertit et assassine. La femme qui n'a pas puisé dans les bonnes lectures l'intelligence de ses devoirs, ou celle qui les a oubliés dans les insomnies du bal ou de la lecture des romans sont également dangereuses. Je plains l'infortuné qui confie son honneur à l'inconsciente faiblesse de l'une ou au cœur lascif de l'autre. Point d'exagération dans ce que j'avance : la vertu sans éducation n'est pas possible. Dites-moi le nom d'une femme et je vous dirai si elle est bonne en sachant seulement de qui elle a reçu les premières maximes. Car ne croyez pas que l'éducation se donne toute entière dans les collèges, la première doit être puisée au foyer domestique. Si des établissements comme celui que nous inaugurons aujourd'hui sont tout à fait désirables, c'est parceque des anges d'abnégation y font le travail des mères de famille, en se consacrant à l'éducation de leurs enfants, se chargent d'enseigner à leurs élèves avec les secrets de la science, la pratique de toutes les vertus.—Plus le sol est fertile plus les fruits sont délicieux. Dans cette ville, où le talent des femmes est général, où les vertus croissent d'elles-mêmes vigoureuses, nos filles recueillies comme des plantes privilégiées dans les serres artistiques de la religion, émondées par des mains prudentes, améliorées par des soins intelligents, feront l'honneur de notre province par leur culture intellectuelle, leur sagesse et leur piété.



Si dans cette province nous avons pu voir souvent la mère mettre elle-même au bras de son fils l'arme qui devait défendre nos libertés et nos droits ; si, jusqu'à ce jour, les vertus les plus héroïques se sont épanouies sous la chaleur vivifiante des plus nobles passions, demain la femme pourra verser dans le cœur de son fils un double aliment de patriotisme ; elle saura faire avec dignité les plus grands sacrifices ; dans ses manières franches et ouvertes comme dans l'inviolable sévérité de ses mœurs, elle sera partout un modèle. Car la femme instruite chrétiennement sait être religieuse sans exagération ridicule ; son patriotisme ne rougit pas du patriotisme du paysan ; elle sait être, à la fois, épouse aimante et fidèle sans imprudence coupable ni légèreté choquante. La femme instruite chrétiennement est résignée dans l'épreuve, juste et libérale dans l'opulence ; elle est la joie de la société, la fortune de la famille, le miroir de toutes les vertus.

Puisque l'éducation chrétienne est la vie du foyer, la liberté des peuples, la civilité des coutumes, la chaleur du ciel, l'établissement parmi nous des religieuses du Bon-Pasteur signifie donc nouvelle société et nouvelle vie. Si les peuples où s'établissent d'autres instituts sont heureux, doublement heureux doit être celui qui reçoit les filles du Bon-Pasteur. Elles viennent parmi nous pour guider et reprendre, soutenir et édifier nos enfants ; elles seront à la fois leurs mères, leurs amies et leurs institutrices. Le travail est leur programme, et le pain qu'il leur procure, elles le partagent avec les pauvres. Leurs yeux pleurent avec le repentir, leurs lèvres sourient avec les enfants, leurs mains sont promptes à secourir tous les besoins.

Etablies à Quito, elles y ont fondé un grand collège à leurs frais. Recevant une modique allocation du trésor public, elles répandent le bien autour d'elles, adoptent notre patrie, bénissent notre bannière et le soleil de notre ciel.

Guidées par Dieu, elles arrivent aujourd'hui au milieu de nous pour multiplier les lèvres qui chantent ses louanges et publient ses grandeurs.

Je remercie donc la Providence, qui a exaucé mes vœux, je remercie également la première autorité de la province, qui, daignant apprécier bien plus qu'ils ne le méritent, les efforts que j'ai pu faire pour l'établissement de cette maison, m'a confié l'honorable mission d'ouvrir au nom du gouvernement de la république, le collège national de *Don Manuel de Echeandia*.

Ce n'est pas à Guaranda seulement que nos chères missionnaires devront exercer leur zèle. Trois d'entre elles sont allées fonder une maison du Bon-Pasteur à Napo, chez les Incas. Que de fatigues, que de souffrances les attendent ! néanmoins elles font avec joie ce nouveau sacrifice ; elles se disent heureuses et remercient Notre-Seigneur qui les a appelées à un si bel apostolat.

Bien aimées sœurs, que la bénédiction de Dieu soit sur vous et sur vos travaux. Votre souvenir vivra ici dans tous les cœurs. Vous avez donné l'exemple ; d'autres bientôt, à l'appel du Maître, marcheront sur vos traces. Nos vœux les plus ardents vous accompagnent partout. Adieu ! nous ne nous reverrons plus sur cette terre, mais un jour nous nous retrouverons dans la patrie pour ne plus jamais nous séparer. !

Q




re se  
28 a  
avid  
extr  
rien  
L'  
vrai  
de sa  
euse  
dont  
ne co

## QUARANTE-CINQUIEME ANNEE

—1888.—

---

E premier fait notable de cette année est marqué au cachet du deuil et de la séparation.

Le 6 janvier, fête de l'Epiphanie, vers 1 hr. p. m. s'éteignait doucement à notre monastère de la rue Fullum, après quelques mois de maladie—la consommation,—notre chère sœur Marie de Liesse Chenk, âgée seulement de 28 ans. C'était une de ces âmes fortes et courageuses, avides de sacrifices et d'immolations. D'une santé extrêmement délicate, presque toujours souffrante, rien ne pouvait cependant vaincre sa générosité.

L'amour des âmes, cette pierre de touche de la vraie religieuse du Bon-Pasteur, fut la grande passion de sa vie ; aussi quel dévouement et quelle affectueuse charité elle prodigua à nos pauvres prisonnières dont elle était la première maîtresse, bien qu'elle ne comptât que 6 ans et un mois de religion.

Après le service funèbre qui eut lieu à notre monastère de la rue Fullum ses restes furent transportés au caveau de la communauté. Ici, à l'arrivée du corps les religieuses chantèrent le "*Libera*" puis, se rendirent processionnellement au lieu de l'inhumation.

Douze jours plus tard, c'était le tour d'une vénérable octogénaire, notre chère sœur Marie Adélaïde, la doyenne de nos Tourières. Depuis 43 ans, elle servait la communauté et Dieu sait avec quel cœur et quelle fidélité ! L'obéissance était sa vertu de prédilection, le trait caractéristique de sa vie. Un simple désir de l'autorité devenait un ordre pour cette âme qui savait toujours voir Dieu dans ses supérieurs. Et quelle tendre et confiante piété envers Marie nous remarquions encore en elle ! La chapelle de N.-D. de Pitié de cette ville était son sanctuaire de prédilection. Jamais elle ne rentrait au monastère, après les messages de chaque jour, sans y avoir prié au moins quelques instants. L'assistance nombreuse qui remplit notre chapelle le jour de ses funérailles nous montra que les personnes du dehors partageaient notre estime et notre vénération pour elle.

La troisième victime choisie par la mort au milieu de nous fut notre chère sœur Marie du St-Sauveur, Pilon, qui expira le 18 Mars à l'âge de 28 ans et quelques mois. Qu'il était touchant de la voir remplie d'une indicible confiance, quitter la terre sans crainte et sans regrets. Sa vie avait été tout intérieure, sa fin en fut le fidèle écho. Elle était en religion au rang des sœurs converses, depuis cinq ans.

Une autre professe du noviciat, poitrinaire elle aussi, succomba le 22 du mois suivant. C'est notre chère

sœur Marie de St-Joseph du Sacré-Cœur, Rouleau, religieuse choriste, âgée de 31 ans 3 mois et 2 jours. Les cinq ans qu'elle a passés parmi nous ont suffi pour nous révéler combien la douceur et l'obéissance lui étaient chères. Un jour comme on lui exprima la crainte qu'on avait de voir sa toux lui attaquer les poumons : " Puisque le bon Dieu m'appelle, répondit-elle en souriant, c'est qu'Il me trouve prête : je suis très heureuse d'aller à Lui. Que j'ai hâte d'aller au Ciel, disait-elle souvent pendant sa maladie, que j'ai hâte d'aller au Ciel ! le bon Dieu est si beau ! " Ses vœux furent exaucés le jour du Patronage de St Joseph. La conduire à Dieu à pareil jour, n'était-ce pas, de la part du glorieux Patron de la bonne mort, récompenser la filiale confiance de celle qui s'estimait si heureuse d'avoir reçu son nom au grand jour de sa profession religieuse ?

Au mois de juin, la mort nous enlevait encore une autre sœur bien aimée, mais cette fois ce n'était pas à Montréal qu'elle cherchait sa victime, mais c'était dans la capitale de l'Equateur. Le jour de la fête de St Pierre et de St Paul, le Bcn-Pasteur de Quito perdait sa digne Supérieure, celle qui pendant dix-huit ans avait guidé cette barque du Seigneur avec tant de sollicitude et de dévouement, à travers les orages, les épreuves et les persécutions inhérentes aux œuvres de Dieu, surtout quand il s'agit de les implanter dans un sol nouveau.

Deux fois, en 1880 et en 1886 les instantes prières de nos sœurs de Quito jointes aux soins intelligents du Dr J. Ramos avaient réussi à l'arracher pour un temps aux étreintes de la pulmonie. Mais l'heure des

récompenses éternelles avait sonné pour elle. Le vendredi 22 juin, notre chère Mère se sentit très fatiguée. Le médecin mandé en toute hâte constata l'imminence d'une nouvelle attaque de pulmonie. Il fit connaître en même temps les craintes que lui inspirait la délicate constitution de notre chère Mère, déjà si fortement minée par les maladies antérieures.

Pour elle, dès le troisième jour de sa rechute elle eut le présentiment de sa fin prochaine et dès lors elle n'en parla plus que comme d'une chose certaine. Malgré les grandes souffrances qui la torturaient, elle priaït continuellement et ne se plaignait jamais. Elle semblait n'avoir que deux sentiments : recommander sa chère communauté à Dieu et soupirer après le Ciel.

Le 29 dans la matinée le Rév. Père Supérieur des Pères du Sacré-Cœur, lui apporta le Saint Viatique et lui administra l'Extrême-Onction.

A dix heures A. M. cette chère Mère, après avoir répété pour la dernière fois les saints noms de Jésus Marie et Joseph, entraït en agonie. Une demie heure plus tard elle rendit le dernier soupir. St Pierre dûit lui ouvrir aussitôt les portes du Ciel en la voyant arriver chargée de tant de mérites ! On ne pouvait du moins s'empêcher de l'espérer en voyant un sourire de paix remplacer sur sa figure inanimée l'empreinte laissée par les souffrances de ses derniers jours.

Cette chère et si regrettée sœur était née en Canada, à St-Marcel, diocèse de St-Hyacinthe.

Entrée ici au noviciat en 1868, elle fut atteinte quelques mois plus tard des fièvres intermittentes. Elle promit alors, si Dieu lui rendait la santé, de se

dév  
te  
due  
qua  
to.  
lon  
bie  
com  
Sa  
te.  
44  
L  
fête  
à n  
sœu  
pht  
a tr  
ave  
don  
elle  
Mar  
un j  
sœu  
se d  
tre  
ren  
de n  
E  
ann  
mar  
cke  
dan

dévouer aux missions lointaines, si du moins la sainte obéissance le lui permettait. La santé lui fut rendue. Elle comptait à peine huit mois de profession quand elle fut désignée pour fonder la maison de Quito. C'est là, sur ce sol équatorien, que pendant de longues années cette chère sœur se dépensa pour le bien des âmes et de sa communauté. Dieu seul sait combien d'épreuves et de sacrifices de tous genres, Sa Charité a dû s'imposer pour cette mission naissante. Quand Dieu l'appela dans son ciel elle n'avait que 44 ans et 8 mois, dont 19 passés en religion.

Le 8 décembre aux dernières heures de la belle fête de l'Immaculée Conception, expirait doucement à notre monastère de la rue Fullum, notre chère sœur Marie de St-Wilfrid, M<sup>e</sup> Rory, consumée par la phthisie pulmonaire. Pendant près de quinze ans, elle a travaillé à la grande œuvre du salut des âmes, avec tout l'amour de son cœur, et tout le dévouement dont elle était capable. A une gaiété franche et naïve elle joignait une solide piété. Son ardent amour pour Marie lui a valu sans doute la consolation de mourir un jour si cher à cette auguste Vierge. Cette chère sœur âgée de 33 ans 1 mois et 3 jours, était religieuse de chœur. Après le service funèbre chanté à notre maison de la rue Fullum, ses restes mortels furent transportés ici pour être inhumés dans le caveau de notre Monastère.

Enfin nous eûmes la douleur de perdre aussi cette année, deux amis de nos œuvres : M. le chanoine Lamarche et M. Louis Dupuis. M. le chanoine Lamarche curé de Saint-Bruno, mourut le 16 juillet. Pendant plusieurs années comme chapelain; puis comme

supérieur il nous témoigna un intérêt et une bienveillance qui lui donnent droit à notre sincère gratitude ; aussi, sommes-nous fidèles à lui rendre ce tribut du cœur en offrant pour le repos de son âme, de nombreuses et ferventes prières.

M. Louis Dupuis, marchand de cette ville, fut tué accidentellement à Valleyfield le 5 Septembre. C'était un de nos bienfaiteurs. Aussi, nous fîmes-nous un devoir d'y faire chanter un service solennel pour le repos de son âme.

A côté de ces nombreux départs pour le ciel, un autre départ doit trouver place ici : celui de trois de nos sœurs, pour les lointaines missions de l'Amérique Méridionale.—Se quitter pour aller continuer, à des centaines de lieues, l'œuvre de Dieu sans espoir de se voir jamais ici-bas, n'est-ce pas une mort anticipée, ou plutôt, n'est-ce un pas de plus vers la patrie céleste ? Les mêmes lieux nous unissent aux absentes comme aux défuntés : le souvenir et l'espérance !...

L'année dernière, c'est vers l'Equateur que de courageuses missionnaires portaient leurs pas et leur dévouement, cette fois, c'est vers le Pérou que trois autres, non moins courageuses, vont exercer leur zèle et leur amour des âmes. Cette maison fondée en 1871, manquant de sujets pour ses œuvres croissantes, nos chères sœurs Marie de St-Eugène Brissette, Marie de St-Marc, Connolly et Marie de St-Juvier, Tanguay (converse) s'estimèrent heureuses d'aller travailler à la vigne du Seigneur sur ce sol étranger.

Elles nous dirent " adieu " le 27 Avril et comme toujours la séparation fit répandre bien des larmes. Toute glorieuse, toute méritoire que soit une telle

mis  
plin  
coet  
vre  
elle  
et n  
Com  
crai  
N  
nos  
L  
Par  
nou  
l'Et  
de l  
L  
fait  
prév  
reçu  
ma l  
ces-c  
l'éga  
serv  
grati  
comm  
rent  
daier  
L'ac  
elles  
tôt  
Limi  
tion



mission, vue du côté de Dieu, elle ne peut s'accomplir qu'aux prix de cruels et longs déchirements de cœur. Sous la divine influence de la grâce notre pauvre nature peut bien faire des actes héroïques, mais elle ne peut s'empêcher de sentir combien sont chers et nombreux les êtres dont il lui faut se séparer. Comme il fera bon se réunir un jour sans avoir à craindre jamais les angoisses de la séparation !!!...

Notre très honorée Mère Provinciale accompagna nos chères voyageuses jusqu'à New-York.

Le 1<sup>er</sup> mai elles s'embarquèrent sur le "*City of Para.*" Dès lors, toutes nos classes récitèrent avec nous chaque matin l'*Ave Maris Stella*, pour supplier l'Etoile de la mer de veiller sur nos aimées sœurs et de les conduire à bon port.

Le 19 mai, elles arrivèrent à Aspinwall après avoir fait une heureuse traversée et avoir été comblées de prévenance et de politesses par tout l'équipage. Elles reçurent aussi chez les Dames de la Charité de Panama la plus cordiale hospitalité. Que Dieu récompense ces dignes religieuses si bienveillantes et si bonnes à l'égard de nos sœurs ; pour nous, nous voulons conserver à leur endroit un souvenir plein de sincère gratitude. Après deux jours de halte dans cette communauté, nos chères missionnaires s'embarquèrent sur la "*Santa Rosa*" et le 23 mai, elles abordaient à Callao, port de mer de leur nouvelle patrie. L'accueil empressé et les nombreuses attentions dont elles furent l'objet à leur arrivée, les remirent bientôt des fatigues d'un si long voyage. Nos sœurs de Lima nous écrivirent pour nous peindre leur émotion et leur bonheur en recevant des sœurs et des

sœurs canadiennes ! Qu'il doit faire bon en effet, quand on se trouve à quelques cents lieues du sol natal et de la communauté devenue notre second toit paternel, de voir des compatriotes arrivant du pays et des membres qui viennent de quitter le berceau de notre vie religieuse. C'est, pour ainsi dire, voir les deux êtres que tout cœur humain doit chérir le plus après Dieu, la patrie et la famille venir pour quelques heures s'asseoir près de nous au foyer de l'exil.

Si l'année 1888 a eu pour nous ses croix, ses épreuves et ses séparations, elle a eu aussi ses joies saintes, ses suaves consolations.

Le 8 février, notre fête titulaire, le saint Cœur de Marie revêtit toute la pompe de nos grandes solennités. La grand'messe fut chantée par M. l'abbé Z. Racicot, supérieur, assisté des révérends Chs La Rocque, notre digne chapelain, et H. Langevin. M. l'abbé Emard de l'Archevêché nous parla en termes émus des vertus du Cœur de Marie. Il nous démontra en particulier son amour et sa bonté. Les éloquents paroles du prédicateur, les magnifiques décorations du sanctuaire, le chant, tout contribuait à provoquer l'allégresse, le recueillement et la ferveur.

Le 1<sup>er</sup> mars, jour où l'Eglise solennisait la fête du bienheureux Epoux de Marie, eut lieu la bénédiction des statues qui ornent le sanctuaire de notre chapelle. Cette cérémonie fut faite par M. l'abbé Chs La Rocque, notre chapelain.

Le 15 avril eut lieu l'ouverture des Quarante-Heures dans notre chapelle. Chaque jour la messe fut chantée solennellement et, le dernier soir, les Associés de l'Adoration nocturne de Notre-Dame, vin-

ren  
ces  
me  
du  
I  
nou  
Tur  
le s  
I  
eut  
de c  
rep  
mon  
gou  
L  
la n  
ayan  
Rév  
gev  
éloq  
A  
rien  
Mich  
L  
sessi  
tuée  
plus  
com  
pous  
ne q  
moir  
sou  
en lu

rent réciter l'office du très saint Sacrement. Durant ces délicieuses heures de réparation et de recueillement, chacune rivalise d'assiduité et d'ardeur auprès du Dieu de l'Eucharistie.

Deux jours après la clôture de ces saints exercices, nous eûmes une cérémonie de vêtue. Le Rév. Père Turgeon S. J., recteur du collège Ste-Marie, donna le saint habit à six postulantes.

La procession solennelle du très saint Sacrement eut lieu comme à l'ordinaire le mardi dans l'octave de cette fête. Le beau temps nous permit d'élever un reposoir au jardin. Là, comme dans les corridors du monastère, les décorations étaient remarquables de goût et de beauté.

Le 29 juin, fête de saint Pierre et de saint Paul, la messe fut chantée par notre vénéré Père supérieur, ayant pour diacre et sous-diacre, ses deux neveux le Rév. Père Langevin O. M. I. et M. l'Abbé H. Langevin. Le Rév. Père. Langevin donna le sermon avec éloquence, chaleur et conviction.

Au commencement de juillet, notre vénéré Supérieur vint bénir et placer sous le vocable de saint Michel notre nouvelle buanderie à vapeur.

Le 29 septembre suivant, les pénitentes prirent possession de leur nouvelle classe sainte Madeleine située dans la partie supérieure du nouvel édifice. Les plus jeunes, avides de changements et de distractions comme on l'est à cet âge surtout, s'y rendirent en poussant des exclamations de joie, mais les plus âgées ne quittèrent qu'avec peine leur ancienne demeure témoin de tant d'événements et pleine de si émouvants souvenirs. Quelques-unes même versèrent des larmes en lui disant adieu.

Notre dévoué chapelain voyant que nous avions besoin d'un orgue fit appel à la charité publique. Il ouvrit une liste de souscripteurs et le 7 septembre, au moment de son départ pour la paroisse St-Louis, dont il venait d'être nommé curé, il avait déjà recueilli plus de cinq cents piastres, sur les quinze cents qu'il devait nous coûter. L'inauguration du nouvel instrument eut lieu le jour de la fête de saint Augustin.

Reconnaissance à celui qui a travaillé à embellir notre chapelle et à rehausser l'éclat de nos fêtes religieuses.

Une cérémonie de vêtue et de profession religieuse eut lieu le 6 septembre et fut présidée par M. l'abbé Z. Racicot, notre vénéré supérieur. Cinq novices prononcèrent leurs vœux et onze postulantes revêtirent le saint habit. M. Reid, chapelain des sourdes-muettes adressa la parole à l'auditoire, attentif et nombreux.

Les exercices de la retraite vinrent comme d'habitude imprégner de leur incomparable onction les derniers jours de novembre et nous furent donnés par le Rév. Père Desjardins S. J. L'ouverture qui eut lieu le 12 fut signalée par l'arrivée de notre nouveau chapelain, M. l'abbé E. A. Latulipe.

Il nous reste à parler des visites dont notre monastère fut honoré durant le cours de 1888.

Le 20 mai, jour de la Pentecôte, nous reçûmes Monseigneur Soulé, prédicateur de la station du carême à Notre-Dame. Le digne Prélat accompagné de notre vénéré supérieur et de notre chapelain, monta d'abord à la salle de communauté où, après une pre-

miè  
voi  
ce a  
mon  
trie  
adr  
sen  
rend  
foul  
men  
U  
sile  
cem  
Apr  
nous  
ronn  
où s  
naire  
bitu  
nom  
nous  
re. M  
paroi  
Le  
dout  
M. M  
Québ  
ment  
pelai  
duisi  
Le  
class

mière bénédiction, il nous exprima le regret de n'avoir qu'une heure à passer avec nous. En conséquence après quelques instants d'entretien, Sa Grandeur monta à la salle de réception des enfants de l'Industrie où étaient rangées nos différentes classes. Une adresse et des couplets de circonstance lui furent présentés et parurent lui plaire beaucoup. Mgr Soulé se rendit ensuite dans notre chapelle où se pressait une foule pieuse, et donna la bénédiction du saint Sacrement.

Un autre vénérable Evêque pénétra dans nos murs silencieux le 8 juin. C'était Monseigneur Clut récemment arrivé du Nord-Ouest pour refaire sa santé. Après avoir dit la sainte messe, Sa Grandeur vint nous parler de ses missions. En voyant ce front couronné de cheveux blancs, cette douce physionomie où se lisent les fatigues et les privations du missionnaire, en l'entendant nous retracer les mœurs, les habitudes et l'ignorance des pauvres sauvages qu'il nomme ses *enfants*; nous étions émues, attendries et nous aurions voulu l'écouter de longues heures encore. Mgr visita toutes nos classes, adressa à toutes des paroles bienveillantes et pleines de bonté.

Le 15 octobre, une autre visite, moins intime sans doute, mais aussi plus rare, fut celle de l'honorable M. Mercier, premier ministre de la Province de Québec, accompagné de plusieurs membres du Parlement provincial. Notre digne Supérieur et notre chapelain, les reçurent à la porte d'entrée et les introduisirent dans le cloître.

Les distingués visiteurs se rendirent d'abord à la classe N.-D. de Pitié (Ecole de Réforme) où une

adresse leur fut présentée par une des internées, et de là à la classe St Joseph, ( Ecole Industrielle ). Le chant d'une jolie cantate leur souhaita la bienvenue, puis, après la récitation d'une adresse les enfants donnèrent une petite séance : opérette, dialogue, chansonnette comique, le tout terminé par la demande d'un grand congé.

L'Honorable Premier Ministre leur témoigna sa haute satisfaction par ces élogieuses paroles. " J'ai visité les vieux pays, dit-il, j'ai vu beaucoup de malheureux, d'infortunés, mais je n'en ai point trouvés qui m'aient paru traités plus maternellement que vous l'êtes. Je vous avoue même que dans les grandes maisons d'éducation de la Province que je viens de visiter avec le Lieutenant Gouverneur, j'ai rencontré plus de richesse, plus d'élégance, mais pas plus de savoir-vivre, ni de bonne tenue qu'ici. Les instants que je viens de passer au milieu de vous m'ont été fort agréables et m'ont beaucoup ému. En témoignage, je promets de faire graver une médaille d'or au nom de la communauté. Que celle d'entre vous qui la gagnera la montre à ses parents en leur disant : " Voyez ce que j'ai gagné par ma bonne conduite. "

M. Pilon, député de Bagot, promit à son tour, une médaille d'argent comme second prix.

En se retirant nos distingués visiteurs exprimèrent de nouveau leur sympathie pour notre communauté : ils promirent de la favoriser de tout leur pouvoir. Espérons qu'ils n'oublieront pas leurs promesses.

Reportant nos regards en arrière, il nous faut maintenant parler de nos différentes classes.

[Autrefois la couture était le seul ouvrage fait par

nos  
les  
fisa  
con  
pat  
for  
don  
la t  
[A  
clos  
de  
inst  
com  
du  
mou  
part  
port  
en é  
S  
char  
soeu  
et M  
Salo  
d'ali  
[D  
ve d  
bois  
res  
dépa  
le m  
enfa  
à ret

nos chères enfants, mais le nombre augmentant avec les années, ces travaux fort peu rémunérateurs ne suffisaient plus au soutien de la maison. Une buanderie complète devenait nécessaire pour fournir de l'occupation à tant de monde, ] surtout aux enfants de la Réforme parmi les quelles ils s'en rencontre plusieurs dont le caractère difficile ne s'harmonise guère avec la tranquillité d'une journée de couture.

[ Au printemps de 1888 se terminait, dans notre enclos, une bâtisse de 202 pieds par 25 destinée à servir de buanderie. Au mois de juillet les machines étaient installées et la " Buanderie St Michel du Bon-Pasteur " commençait à recevoir du lavage pour les personnes du dehors. Un engin de plus de 20 forces donne le mouvement aux nombreuses machines des divers départements. Les deux bouilloires de 25 forces chacune portent la vapeur, qui chauffe la maison l'hiver et met en ébullition les nombreux chaudrons de la cuisine. ]

Sur la fournaise on voit la statue de St Michel Archange, patron de la nouvelle bâtisse. Notre chère sœur Marie de Ste-Brigitte est le premier ingénieur et Marie de St-Tiburce le second. Elles ont un aide : Salonée, une de nos dévouées pénitentes, chargée d'alimenter le feu et de surveiller la vapeur.

[ Dans la salle voisine, dédiée à St Joseph, on trouve des tambours et des cuves en porcelaine et en bois de grandeurs et de capacités diverses. ] Nos chères pénitentes font presque tout l'ouvrage dans ce département sous la surveillance de deux sœurs. [ Sur le même plancher est le séchoir où plusieurs de nos enfants de l'Industrie aident nos sœurs à étendre, à retirer et à plier le linge, ] apprenant ainsi après

leurs heures d'étude à se rendre utiles plus tard.

[Plus loin dans la salle de Ste Philomène, on empèse, et repasse à l'aide de machines (*mangle*). Tout va admirablement bien sous la conduite de notre dévouée sœur Marie de St-Luc. En descendant quelques marches, on entre dans la grande salle à repasser, consacrée à la sainte Vierge, et occupée par 40 enfants de la Réforme. Le poêle à gaz qui chauffe 50 fers et les planches bien alignées où travaillent d'actives repasseuses, présentent un joli coup d'œil. Cette salle est pour nous un sujet de continuelles actions de grâces par l'occupation qu'elle procure aux 50 enfants de la Réforme. Ces jeunes filles de 10 à 20 ans sortent pour la plus part hélas ! des maisons mal famées. Elles étaient sans cesse pour nous un grand sujet d'inquiétude, voire même de sérieux embarras plus d'une fois. Maintenant un travail actif et régulier occupant leur esprit et leurs forces, nous aide beaucoup à réformer leur caractère. La fougue de leurs passions s'apaise peu à peu et elles deviennent soumises, respectueuses, diligentes et quand le temps de leur détention est achevé, elles nous laissent presque toutes à regret, et leur bonne conduite fait oublier à leurs familles les tristesses d'un passé malheureux.]

[A l'étage supérieur il y a une chambre où l'on fait les emballages, et une autre où l'on repasse les morceaux les plus difficiles. Tout à côté une machinerie mûe par la vapeur repasse 400 chemises ou 200 douzaines de collets et poignets par jour.]

Dans l'appartement voisin la vapeur met également en mouvement une machine à tisser. Grâce à elle, une de nos pénitentes tisse tous les jours 18 à



20 verges de coton ou d'autres étoffes destinées à l'habillement de nos différentes classes.

Partout règnent le bon ordre et l'activité. Le silence n'est troublé que par le bruit de ces machines, auquel vient se joindre, d'heure en heure, le chant de cantiques ou la récitation des prières que nos chères enfants font monter vers le ciel. Celles qui ne sont pas employées à la buanderie travaillent à la confection des chemises au moyen de machines à coudre mûes par la vapeur. Ces pauvres enfants sont pour la plupart un sujet de consolation pour nous. Si l'ennemi de tout bien nous cause parfois des heures d'anxiété et de souffrance, un regard vers le divin Crucifié relève notre courage en nous rappelant que jamais nous ne souffrirons autant que ce divin amant des âmes.

Cette buanderie nous a coûté de grosses sommes, mais nous ne les regrettons pas. Elle nous permet de donner asile à un plus grand nombre de pauvres infortunées. Elle leur fournit du travail. Elle leur aide par suite à mieux servir Dieu. "Que l'ennemi vous trouve toujours occupé, dit en effet Notre-Seigneur, et vous ne pécherez jamais....." Notre but était de contribuer au salut d'un plus grand nombre d'âmes, le ciel a béni nos efforts, le travail augmente chaque jour et, nous l'espérons, les dépenses venant à diminuer, nous pourrions agrandir encore l'enceinte du bercail pour recevoir toutes les pauvres brebis que le Bon Pasteur daignera nous envoyer.

## QUARANTE-SIXIEME ANNEE

—1889.—

---



REN de marquant ne signale les premiers jours de la nouvelle année.

Dimanche, le 20 janvier, Monseigneur Clut, O. M. I. évêque d'Arindèle, adressa la parole aux fidèles pendant la grand-messe. Il fit aussi la quête en faveur de ses missions du Nord-Ouest.

Dans l'après-midi, Sa Grandeur monta à la salle de communauté et nous entretint paternellement de ses chères missions. Ces intéressants récits nous firent trouver bien courts les instants qu'il passa au milieu de nous. Il dut en être ainsi au noviciat et dans toutes nos classes que Mgr daigna visiter ensuite. Avant de se retirer Monseigneur nous bénit ainsi que nos œuvres dans toute l'effusion de son âme et nous promit de revenir bientôt. Il revint en effet plusieurs fois avant de reprendre le chemin du Nord-Ouest. Le saint Prélat voulut bien nous dire, à maintes reprises, qu'il aimait le Bon-Pasteur de tout son cœur.

Les visites de ce saint évêque nous font toujours un grand bien et laissent dans nos cœurs les impressions les plus salutaires. Que faisons-nous pour les âmes en comparaison de ces missionnaires à l'âme grande et généreuse qui sacrifient *tout, tout* pour gagner à Dieu ces sauvages ingrats et repoussants?...

Le 8 février, c'est toujours grande fête pour les filles du Cœur admirable de Marie; cette année encore nous avons tâché de célébrer ce beau jour avec toute la solennité possible. Le révérend Père Desjardins, S. J. donna le sermon. Il nous parla des vertus admirables du Cœur de Marie et nous engagea à imiter fidèlement cette Mère si bonne et si parfaite dont nous avons le bonheur d'être les filles privilégiées.

Le 15 février, notre monastère fut honoré de la visite de Monseigneur Lorrain, Vicaire apostolique de Pontiac. Sa Grandeur se rendit à la salle de communauté et nous parla longuement de ses missions. Quel zèle, quel dévouement percent à travers chaque parole de ce digne Prélat! Monseigneur daigna se rendre ensuite dans nos classes, parler aussi à nos chères enfants et leur donner sa bénédiction.

Le 13 mars fut pour nous une grande fête. Monseigneur Fabre voulait bien, à l'occasion de son retour de Rome, nous honorer de sa visite. Arrivé à Montréal le 26 février, notre bien aimé Pasteur daigna faire coïncider sa venue au monastère avec la fête de notre vénérée Mère Fondatrice, ( Marie de Ste-Euphrasie Pelletier ).

Après avoir dit la sainte messe, Sa Grandeur se rendit à la salle de réception que nous avons décorée de notre mieux. Sur un fond blanc et or se déta-

chait le chiffre de Monseigneur, enguirlandé de feuilles d'or et de boutons de roses pourpres. Mille vœux, mille souhaits se lisaient sur de jolies oriflammes placées tout autour de la salle. Au milieu se trouvait un magnifique bouquet et une sentence en lettres aux couleurs pontificales, disait : " Monseigneur, de notre cloître s'élève chaque jour vers le ciel une prière pour vous ! " Sa Grandeur nous intéressa vivement par le récit de son voyage dans la Ville Eternelle. Il fait si bon pour tout cœur chrétien entendre parler du Pasteur des Pasteurs, du Père commun des fidèles ! Oh ! qu'il vive longtemps l'illustre Léon XIII, qu'il vive pour voir enfin l'Eglise triompher de ses ennemis, c'est la prière ardente et continuelle de ses humbles filles du Bon-Pasteur ! Monseigneur passa ensuite dans nos classes et montra qu'il avait pour agréable les bouquets, les adresses, les chants et les poésies par lesquels on lui disait combien on se réjouissait de son heureux retour.

Le 16 mars Mgr Clut conféra dans notre chapelle le sous-diaconat à Messieurs Alphonse Larivière et Elie Rocan, tous deux de Manitoba. M. Larivière est le neveu de la mère Marie de Ste-Hélène, la digne Prieure de notre maison de la rue Fullum.

Le 18 mars, nous reçûmes la visite de M. l'abbé Bruchési qui venait d'accompagner Mgr de Montréal dans sa visite au tombeau des saints Apôtres. M. Bruchési nous intéressa vivement par le récit des nombreux pèlerinages qu'il lui a été donné de faire non seulement dans la Ville Eternelle, mais encore dans la mère patrie. L'éloquent abbé nous parla du Saint Père qu'il a eu le bonheur de voir plusieurs

fois. Il n'oublia rien, en un mot, pas même son séjour à Angers, " *notre chère Sion.* "

En souvenir de son voyage de 1886 à Rome, M. Bruchési nous donna une statuette de St Pierre, en bronze doré, qui fut immédiatement placée à l'entrée du chœur de la communauté.

Le 27 avril, la mort vint nous enlever, après quelques jours seulement de maladie, notre chère sœur Marie de St Pierre De Gonzague.

Cette chère sœur âgée de 38 ans 1 mois et 4 jours, dont 22 ans, 6 mois et 7 jours de religion, était du rang des sœurs choristes.

Le 6 août, trois novices eurent le bonheur de prononcer leurs vœux et dix postulantes revêtirent le saint habit. Notre vénéré Père Supérieur, M. l'Abbé Z. Racicot présida la cérémonie et donna le sermon de circonstance. Il le fit avec son onction habituelle. Prenant pour sujet la fête du jour : la Transfiguration de Notre-Seigneur, il sut établir un magnifique rapprochement entre la faveur accordée aux trois Apôtres privilégiés et la vocation religieuse. " Gravissez, heureuses élues, leur dit-il, gravissez le Thabor et ne redescendez plus, restez là-haut avec le Divin Maître ; ne fait-il pas bon de demeurer avec Lui ? . . . Ne regardez plus en bas. Cette vallée n'est pas digne de vous et vous n'y trouveriez que larmes et amertumes. " Il développa longuement les beautés de la vie religieuse, montra la force divine sur laquelle nous devons compter dans les sacrifices. Ses douces paroles se gravèrent profondément dans tous les cœurs.

Le 10 septembre, un service fut chanté dans notre

chapelle pour le repos de l'âme de notre très honorée Mère Marie de St-Gabriel Chaffaux, décédée à Angers le 10 août.

La très honorée Mère Marie de St-Gabriel est une de nos fondatrices, comme il a été dit au commencement de nos annales. Quand elle partit d'Angers en 1844 pour venir en Canada, le Bon-Pasteur ne comptait en Amérique que la maison de Louisville.

Pendant onze ans, notre chère sœur Marie de St-Gabriel partagea, comme assistante, les travaux de sa vertueuse supérieure, sœur Marie de Ste-Céleste. Qui dira ce qu'il lui en a coûté pour implanter notre œuvre dans une terre où tout lui était inconnu ! Quelle patience, quel zèle ne lui a-t-il pas fallu pour former une classe de pénitentes ! Mais aussi que de bien n'a-t-elle pas fait à ces chères âmes ! Comme sa Supérieure, elle se dévoua jusqu'à l'héroïsme quand l'épidémie de 1847 s'abattit sur la ville ; comme elle, elle fut atteinte du fléau, et faillit être victime de sa charité. Rendue à la santé, elle n'en continua qu'avec plus de courage sa laborieuse mission.

Lorsqu'en 1855, notre mère Marie de Ste-Céleste retourna à Angers, son Assistante fut désignée par le conseil de la Maison-Mère pour lui succéder dans la charge de supérieure de notre Monastère.

Notre vénérée Mère Fondatrice, Marie de Ste-Euphrasie savait à quelles mains habiles et dévouées elle confiait sa chère maison du Canada. En effet, nous avons eu la consolation de voir notre Monastère devenir un des plus florissants, sous son administration.

Notre mère Marie de St-Gabriel, comme celle qui

l'avait précédée sut inculquer à ses sœurs l'attachement le plus sincère à notre chère Maison-Mère. Comme elle, elle sut également nourrir sa communauté des instructions qu'elle avait recueillies de la bouche même de notre insigne Fondatrice. Aussi ses anciennes filles du Canada ont-elles été très affligées de sa mort. Elles n'oublieront jamais ce qu'elles doivent à cette digne et dévouée Mère.

Le 11 septembre un autre service fut chanté dans notre chapelle par M. Pelletier, P. S. S. pour le Rév. Messire Rousselot, curé de St Jacques. Nous comptons ce prêtre zélé au nombre des bienfaiteurs de notre chapelle. Daigne le divin Pasteur du ciel lui rendre au centuple ce qu'il fit jadis à l'égard du "*Bon-Pasteur*" de la terre.

Le 10 décembre, fête de Notre-Dame de Lorette, huit novices prononcèrent leurs vœux et douze postulantes reçurent le saint habit. La cérémonie fut présidée par Monseigneur l'Archevêque de Montréal. Sa Grandeur nous fit à cette occasion une de ces allocutions pratiques dont Elle a si bien le secret.

Durant cette année nos 110 pénitentes ont été pour la plupart remarquables par leur piété, leur bonne volonté et leur ardeur au travail, surtout à la buanderie où l'ouvrage va toujours en augmentant. Nos autres enfants nous donnent aussi beaucoup de consolations par leur docilité et leur application. Cette année, deux de ces chères enfants, une pénitente et une petite fille de l'Industrie, ont fait leur abjuration et reçu le saint Baptême. Vingt-cinq autres ont fait leur première communion et ont été confirmées. Bénie soit donc la divine Providence qui trouve

ainsi le moyen de nous faire oublier les heures d'anxiétés par lesquelles nous font passer parfois les pauvres brebis rebelles..... Bénis et remerciés soient aussi les zélés religieux qui, chaque année, leur procurent la faveur d'une retraite de six jours.




Du  
gn  
de  
ses  
ta  
Au  
mo  
y f  
con  
C  
le s



## QUARANTE-SEPTIEME ANNEE

—1890.—

—○○○○—

 L'ANNEE 1890 s'annonça par une terrible épidémie, l'*influenza* qui sévit par toute la ville et dont presque toute la communauté fut atteinte. Heureusement, elle n'avait pas un caractère alarmant; les rechutes cependant en étaient dangereuses et firent plusieurs victimes, entre autres M. George Drolet, auditeur de la Province de Québec. Ce digne Monsieur était auprès du gouvernement, l'un des plus zélés protecteurs des communautés religieuses, de la nôtre en particulier. En maintes circonstances, il défendit notre cause, et la fit triompher. Aussi son décès nous fut-il très sensible. La mort moissonne parmi nos bienfaiteurs et les vides qu'elle y fait ne sont comblés bien souvent que par notre confiance en Dieu.

Ce matin, 5 février, avait lieu dans notre chapelle. le service funèbre de Melle Albina Métivier, autre-

fois novice dans notre communauté, décédée le deux, fête de la Purification de la sainte Vierge. Entrée au noviciat le 21 janvier 1888, elle reçut le saint habit le 19 avril suivant avec le nom de Marie des Vertus. Les quelques mois qu'elle a passés avec nous ont suffi pour nous révéler ses nombreuses qualités ; elle nous édifia surtout par son obéissance, sa douceur et son humilité. Le 19 octobre suivant elle dû nous quitter pour cause de santé. A la suite de fortes hémorragies, la consommation se fit sentir. C'est elle qui vient de la conduire au tombeau.

Son père, actuellement au noviciat de la Trappe d'Oka, ne put venir la voir à ses derniers moments, ni assister à ses funérailles. Le Rév. Père Antoine, Prieur, le remplaça. Immédiatement après le service, il monta à la communauté et nous raconta, avec une sensible émotion, les dernières paroles et les derniers instants de la défunte. " Quelle angélique enfant ! " dit-il, " chaque fois que j'allais la voir, je m'en retournais toujours profondément édifié. "

Le 8 février, notre fête titulaire ramenait une de nos plus chères et de nos plus grandes solennités. Notre vénéré Père supérieur, M. l'abbé Z. Racicot, chanta la messe ayant le Rév. M. Charpentier comme diacre et le Rév. E. A. Latulippe, notre chapelain, comme sous-diacre. Le sermon fut donné par M. l'abbé Bélanger, vicaire au Sacré-Cœur. Le prédicateur développa avec feu et avec une rare éloquence les paroles suivantes : " Le Cœur de Marie est le cœur d'une mère et ce cœur a souffert pour nous. "

Le 23 février, à 11 heures et 25 minutes, nous avions la douleur de perdre notre chère sœur Marie

de Ste-Anne Boisvert à l'âge de 71 ans, 2 mois et 3 jours, dont 39 ans, 6 mois et 20 jours de religion, du rang des sœurs converses.

Modèle de dévouement et de régularité, pleine de charité et d'oubli d'elle-même, elle s'était acquis le respect et l'estime de toutes, surtout de nos chères enfants. A la suite de grandes infirmités elle dut garder l'infirmerie pendant quinze ans. Humble, cachée et silencieuse, ne recherchant l'attention de personne, elle accomplissait là encore les plus petits points de la règle avec une scrupuleuse exactitude.

Le 23 mars, l'ange de la mort venait visiter notre cher noviciat et y cueillir une de ces fleurs fraîches et délicates que le souffle du monde n'a point flétries. Cette jeune victime était une de celles qui, à peine trois mois auparavant, dans les joyeux transports et les inexprimables émotions de la profession religieuse, disait avec amour le "*suscipe* de l'immolation : " "Recevez, Seigneur, ma volonté, ma liberté et ma vie, tout ce que j'ai, tout ce que je possède....." Dieu a accepté le généreux sacrifice de notre chère sœur Marie de St-Adolphe Lehouillier, en se hâtant de l'appeler à Lui. Elle n'était âgée que de 20 ans, 2 mois et 12 jours et était au rang des sœurs choristes.

La volonté de Dieu : telle était la devise de sa vie, le mobile de tous ses actes. Elle redisait sans cesse : " Mon Dieu, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. "

La communauté comptait beaucoup pour l'avenir sur cette jeune sœur, remplie de dévouement, de bonne volonté, de talent, douée en outre d'une forte constitution.... Hélas ! son séjour parmi nous n'a été

que de 2 ans 7 mois et 5 jours, mais il a suffi pour nous révéler ses nombreuses et rares qualités.

Le 1<sup>er</sup> avril, Monseigneur l'Archevêque de Montréal vint célébrer au Bon-Pasteur le dix-septième anniversaire de son élévation à l'épiscopat ; c'était le mardi saint. Sa Grandeur était entouré d'un nombreux clergé. Elle avait M. Racicot pour prêtre assistant et M. M. G. Lesage et F. Perrault comme diacres d'honneur, M. M. A. Dugast et E. Latulipe, comme diacre et sous-diacre d'office. La Passion a été chantée par M. M. Morin, Roussin et Chicoyne. Les élèves du Mont St Louis assistaient à la messe.

15 avril. Visite de Monseigneur Clut, O. M. I. à l'occasion de sa fête patronale, la saint Isidore. Nos différentes classes que Sa Grandeur visita lui exprimèrent leurs vœux et leurs souhaits de bonne et heureuse fête

Le 29 avril, neuf postulantes revêtirent le saint habit et deux novices prononcèrent leurs vœux. Monseigneur Moreau, évêque de St-Hyacinthe, présida la cérémonie. M. l'abbé Archambeault, Vice Chancelier, donna le sermon.

6 mai. Journée bien triste et bien mémorable pour les sœurs de la Providence, par la grande calamité qui vint fondre sur elles. Ce jour là, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre que l'une des maisons de leur communauté venait d'être détruite de fond en comble. l'Asile St-Jean de Dieu fondé par elles, à la Longue-Pointe, pour le soin des aliénés n'était plus qu'un monceau de cendres et de ruines. Rien ne demeurait de cet immense édifice, fruit de nombreuses années de sacrifices et d'économies.

Les témoins ont raconté que rien n'était plus triste à voir que ces pauvres infortunés, accrochés aux barreaux des fenêtres, les yeux plus égarés que jamais, criant, se lamentant et s'obstinant néanmoins à ne pas abandonner leur demeure.

Monseigneur de Montréal, dans une touchante circulaire, tout en faisant appel à la charité de son diocèse pour les Religieuses et leurs pauvres protégés fit voir dans cette calamité l'action de la justice divine irritée. " L'observation du dimanche, disait Sa Grandeur, commence à se relâcher ; dans ce saint jour, les campagnes voisines de Montréal sont souvent le théâtre de graves désordres, surtout cette pauvre Longue-Pointe aujourd'hui si tristement éprouvée." L'ardente et prompte générosité avec laquelle on répondit à l'appel de Monseigneur montra que ses ouailles avaient compris la leçon. Puissent ces graves paroles, jointes à un si terrible exemple, produire dans tous les cœurs une durable impression et faire rentrer les coupables dans le devoir, surtout pour la sanctification du jour que Dieu s'est réservé.

31 mai. Départ de Monseigneur Clut. Cette fois la visite de ce cher Evêque était empreinte de tristesse : c'était sa visite d'adieu. Ce zélé missionnaire s'en allait retrouver ses pauvres tribus sauvages et les faire bénéficier des fructueux travaux de son apostolat. Bien souvent Sa Grandeur nous a intéressés par le récit de ses longs et périlleux voyages ; aussi tous les cœurs sont émus aujourd'hui en songeant que ce noble apôtre de Jésus-Christ va de nouveau affronter ces terribles dangers. Nos vœux et nos prières le suivront dans ces lointains parages.

11 juin. Départ de notre très honorée Mère pour Halifax. Le Bon Pasteur qui, Lui-même a dit : " Je suis venu chercher ce qui était perdu, " semblait désirer depuis longtemps faire connaître ses gras pâturages aux brebis égarées de cette ville. En effet, quelques-unes de nos Mères se rendant à Angers en 1862, passèrent par Halifax. Elles furent frappées du besoin que cette cité leur semblait avoir d'une maison de notre Ordre et conçurent le désir de venir y travailler au salut des âmes. Ne voulant pas cependant devancer l'heure marquée dans les décrets éternels, elles se contentèrent de confier leurs espérances au Cœur tout miséricordieux du divin Pasteur. Souvent elles recommandaient leur projet aux prières de la communauté. En 1883 l'entrée au noviciat d'une jeune Halégonienne nous fit croire à la prochaine réalisation des vœux de nos anciennes. L'attente devait pourtant se prolonger encore durant sept longues années. Enfin en février dernier, le Rév. Père Murphy, chancelier de l'Archevêché d'Halifax et recteur de la Cathédrale, fut l'instrument dont Dieu se servit auprès de Monseigneur pour nous appeler à travailler dans cette ville au salut des âmes. Des pourparlers s'établirent entre lui et notre très digne Mère Provinciale, Marie de St-Alphonse de Liguori. Celle-ci, avec l'approbation de notre vénérée Mère Générale et de nos Supérieurs ecclésiastiques, accepta les conditions proposées par Monseigneur l'Archevêque d'Halifax. Sa Grandeur, ou plutôt les Dames d'Halifax offraient trois mille piastres pour l'achat d'un terrain destiné à l'établissement d'une maison du Bon-Pasteur. Monseigneur laissait à notre disposition une vieille maison bâtie

sur un lot voisin et lui appartenant. Il ne pouvait, disait-il, nous offrir autre chose pour le moment, mais il espérait que l'avenir lui permettrait de faire sa bonne part. En attendant il nous autorisa à recueillir des aumônes dans tout son diocèse en nous souhaitant et nous promettant même un plein succès.

Notre très honorée Mère s'embarqua donc pour aller jeter dans cette ville les fondations d'une nouvelle maison qui, comme ses sœurs aînées, contribuerait à l'œuvre sublime du salut des âmes.

Vers 6 heures, la cloche nous réunit auprès de notre très honorée Mère. Les adieux se firent, non sans larmes : il en coûte toujours de voir s'éloigner une mère, même pour quelque temps seulement. Mais Dieu le voulait ; il fallut donc nous en séparer en lui souhaitant un heureux voyage et un prompt retour. Notre bien aimée Mère était accompagnée de nos chères sœurs Marie de Lourdes et Marie de Ste-Chantal.

Notre bon Père supérieur, M. l'abbé Z. Racicot, fit aussi le voyage, afin de voir aux divers arrangements que nécessite toujours une nouvelle fondation. Le trajet fut très heureux. Nos chères voyageuses arrivèrent à Halifax le 13 juin et furent accueillies à bras ouverts par les Dames du Sacré-Cœur. C'est là qu'elles reçurent la plus cordiale hospitalité.

Les secours de toutes sortes ne tardèrent pas à arriver. Sa Grandeur Monseigneur O'Brien avait tant à cœur le succès de notre œuvre, qu'il n'épargna rien pour faire réussir cette nouvelle mission. Les fidèles répondirent généreusement à son appel et tous ceux à qui nos sœurs allèrent tendre la main, non seule-

ment les accueillirent cordialement, mais leur firent aussi une aumône proportionnée à leurs moyens. Dès que nos chères sœurs eurent achevé de préparer le logement mis à leur usage, elles se hâtèrent d'en prendre possession. Notre Rév. Père Supérieur ne voulait pas laisser ses enfants orphelines, il désirait pouvoir leur laisser en partant Jésus pour protecteur et pour compagnon de leur exil. Le meilleur appartement fut choisi pour servir de chapelle. Chacune se mit à l'œuvre et en moins d'une journée il fut prêt à recevoir, pauvrement sans doute, mais de tout cœur, le divin Prisonnier de nos autels.

Le lendemain 18 juin, la sainte messe se disait pour la première fois, et l'Hôte Sacré du tabernacle prenait possession de cette nouvelle demeure et devenait le consolateur et le soutien de nos sœurs missionnaires. Quelques instants après, notre bon Père disait adieu à nos chères sœurs leur répétant que s'il ne partait pas joyeux, il partait au moins rassuré et heureux en songeant à l'*Ami fidèle* auquel il les confiait.

La nouvelle mission semble vouloir être prospère dès son début. Déjà plusieurs pénitentes y ont été reçues. Les occupations augmentent par conséquent nécessitent de l'aide. Aujourd'hui, 24 juin, deux autres missionnaires : sœur Marie de St-Médard et Marie de St-Benoit nous ont laissées pour se rendre à Halifax. Avec leurs chères devancières, elles graveront dans le cœur des pauvres brebis égarées le nom et les bienfaits du Bon Pasteur, de ce doux Jésus qui ne se lasse jamais de courir après la brebis perdue...

Juillet.—Notre cuisine, contemporaine de nos



premières Mères, était devenue insuffisante pour répondre aux besoins du personnel toujours croissant de la maison ; il devenait urgent de l'agrandir. Cette amélioration bien vue de toutes nos sœurs est surtout hautement appréciée par les dépendières et les cuisinières. Elles pourront à l'avenir faire cuire les mets nécessaires à la communauté sans être condamnées elles-mêmes à une chaleur accablante. Le nouveau bâtiment joint même l'agréable à l'utile. Vu du jardin il ressemble à une serre, adossée à la maison et allant d'une aile à l'autre. La façade, presque toute en fenêtres, laisse aux moindres souffles de vent, comme aux moindres rayons de soleil pleine liberté de visiter à leur gré le sanctuaire de la cuisine. A l'intérieur les murs sont recouverts d'une brique émaillée, qui rend le nettoyage très facile. Tout près des fenêtres se dressent, comme des sentinelles en faction, tout un régiment de chaudrons, en fer et en cuivre. Rangés sur une longue file, ils attendent qu'on leur confie nos aliments, bien décidés à les faire rôtir ou bouillir à notre gré, et en quelques instants, sous leurs mystérieux couvercles, grâce à la brûlante haleine de dame vapeur. A l'une des extrémités de la cuisine se trouve un immense réservoir ayant pour mission d'approvisionner d'eau chaude tout le monastère. Le toit de ce précieux édifice nous rend également de grands services. Il forme une promenade spacieuse et commode, à l'usage de la communauté. C'est là, qu'après les longues heures données à l'accomplissement de nos œuvres, nous allons prendre un peu d'exercice et nous récréer quand le temps ne nous permet pas d'aller au jardin.

Le 6 juillet, la voix lugubre de la mort faisait retentir au milieu de nous ces terrifiantes paroles : " Veillez et priez car vous ne connaissez ni le jour, ni l'heure. " Notre chère sœur Marie de St-Aimé Duquette, du rang des sœurs choristes, mourait soudainement, à l'âge de 38 ans, dont 19 de religion.

Elle souffrait depuis longtemps d'une maladie de cœur; cependant, nous étions loin de penser qu'elle succomberait si tôt. Revenue depuis à peine huit jours de notre maison de St-Hubert, elle s'était sentie mieux en revoyant son cher monastère provincial auquel elle était profondément attachée.—Néanmoins elle avait le pressentiment de sa mort prochaine et l'avait dit au médecin qui l'assurait du contraire...

Le 28 juillet, une de nos enfants de l'école de l'Industrie était l'objet d'une grande faveur du ciel. Une plaie à la jambe la retenait à l'infirmerie depuis quatre ans, et c'est là qu'elle avait dû faire sa première communion. Sa douceur, sa patience étaient admirables, car elle souffrait beaucoup. De temps en temps de petits os sortaient de cette plaie, et ces jours-là les souffrances étaient si terribles que la pauvre enfant en perdait connaissance. La petite Amanda était un sujet d'édification pour toute l'infirmerie et Dieu sait tout le bien qu'elle y a fait par l'exemple de sa résignation. Elle encourageait les plus grandes, caressait les plus petites, souriait à tout le monde. Quand elle devait communier, elle faisait elle-même les préparatifs pour recevoir son bon Jésus. Elle ornait surtout son cœur : sa ferveur et son recueillement étaient angéliques. Afin d'obtenir sa guérison, neuvaines sur

neuvaines furent faites, surtout à la bonne Ste Anne que l'enfant aimait beaucoup. Ste Anne faisait attendre son secours, mais Amanda espérait toujours. . . . Enfin, elle commença la neuvaine préparatoire à la fête de la Sainte, le 26 juillet. Toutes nos enfants se joignirent à elle ; cette fois encore la guérison ne vint pas. " Je continuerai ma neuvaine jusqu'à dimanche, dit-elle, et le jour de la solennité de sa fête, il faudra bien que Ste Anne me guérisse. " Le dimanche matin elle se leva et se mit à s'habiller. Etonnée, une des petites infirmières lui demanda où elle allait : " Au chœur, " dit Amanda. Mais tu es si faible ! — " Qu'importe, j'y vais et je ne redescendrai pas sans y laisser ma béquille. — Elle se rendit donc au chœur et pria longtemps avec une foi profonde. Tout à coup elle se leva, plaça sa béquille aux pieds de Ste Anne et revint à l'infirmierie parfaitement guérie. L'émoi fut grand ! Les médecins qui lui avaient prodigué sans résultat tous les secours de la science, déclarèrent cette guérison miraculeuse. L'enfant a repris ses classes se porte bien et se propose d'aller, l'an prochain, remercier Ste Anne en son sanctuaire de Beaupré.

31 juillet, à 6½ hrs du soir. Retour de notre très honorée Mère. Oh ! Qu'elle est douce la joie du retour d'une mère chérie ! Comme elle fait vite oublier les tristesses du départ, et les ennuis de l'absence ! En un instant nous étions toutes autour de notre bonne Mère. C'était à qui arriverait la première auprès d'elle. Il y avait si longtemps qu'elle nous avait quittées !

Après le souper, nous montâmes sur la vaste galerie de la communauté. Les récits se prolongèrent jusqu'à 9 hrs. Nous aurions voulu les écouter encore

longtemps, suspendues que nous étions aux lèvres de notre très honorée Mère.

Pauvres sœurs missionnaires, que de fatigues elles ont à endurer, que de sacrifices elles ont à faire pour fonder cette nouvelle mission ! En entendant ces récits intéressants, il nous semblait voir nos chères sœurs aux prises avec les difficultés et les privations. Aussi avant de nous livrer au sommeil avons-nous recommandé au divin Pasteur le petit bercail d'Halifax et nos chères sœurs missionnaires.

13 août. Fête de notre très honorée Mère. Fête du cœur, fête de famille. Des adresses exprimant nos vœux et nos souhaits lui furent présentées dans nos différentes classes. Ce fut grand congé pour toutes, et toutes se firent un devoir d'en bien profiter.

19. Fête toujours nouvelle et toujours bien touchante : sept novices disent adieu au monde par la sainte profession.

1<sup>er</sup> septembre. Second départ de notre très honorée Mère pour Halifax. Nos chères sœurs Marie de Lourdes et Marie de Ste-Rose de Lima partent avec elle, comme missionnaires.

Ce second départ fut peut-être encore plus douloureux que le premier. Notre vénérée Mère paraissait très impressionnée, et nos pauvres missionnaires ne pouvaient se lasser de regarder les murs de ce cher monastère qu'elles quittaient pour de longs mois, si non pour toujours. Mais brisant généreusement ce dernier lien de la nature et soutenues de la force du divin Maître, elles partirent suivies de nos regrets, de nos prières et de nos vœux !... .

3 septembre. Visite de M. le Supérieur accompa-

gnéda Rév. Père Langevin, O. M. I. et de M. l'abbé Langevin, docteur en théologie, récemment revenu de Rome. Cette visite fut égayée par les plus intéressants récits de ces bons Pères. Le Père Langevin, O. M. I. recommanda à nos prières les séminaristes d'Ottawa dont il est chargé comme Assistant Provincial.

5 septembre. Grande visite d'Halifax : Le Rév. Père Murphy. Ce bon Père nous parla longuement de nos chères absentes, du bonheur que l'on éprouve de voir une maison du Bon-Pasteur à Halifax et des grandes espérances que l'on en conçoit pour l'avenir.

18. La mort, cette auguste messagère du bon Dieu, ne nous a laissées que deux mois sans nous visiter. Sa victime, sa privilégiée d'aujourd'hui, a été une de nos vénérables anciennes, notre chère sœur Marie de St-Vincent de Paul Lecours, âgée de 72 ans, dont 44 ans en religion, du rang des sœurs converses.

Entrée à notre monastère deux années seulement après sa fondation, alors que les sujets étaient très rares et que tout manquait à nos premières mères, cette chère sœur dû avoir sa large part du travail et des sacrifices. Mais si sa tâche fut lourde, elle fut toujours cependant audessous de son indomptable énergie. Après notre monastère naissant, plusieurs de nos fondations postérieures purent la voir à l'œuvre et bénéficier de son inépuisable et intelligent dévouement. Son amour et sa confiance en Dieu n'avaient point de bornes. Elle avait une dévotion toute spéciale pour Ste Anne ; cela ne l'empêchait pas d'aimer beaucoup Marie et de réserver ses plus belles

fleurs pour l'autel de la Madone. Elle excellait à s'oublier elle-même. De plus, non contente de se rendre à toutes les volontés, à tous les désirs de ses supérieures, elle avait pour elles un respect profond, une confiance toute filiale, tout l'amour, toute l'ouverture de cœur d'un petit enfant pour sa mère.

Atteinte depuis bien des années d'une maladie de cœur, elle resta peu de temps à l'infirmerie. Quand le médecin lui apprit qu'elle achevait son pèlerinage elle s'écria : " Oh ! qu'il est doux de mourir pour s'en aller voir le bon Dieu dans son beau ciel ! " C'est dans ces sentiments de sainte allégresse qu'elle alla recevoir la récompense promise aux serviteurs fidèles.

7 octobre. On chante dans notre chapelle un service solennel pour le repos de l'âme de M. Alfred La Rocque, un de nos insignes bienfaiteurs, décédé le 15 juillet dernier. Qu'il repose en paix, cet ami dévoué ! Daigne, Celui qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom, entendre les vœux de notre sincère gratitude.

Le même jour, 7 octobre, notre vénéré Père supérieur venait nous parler de notre maison d'Halifax. Il avait assisté le 28 septembre à la bénédiction de la première pierre du monastère du Bon-Pasteur, et à l'installation de la bonne Mère supérieure. Aussi avons-nous écouté avec le plus grand intérêt les détails qu'il nous donna sur notre chère fondation et sur toutes nos aimées sœurs en particulier sur la nouvelle supérieure. — " Vous l'auriez conduite à la mort, nous dit-il, qu'elle n'aurait pas été plus impressionnée. Elle était pâle à faire peur. " Pauvre et dévouée sœur, elle avait tant redouté cette char-

ge au moment du départ !..... Notre chère sœur Marie de Ste-Chantal était nommée assistante.

Le 29 octobre, notre très honorée Mère revenait d'Halifax. Cette fois encore son absence avait duré deux mois qui nous avaient paru interminables. Quel vide quand la mère est absente, mais quelle joie quand elle revient au milieu de ses enfants !

Les récits touchant notre mission d'Halifax nous intéressent toujours, mais ils ont pour nous encore plus de charme quand il nous est donné de les entendre de la bouche de notre bonne mère.

A son départ, toutes nos sœurs d'Halifax étaient tristes, mais en bonne santé et pleines d'espoir sur le succès de la mission.

Le 12 novembre au soir commencèrent, selon l'usage, notre retraite annuelle. Elle nous fut prêchée par un fils de St François d'Assise, le Rév. Père Jean-Baptiste, supérieur d'une maison franciscaine récemment établie à Montréal.



## QUARANTE-HUITIEME ANNEE

—1891.—



ANNEE qui vient de s'enfuir a été pour nous une année de fondations, une année de grâces et de bénédictions. Que nous garde l'an nouveau dans les 365 replis de son long manteau ? Mystère.... Secret de la souveraine Sagesse, que d'avance nous adorons sans le connaître..... O année nouvelle, puisse ton aurore, comme ton midi et ton déclin, porter à Dieu l'hymne de notre amour, de notre gratitude et de notre abandon le plus entier à la divine et toute aimable Providence.

Le 30 janvier, notre vénéré Père supérieur présida la touchante cérémonie de vêtue de quatre postulantes et la profession de quatre novices.

10 février. Départ de la Mère Marie de Lourdes, revenue d'Halifax quelques jours auparavant. Elle emmenait avec elle notre chère sœur Marie de St-Romuald, qui fut suivie, deux mois plus tard, par deux



autres missionnaires: Marie de Lorette et Marie de St-Joachim. Il faut des ouvrières, car la moisson est mûre, et elle est abondante.

Du 12 au 19 février, exposition annuelle des saintes Reliques dans notre chapelle. Chaque soir, instruction et vénération des restes précieux de quelque saint. Le premier jour ainsi que le dernier, une procession solennelle promène à travers les cloîtres ces ossements sacrés des bienheureux qui nous attendent dans l'éternelle Patrie.

Le 23 février, Sa Grandeur Monseigneur Fabre, récemment arrivé de Rome, venait fêter avec nous le quarante-unième anniversaire de son ordination sacerdotale. Sa Grandeur nous parla longuement de son voyage, surtout de nos monastères de Rome et de Nice, "où les religieuses, dit-il, lui rappelaient ses filles du Bon-Pasteur au Canada." Monseigneur daigna bénir particulièrement les trois futures missionnaires qui devaient s'embarquer pour Lima le 1<sup>er</sup> mars. Dans toutes nos classes nos enfants présentèrent à Monseigneur de jolis compliments. En retour elles sollicitèrent un "grand congé" qui leur fut accordé sur le champ.

Le 1<sup>er</sup> mars sera encore une date mémorable pour nous, puisqu'en ce jour partirent pour Lima nos chères sœurs Marie des Martyrs, Marie de la Présentation et Marie de St-Jérôme.

A 2½ heures, nous nous réunîmes à la communauté où nos petites missionnaires nous firent leurs adieux. Les héroïnes du jour ne pleuraient pas, malgré les larmes et les sanglots qui éclataient de toutes parts. Après une dernière visite au chœur, et la

récitation des prières de l'itinéraire, elles franchirent pour toujours le seuil de notre cher monastère, berceau bien aimé de leur enfance religieuse. A quatre heures elles disaient adieu à leur pays natal et se dirigeaient vers New-York où un steamer devait les conduire dans leur nouvelle patrie.

Adieu ! c'est donc le dernier mot ici-bas ! . . . c'est donc le refrain de chaque jour sur cette terre d'exil ! Tous les jours, en tout lieu, des larmes, des adieux, des séparations ; oui, toujours et partout, même au sein de la famille religieuse où il fait si bon se connaître et s'aimer pour Dieu et sous le regard de Dieu. — Oh ! qu'il doit être dur de quitter ceux qui nous sont chers sans espoir de se retrouver encore avec eux. Mais il n'en est pas ainsi pour nous, car si en religion on s'aime pour Dieu, on se quitte aussi pour Dieu. . . . Pour l'âme religieuse il y a " l'au revoir " de chaque instant dans le Cœur du divin Prisonnier de nos autels, il y a aussi " l'au revoir, " " l'à demain " de l'éternité bienheureuse, où l'on retrouve pour ne nous en séparer jamais, ceux qu'on a chéris en Dieu et pour Dieu sur la terre.

3 mars. Nos chères missionnaires laissaient New-York pour Panama où elles arrivèrent huit jours après. Ces jeunes sœurs ignoraient l'espagnol et comprenaient à peine l'anglais. Elles se seraient donc trouvées dans un grand embarras si Dieu n'était venu à leur aide d'une manière évidente. En prenant le bateau à New-York, elles trouvèrent à bord une dame parlant fort bien le français qui retournait au Pérou, son pays natal. Cette dame se fit leur interprète et se chargea de veiller à tous leurs besoins. Ce fut

pour elles l'envoyée de la divine Providence ou du bon saint Joseph en qui nos petites missionnaires avaient grande confiance et sous la protection duquel nous les avons placées au début du voyage.

A Panama, elles furent cordialement reçues par les Sœurs de la Charité établies en cette ville..... Le lendemain, 12 mars, elles les quittaient pour aller naviguer sur le Pacifique. La bonne dame qui s'était fait la protectrice de nos sœurs sur l'Atlantique continua avec elles jusqu'à Lima. Inutile de dire qu'elles furent reçues à bras ouverts par nos chères sœurs de Lima dont quelques-unes depuis vingt ans se dévouent au salut des âmes dans cette ville. Quelle joie pour elles de revoir des sœurs du pays, des sœurs qui viennent de quitter le sol canadien !

Vers la fin du mois de mars, nous eûmes le plaisir de recevoir la visite d'une de nos chères sœurs de St-Paul, Minnesota, puis de la Mère Provinciale de St-Louis, Missouri. Cette dernière était accompagnée de notre chère sœur Marie de St-Paul, missionnaire canadienne aux Etats-Unis depuis au-delà de 23 ans. Aussi quel plaisir de la revoir !!

Après un trop court séjour parmi nous, ces chères sœurs nous laissèrent amenant avec elles quelques postulantes.

Le 1<sup>er</sup> mai, avait lieu à la Cathédrale l'imposante cérémonie de l'installation du Chapitre formé par Monseigneur de Montréal. Notre vénéré Père supérieur, M. l'abbé Z. Racicot avait été jugé digne d'en faire partie. Dans l'après-midi il voulut bien nous faire visite et nous parler un peu de cette belle céré-

monie. Inutile de dire combien nous étions heureuses de lui souhaiter la bienvenue et de le féliciter de son nouveau titre de chanoine.

10 mai. Parmi les jours de bonheur qui d'ordinaire font cortège au beau mois de Marie, il en est un si grand qu'on l'appelle : " le plus beau jour de la vie, " le jour à jamais mémorable de la première communion. La date ci-dessus ramenait pour nos chères enfants cette heureuse époque ; 26 d'entre elles, appartenant aux différentes classes s'approchèrent pour la première fois du banquet Eucharistique et, dans l'après-midi, leur bonheur fut comblé par la réception du Sacrement de Confirmation que Sa Grandeur Mgr Fabre daigna venir leur conférer.

A cinq heures, après avoir revêtu les livrées de Marie, elles se consacrèrent à cette auguste Vierge. Elles renouvelèrent ensuite solennellement les promesses de leur Baptême. Quelles douces consolations pour nous que de conduire chaque année au divin Pasteur ces petites brebis qu'il appelle avec tant d'amour et que nous sommes si heureuses de lui préparer !

Durant le mois de mai, comme durant le mois de mars, nous avons chaque soir une belle procession en l'honneur de la Reine du ciel ou du Patron de l'Eglise universelle. Nous portons leurs statues en triomphe à travers nos corridors. Nous nous rendons au chœur en chantant des cantiques ou en récitant le chapelet.

Le 25 mai, à une heure et quinze minutes, sutcom-

bait aux dernières étreintes de la paralysie notre chère sœur Marie des Victoires Fournier, à l'âge de 80 ans, dont 43 et 10 jours de religion, du rang des sœurs choristes. Employée pendant de longues années auprès de nos pénitentes et de nos madeleines, que de bien ne leur a-t-elle pas fait ? . . . Elle aimait tant ces pauvres âmes ! Elle les aimait de cette affection tendre et compatissante qui doit remplir le cœur de toute véritable fille de Notre-Dame de Charité. L'amour de nos saintes règles fut aussi le cachet particulier de cette existence écoulée à répandre autour d'elle le parfum de l'édification par la plus exacte ponctualité. L'amour du règlement fut la grande préoccupation de cette chère sœur, et les yeux fixés sur cet unique but, elle parvint au terme de sa longue carrière, gardée par sa règle qu'elle avait si fidèlement observée.

26 mai. Notre chapelle revêtait une fois de plus ses airs de fête à l'occasion de la prise d'habit de sept postulantes. Notre vénéré Père supérieur présida la cérémonie, et le Rév. Père Rottot, S. J. donna le sermon de circonstance. Il démontra la grandeur et la beauté du cloître. . . . " Non, dit-il, le cloître, ce n'est pas une prison, comme le pense la nature, mais c'est la vie cachée en Jésus. . . . c'est la sainte liberté des enfants de Dieu. Malgré ses sujétions, malgré ses sacrifices, demeurez-y donc, mes chères sœurs, et remerciez le ciel de l'appel à la vie religieuse. *Fidèles cloîtrées* ; vous serez heureuses et libres dès ici-bas en attendant l'éternelle béatitude promise à ceux qui ont tout quitté pour suivre Jésus. . . . "

2 juin. Grande fête, procession splendide du très

saint Sacrement. Les corridors, le jardin, la classe industrielle, tout est merveilleusement décoré pour le passage de l'Hôte sacré du tabernacle. Le temps fut magnifique et nous permit une longue pause au jardin où un premier reposoir avait été dressé. Nous y reçûmes la bénédiction de Jésus-Hostie ainsi qu'au second reposoir à la classe St Joseph. Au retour de la procession Jésus nous bénit une troisième fois, dans notre chapelle, après le chant du *Tantum ergo*.

21 juin. Le centenaire de St Louis de Gonzague fêté avec tant de pompe dans tous les pays, ne pouvait passer inaperçu pour nous. Longtemps auparavant nous avons commencé à préparer nos chères enfants par des prières spéciales en l'honneur de ce doux Patron de la jeunesse. Un magnifique Triduum précéda ce précieux anniversaire : chaque soir nous avions le salut et la bénédiction du saint Sacrement, et nous demandions avec ardeur à St Louis de Gonzague, à ce parfait modèle de la vie religieuse, aide et protection dans l'œuvre parfois si pénible pour nous, mais toujours si chère au Cœur de Jésus, l'œuvre du salut des âmes !.....

Le 14 juillet, nous recevions la visite de Monseigneur Issa, de la Palestine. Il vint dire la messe de communauté selon son rite, qui est le rite oriental. Rien de plus nouveau pour nous que la sainte messe dite en langue chaldéenne avec des cérémonies différenciant en tant de points de celle dont nous sommes témoins chaque jour. Après le déjeuner, Monseigneur nous parla pendant près d'une demi heure des pays orientaux, de leurs mœurs et de leurs usages. Il recommanda vivement à nos prières le retour des égli-

ses orientales à l'unité, ainsi que la quête qu'il fait actuellement dans notre pays pour venir en aide aux populations catholiques. Après ces intéressants récits, Mgr parcourut nos différentes classes où il récita le " *Pater* " en chaldéen et chanta dans la même langue, ce qui intéressa vivement nos chères enfants.

Le 29 juillet eut lieu dans notre chapelle un service solennel pour le repos de l'âme de M. Mullins, un de nos bienfaiteurs, décédé en juin dernier.

13 août. Fête de notre très honorée Mère ! Ce jour est pour notre monastère un jour du ciel sur la terre. . . . Aussi chaque année l'attendons-nous avec impatience, le saluons-nous avec amour. Dès la veille nos vœux, nos chants et nos fleurs lui redisent notre affection, notre gratitude, puis le lendemain à l'aurore, toutes réunies auprès du tabernacle, nous confions nos prières à son glorieux Patron, St Alphonse de Liguori. Cette année, nous étions peut-être plus heureuses que jamais de fêter ce joyeux anniversaire, car une récente maladie de notre bonne Mère nous avait fait craindre de ne pouvoir pas le célébrer en son temps ; mais béni en soit le ciel, la santé est revenue et la fête a été des plus joyeuses. La classe des préservées ou classe St-Joseph mérite une mention toute spéciale. Elle n'a pas reculé devant les fatigues et les ennuis de la préparation de drames et de chansons. Ces efforts ont été couronnés d'un plein succès. Elles voulaient témoigner leur amour et leur reconnaissance à notre Mère. Elles ont été parfaitement comprises. Comme elles paraissaient heureux de l'entendre les féliciter de leur succès et les remercier pour les fatigues qu'elles s'étaient in-

posées et les sacrifices qu'elles avaient faits de leurs récréations pour préparer cette soirée de famille ! L'annonce d'un grand congé pour elles comme pour nous vint couronner la fête ; inutile de dire si elle fut bien accueillie et si chacune en profita de son mieux.

Le lendemain de la solennité de la glorieuse Assomption de Marie, le 17 août, vers une heure et dix minutes p. m. notre chère Sœur M. de Ste Emélie Pauzé quittait cette terre d'exil à l'âge de 61 ans, 3 mois et 25 jours, dont 28 ans, 11 mois et 12 jours de religion, du rang des sœurs converses.

Ecoûlée dans l'ombre, obscure aux yeux des hommes, cette existence dut être précieuse aux yeux de Dieu. Elle avait une grande dévotion aux saintes âmes du purgatoire.

19 août. Un service solennel était chanté dans notre chapelle pour le repos de l'âme du Rév. M. V. Plinguet, décédé quelques semaines auparavant. Ce Rév. monsieur nous légua en mourant quatre cents piastres. Nous lui en gardons une sincère reconnaissance et le comptons au nombre de nos bienfaiteurs.

21 août. Cinq novices dirent un éternel adieu au monde en prononçant leurs vœux et six postulantes prirent le saint habit. Une sœur tourière fit son oblation. M. le chanoine Racicot, notre vénéré supérieur présida la cérémonie. Le sermon fut donné par le Rév. Père Ruhlman. S. J., qui développa ces paroles de l'Apôtre : " Je suis mort et ma vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. " La mort dit-il, cette terrible peine du péché, que tout le monde craint, n'est cependant pas redoutable dans la vie religieuse, si



leurs  
ille !  
pour  
elle  
e son

As-  
t dix  
némie  
ns, 3  
rs de

hom-  
x de  
intes

s no-  
I. V  
. Ce  
cents  
nais-  
eurs.  
u au  
ntes  
son  
upé-  
é par  
s pa-  
chée  
ter-  
n'est  
e, si



DR. WOLFRED NELSON

chaque jour on s'est exercé à mourir. Vivez donc en Dieu, mes chères sœurs, en mourant à tout et quand le dernier jour sera venu pour vous, vous ne direz pas : " Je meurs, mais bien, je vis...." Oui, vous vivrez éternellement en Celui pour qui vous avez voulu mourir à tout. "

Le 25 août ramenait encore un départ, une séparation. Notre très honorée Mère partait pour notre mission d'Halifax où elle était impatientement attendue. Sœur Marie Zotique, tourière, l'accompagnait comme missionnaire. Malgré les tristesses de ce départ nous comptions beaucoup sur ce voyage, espérant que comme les précédents, il contribuerait grandement à affermir la santé si souvent chancelante de notre bonne Mère. Hélas ! l'avenir devait tromper nos espérances. A peine était-elle arrivée à Halifax que la Mère Marie de Lourdes, malade depuis longtemps, s'affaissa tout-à-coup. Ce qui d'abord n'avait été qu'un gros rhume était devenu une terrible inflammation de poumons et mettait cette vie si précieuse en danger. Que de moments d'angoisses et de fatigues pour notre Mère. Elle fut continuellement au chevet de la chère malade, ne prenant aucun repos tant que le danger fut imminent.

Le 10 septembre, une dépêche d'Halifax nous annonçait cette triste nouvelle et le lendemain un autre télégramme nous disait : " Plus d'espoir pour notre chère malade." Nous espérions toujours cependant, et des prières continuelles se faisaient ici et dans toutes nos classes. Le jeudi soir, 10 septembre, notre chère sœur Marie de Ste-Claire, notre habile pharmacienne, partait pour Halifax afin de soulager

nos missionnaires dans le soin de la malade et procurer un peu de repos à notre très honorée Mère dont la santé nous inquiétait beaucoup. Une petite sœur converse, Marie de Ste-Philomène, l'accompagnait en qualité de missionnaire.

Dix jours durant sœur Marie de Lourdes fut entre la vie et la mort. Pendant tout ce temps Sa Grandeur Mgr O'Brien, Archevêque d'Halifax, vint chaque jour voir notre chère malade. Il offrit pour elle le saint sacrifice de la messe et la recommanda lui-même aux plus instantes prières de toutes les communautés de la ville. Grâce à toutes ces supplications elle reprit bientôt un mieux sensible. Dans l'espoir de rétablir plus vite et plus sûrement une santé aussi précieuse les médecins conseillèrent fortement de renvoyer la malade à Montréal. Ils comptaient beaucoup sur l'air du pays natal pour le recouvrement de ses forces. Le 27 octobre elle se trouvait assez forte pour entreprendre un voyage de près de 48 heures en chemin de fer. Notre très-honorée Mère n'avait pas voulu confier à d'autres le soin de la ramener au milieu de nous. Le mercredi soir, 28, nous avions la consolation de revoir et notre bien-aimée Mère et notre chère malade. Elles avaient pour compagnes, Marie de Ste-Claire et deux jeunes filles d'Halifax qui se présentaient pour le noviciat. Grande on le conçoit, fut la joie du retour, cordial et affectueux l'accueil fait aux chères voyageuses. Si grand avait été notre ennui, si vive notre inquiétude. Les médecins avaient deviné juste. L'atmosphère vivifiante de ce petit coin du ciel qui s'appelle la Maison-Mère, plus encore sans doute que l'air, pourtant si pur, du pays

natal aida puissamment notre chère malade à reprendre ses forces. Puisse le ciel qui nous l'a rendue nous la conserver de longues années.

Revenons au mois d'août. Le 27 notre très-honorée Mère recevait de nos sœurs de Lima une lettre lui apprenant la mort d'une des courageuses missionnaires parties en mars dernier. En voici quelques extraits :

Ma bien chère Mère,

C'est sous le coup d'une profonde émotion que nous venons aujourd'hui épancher le trop plein de nos âmes en votre cœur maternel.

Jendi, 16 juillet, à 4 heures et demi, l'ange de notre exil, notre bien aimée petite sœur Marie des Martyrs, prenait son vol vers le séjour des récompenses. Son départ laissa dans nos âmes une impression si vive et si profonde de respect et de vénération que tous, Pères et Sœurs, ne trouvaient qu'un mot pour caractériser cette mort : C'est un ange, qui vient de nous quitter pour retourner à Dieu. Ses derniers jours, échos de toute sa vie, furent ceux d'une sainte. Son agonie dura sept longues heures. A en juger par les apparences, elle dut avoir à soutenir un terrible assaut de la part de l'esprit des ténèbres. Dix minutes durant on vit les angoisses qui étreignaient son âme se peindre sur sa figure. On le devinait aisément, l'attaque de l'ennemi de notre salut était furieuse, mais la résistance était obstinée, indomptable, héroïque. Nous ne pouvions la voir sans trem-

bler pour elle et même sans craindre aussi pour nous quand nous serons à sa place. Mais cette fois encore Satan dut s'avouer vaincu. Sa défaite avait été complète. Un reflet d'une paix et d'une joie toute célestes rayonna sur son front. On eut dit que déjà avait sonné pour elle, l'heure du triomphe éternel. C'est en pressant sur son cœur son crucifix, ses vœux et sa règle, en tenant dans ses mains son cierge et sa chère statuette de Marie, qu'elle ne quittait jamais, que notre chère petite sœur partit pour aller suivre au ciel, avec les vierges, l'Agneau Immaculé. Le Rév. P. Grison présent à ses derniers moments profita du consolant spectacle que nous avions sous les yeux pour nous faire voir le bonheur qu'éprouve au lit de la mort, une religieuse fidèle à sa vocation et combien nous devons apprécier le bonheur de mourir épouse du Bon Pasteur.

La chère défunte n'était avec nous que depuis trois mois seulement, cependant, durant ce court espace de temps elle nous édifia beaucoup par sa simplicité, sa ferveur, son obéissance et son respect pour ses supérieures. Vous ne sauriez croire combien elle était aimée de tous et combien nous sommes affligées de ne la plus voir au milieu de nous.

Notre chère sœur Marie des Martyrs était une âme privilégiée, un de ces anges que Dieu prête à la terre pour la réjouir, la consoler et l'édifier. Orpheline dès l'enfance, elle résolut d'appartenir à Jésus seul et entra à notre cher noviciat à dix-sept ans, l'âme toute embaumée de la candeur et de la simplicité de l'enfance. Souvent malade durant son noviciat, elle triomphait de sa frêle constitution à force

d'énergie. Elle passa dans toutes nos classes en faisant le bien et répandant partout un parfum de charité qui la faisait chérir elle-même et portait à mieux aimer Dieu. Au mois de mars elle partait pour Lima. S'éloigner du Canada, abandonner son cher noviciat qu'elle aimait tant, quitter sa chère maison-mère ! C'était le couronnement de son martyre— —Héroïque jusqu'à la fin, elle ne crut pas en faisant un tel sacrifice, payer trop cher l'honneur d'être devenue l'épouse du Bon Pasteur ! Quand le divin jardinier transplanta dans les parterres célestes ce lys éclatant de blancheur, il y avait à peine dix-neuf ans qu'il embaumait la terre et deux ans et demie seulement qu'il fleurissait dans le jardin du Bon-Pasteur. Notre chère petite sœur Marie des Martyrs était du rang des sœurs choristes.

1<sup>er</sup> septembre. Nous souhaitons la bienvenue au révérend Monsieur Délinelle, comme chapelain de notre maison.

4 septembre. Retour au milieu de nous de nos chères missionnaires de Guaranda, la mère Marie de sainte-Mélanie et sœur Marie de saint-Auguste. Quel bonheur ce fut pour nous de posséder encore ces chères voyageuses que nous n'espérions plus revoir ici-bas. Les récits de leurs travaux, de leurs souffrances et de leurs succès depuis leur départ jusqu'à ce jour, nous intéressa vivement. Nous ne pouvions nous lasser de leur entendre raconter leurs périlleux voyages à travers les montagnes, au-dessus des précipices. Nous aimions surtout à les entendre parler du bien immense qu'il reste à faire parmi ces peuples dont plusieurs sont à demi civi-

lisés et d'autres encore complètement sauvages.

Dans ces lointains pâturages le Bon Pasteur compte bien des brebis, là surtout la moisson est grande et les ouvrières du Seigneur bien rares. La dévouée mère Marie de Ste-Mélanie l'a compris et voilà pourquoi elle est revenue à Montréal. Elle vient chercher de nouvelles recrues, de courageuses missionnaires pour ce lointain pays. Quand elle repartira au printemps prochain elle amènera avec elle, celles d'entre nous que Dieu aura désignées pour cette glorieuse mission, par la bouche de nos dévouées supérieures.

8 septembre. Nous recevions avec plaisir notre chère sœur Marie Immaculata, supérieure de Troy, N. Y. Cette bonne mère passa quelques semaines parmi nous et repartit pour son monastère après avoir visité nos différentes maisons.

Le 1<sup>er</sup> dimanche d'octobre eut lieu la procession solennelle en l'honneur de N.-D. du Rosaire. Cette cérémonie toujours chère aux enfants de la Reine du ciel, est devenu plus chère encore depuis qu'en la faisant nous avons la consolation de répondre au désir de Léon XIII, le Pontife du St Rosaire. Nous nous rendîmes, en passant par nos classes, à la salle saint Joseph délicatement décorée pour la circonstance.

Les voix pures de nos chères enfants se chargèrent de faire monter vers Marie, et notre amour, et notre prière.

Le 3<sup>ème</sup> dimanche d'octobre une autre belle procession nous réunissait encore à l'occasion de la solennité de St Michel. Toutes nos enfants des classes y prirent part. La buanderie, placée on l'a vu, sous le vocable de ce glorieux Archange, ( qui sait si bien la



garder) avait revêtu ses plus belles décorations. Nous nous arrê tâmes pour remercier ce prince de la cour céleste et nous mettre de nouveau sous sa puissante protection. Nos enfants chantèrent un cantique d'action de grâce, puis la procession reprit sa marche. Arrivée à sa classe respective, chaque catégorie s'y arrê tait. Nous nous rendîmes enfin à notre chœur où par une dernière prière nous implorâmes le secours du glorieux vainqueur de Lucifer, pour nous et pour les brebis confiées à nos soins.

Ainsi que les années dernières, nous eûmes le 12 novembre au soir l'ouverture de la retraite annuelle. Elle fut prêchée par le Rév. Père Prétot, O. M. I. L'éloquent prédicateur nous rappela les devoirs de la religieuse. Il s'attacha à nous faire voir d'un côté la beauté et la grandeur de nos engagements avec le divin Epoux, de l'autre, l'amour et la fidélité qu'il a droit d'attendre de nous. Il nous fit entrevoir enfin la gloire immense qui attend la religieuse dans l'éternelle Patrie.

La clôture de la retraite eut lieu comme d'habitude le 21, fête de la Présentation de la sainte Vierge.

Pour la première fois, la rénovation de nos saints vœux au lieu de se faire comme jadis au moment de la Ste Communion, ne se fit qu'après la messe. Ce changement nous fut pénible, mais l'autorité, Rome, le voulait ainsi, nous n'avions qu'à pratiquer en cela, comme en tout le reste, notre vœu d'obéissance. Le même jour, à 8 heures A. M. nous nous rendions processionnellement à notre chapelle pour assister à la profession de deux novices qui devaient partir bientôt pour la lointaine mission de Guaranda, dans l'Amérique du Sud.

Cette fête la plus belle, la plus riante pour toute maison religieuse semblait ce matin là, plus solennelle que jamais. Elles étaient là, nos chères petites sœurs, au pied de l'autel, fières et heureuses de se donner au bon Jésus, et de s'immoler pour lui. L'émotion était grande pour tous, surtout pour elles, futures missionnaires... mais elles furent généreuses et héroïques jusqu'à la fin.

Le Rév. Père Prétot, prédicateur de la retraite, fit le sermon. Ce bon Père choisit pour sujet : " Jésus, modèle des religieuses." — Voyez le Verbe éternel, dit-il, quittant les splendeurs éternelles pour venir nous sauver. Descendra-t-il dans un palais magnifique, lui le Roi des rois ? . . . . Non, il descendra dans une pauvre demeure, une Vierge sera sa mère . . . une crèche son berceau . . . . ignoré de tous. Il passera trente ans de sa vie soumis à Marie et à Joseph travaillant avec eux dans la petite maison de Nazareth. Il n'a qu'une pensée : la volonté de son Père . . . . qu'un désir : accomplir cette sainte volonté ! C'est sa pensée, son désir à Bethléem, en Egypte, à Nazareth comme au jardin des Olives et sur l'arbre de la Croix ! Pauvre, dénué de tout, dans sa vie publique comme dans sa vie cachée, il n'a qu'une volonté : glorifier son Père et nous sauver ! Oui, la gloire de Dieu son Père, fut l'unique occupation de Jésus naissant, de Jésus souffrant, de Jésus s'immolant pour nous. Ainsi pense, ainsi agit, ainsi enseigne notre divin Modèle. Vous donc, mes sœurs, qui êtes depuis longtemps consacrées à Dieu, et vous chères enfants qui allez bientôt vous donner à lui, choisies comme vous l'avez été par Jésus, pour être ses épouses, vous

devez marcher sur ses traces. Vous devez par votre consécration, par vos saints vœux, n'avoir de volonté que celle de Dieu manifestée par vos supérieures. Les sacrifices exigés par cette volonté divine seront peut-être bien pénibles à la nature, le combat sera peut-être long et terrible, mais confiance. Si vous êtes assez généreuses, assez fidèles pour dire toujours : Oui mon Dieu, je veux tout ce que vous voulez, ne craignez pas, Jésus soutiendra votre faiblesse. Quoiqu'il arrive fixez vos regards sur votre divin Epoux, dites-lui toujours du fond du cœur : " Je souffre, ô mon Jésus, mais loin de me repentir d'être à vous, je m'en félicite, loin de vouloir briser mes liens, je voudrais les resserrer encore cent fois plus ; faites de moi aujourd'hui et toujours tout ce qu'il vous plaira." Soyez non seulement les épouses mais aussi les apôtres du Christ, gagnez-lui des âmes partout où il vous appellera. Partout et toujours vivez pour lui sur les *plages lointaines*, comme dans le berceau même de votre vie religieuse. Et partout et toujours, Jésus, votre époux, Jésus vous suivra pour vous bénir et vous consoler, en attendant les bénédictions ineffables et les consolations sans fin de l'éternité bienheureuse.

10 novembre. Nous offrons une cordiale bienvenue à deux de nos sœurs étrangères : Marie de l'Enfant-Jésus, Assistante du Bon-Pasteur à New-York et autrefois de notre maison, et Marie de St-Camille, du Monastère du Bon-Pasteur à St Louis et missionnaire à Quito depuis dix ans. Cette dernière retournera sous peu dans sa patrie d'adoption, emmenant avec elle cinq autres courageuses missionnaires pour ce lointain pays. Elle accompagnera aussi nos petites sœurs

qui partiront en même temps qu'elle pour Guaranda.

Jour bien mémorable pour nous. En effet, le 25 novembre 1641 notre Congrégation naissait en France, et le 25 novembre 1891 un nouveau départ avait lieu ; une séparation peut-être pour la vie s'accomplissait : nos chères petites sœurs Marie de Liesse et Marie de St-Isidore nous faisaient leurs adieux ! Bien des larmes coulèrent, on eut besoin de se redire bien des fois : " Au revoir, au ciel. " En attendant, au revoir au saint Tabernacle, au pied de l'autel, où Jésus vient d'accepter vos éternels engagements . . . . Au revoir dans les divins Cœurs de Jésus et de Marie. "

Que Jésus, votre époux, que Marie, votre mère, que Raphaël et les Anges, vos gardiens veillent sur vous. Qu'ils vous procurent un voyage heureux et vous conduisent saines et sauvées où Dieu vous appelle, où les âmes vous attendent.

8 décembre. La fête de l'Immaculée Conception a été célébrée dans notre chapelle avec la solennité habituelle. Grand'messe et sermon par notre Père supérieur ; musique à la messe et au salut.

Si l'Immaculée, si Marie est Mère de Dieu elle n'est pas moins notre Mère ; aussi comme nous l'aimons, nous, les filles de son Cœur admirable ! Oh ! de combien de bienfaits ne lui sommes-nous pas redevables dans notre chère Congrégation. Ici surtout, dans notre belle Ville-Marie, que de faveurs n'a-t-elle pas obtenues à notre cher Monastère ! Merci, Mère immaculée ! Que sans cesse et toujours de ce pieux asile, et surtout de nos cœurs, s'élève vers vous un chant d'amour et de reconnaissance, en attendant l'heure for-

tunée où nous pourrons vous chanter et vous aimer à jamais dans l'éternelle Patrie !.....

L'orgue venait à peine de faire entendre ses derniers accords, quand l'âme d'une de nos pénitentes quittait l'exil pour aller, sans doute, terminer au séjour de la béatitude, la fête commencée dans la vallée des larmes. C'était l'âme d'Hedwige.

Un soir du mois d'août, il y a un peu plus de deux ans, une jeune fille, portant à la main un bouquet de fleurs, venait frapper à notre porte et nous conjurait de l'admettre immédiatement parmi nos pauvres brebis blessées. On se rendait à ses prières. Son premier mot, en se voyant exaucée, fut de s'informer s'il y avait à la chapelle une statue du Sacré-Cœur. Sur la réponse affirmative qu'on lui fit, elle demanda d'y être conduite aussitôt. Arrivée au chœur des pénitentes, la pauvre enfant, après avoir déposé ses fleurs aux pieds de la statue pleura et pria longtemps.

La pénitence d'Hedwige, car c'était elle, fut sincère, comme sa conversion. Quelques mois plus tard on lui permettait d'entrer chez nos madeleines, et bientôt après d'y prendre l'habit. Son bonheur était immense, mais, le jour de sa profession, il deviendrait parfait. Un bonheur parfait ? Hélas ! il n'en est point ici-bas. Peu de temps après, en effet, les symptômes de la maladie qui devait l'emporter se déclarèrent. Dans l'espérance d'être plus promptement guérie, elle se rendit à l'Hôtel-Dieu : Elle sembla d'abord retrouver réellement ses forces. Elle se proposait de reprendre sa place dans la famille qu'elle aimait tant. Bientôt au contraire il ne lui fut plus

possible de se faire illusion, elle comprit qu'elle était prise de consommation et que la maladie ne tarderait même pas à terminer son œuvre. Elle revint donc " afin de pouvoir au moins, disait-elle, mourir au Bon-Pasteur. " Pendant plusieurs mois elle nous édifia beaucoup par sa patience, sa résignation et la ferveur avec laquelle elle recevait la sainte communion. Le jour de l'Immaculée Conception elle put se rendre au petit chœur de l'infirmerie des pénitentes et assister à tous les offices. Après Vêpres, elle se remit au lit. Plusieurs de ses compagnes, enfants de Marie comme elle, vinrent la voir ; elle les pria de chanter à la sainte Vierge des cantiques qu'elle choisit elle-même. Quelques heures plus tard, l'agonie commençait et la pauvre Hedwige, munie des secours de la religion, disait à la terre un éternel adieu.

Puisse la Vierge immaculée, avoir présenté son âme à Jésus, au Cœur duquel elle avait une si grande confiance. Puisse, ce divin Pasteur l'avoir accueillie favorablement dans son Bercaïl du ciel !

Le 14 décembre, aux premières Vêpres de l'octave, une de nos chères madeleines nous quittait à son tour et partait pour le grand voyage d'où l'on ne revient pas. Malade depuis de longues années, elle avait sans cesse édifié ses sœurs et toutes les religieuses employées dans cette classe.

Sous les regards de Marie immaculée, cette pauvre enfant quitta, elle aussi le Bon-Pasteur de la terre pour le Bon Pasteur du ciel !

Le 15 décembre. Beau jour pour notre monastère, fête toujours nouvelle ! Cinq novices avaient le bon-

heur de prononcer leurs vœux et huit postulantes revêtaient le saint habit. Oh ! fasse le Bon Pasteur que cette touchante cérémonie se renouvelle souvent et que notre chère Congrégation croisse et se multiplie pour la gloire de Dieu et le salut des âmes !

Quelques jours après cette douce journée, c'était un départ. Le 21, nos chères petites sœurs Marie de St-Barnabé et Marie de St-Pierre nous laissaient pour Halifax. Nouvelles élues, elles allaient grossir là-bas le généreux essaim des laborieuses et déjà si nombreuses abeilles que la voix du ciel y a fixées. Comme leurs aînées elles quittaient la ruche bénie où s'était écoulée leur enfance religieuse pour voler au secours des âmes !

Daigne le bon Maître bénir abondamment et les anciennes et les nouvelles ouvrières et tous nos bercails. C'est notre vœu le plus ardent, au soir de cette année, qui bientôt ne sera plus ! . . . .

Le 23 décembre, nous recevions la visite du Rév. Père Lacombe, O. M. I. Ce zélé missionnaire nous parla longuement de ses chères tribus du Nord-Ouest. Sa vénérable figure semble avoir gardé l'empreinte des indicibles fatigues et des perpétuels dévouements de son long apostolat ! Que de misères et que de privations, mais aussi que de générosité ! Comme il les aime ses chers enfants, il les porte tous dans son cœur ; il leur a donné déjà bien des années de sa vie, il donnerait volontiers sa vie elle-même pour eux ! Leur bonheur éternel, leur bonheur temporel même le préoccupent sans cesse. Il désire depuis longtemps, nous a-t-il dit, avoir des religieuses du Bon-Pasteur. Il voudrait ouvrir un hôpital pour ses

pauvres, sauvages. Telle n'est pas notre œuvre, c'est vrai, mais qui sait, si l'hôpital ne se changera pas en école industrielle ou de réforme, et alors qui pourrait dire que le Bon Pasteur ne veut pas réaliser les vœux de son digne représentant.

25 décembre. Noël ! Noël avec son cortège de doux souvenirs, de joies nouvelles, de vibrantes émotions ! Près de la crèche qu'il fait bon s'agenouiller..... Pour le cœur chrétien, c'est bien toujours le même Jésus, le même petit enfant de Bethléem. La pensée et la foi se reportent comme par instinct à cette nuit mémorable d'autrefois, à cette crèche si pauvre où Jésus naissant fut déposé par amour pour nous. Abîmé dans ces douces réflexions, le cœur se fond de reconnaissance, l'âme monte, monte toujours et va se perdre au ciel où elle retrouve Jésus, entouré de Marie, de Joseph, des Anges, des Bergers et des Mages, Jésus plus beau, plus aimant que jamais.

Ici, dans notre cher Bon-Pasteur, c'est surtout l'époque où l'on prie. Nous parlons à Jésus de tout ce qui nous intéresse. Nous lui parlons de notre cher Institut, du Généralat, de toutes nos maisons, des bergères et des troupeaux, des bienfaiteurs et des bienfaitrices.

Nos classes, durant 1890 & 1891, ont toujours été en augmentant; en général, elles ont fait notre consolation. A l'école d'Industrie, les enfants sont au nombre de cent trente-trois. Un jour, un membre de la Société de saint Vincent-de-Paul nous amenait six petites sœurs pour l'école d'Industrie. La plus jeune n'avait que huit mois; le père était mort deux mois auparavant, et la mère se mourait à l'Hôtel-Dieu.



Une dame charitable vint quelques jours après et adopta le bébé. Nous recevions un peu plus tard cinq autres petites sœurs dont la plus jeune n'avait que deux ans. Ces pauvres enfants abandonnées de leurs parents, avaient été trouvées dans un hangar où la peur les avait conduites.

Oh ! comme le Bon Pasteur sait bien veiller sur ses brebis, et leur faire sentir son amour !——  
Tantôt, ce sont de jeunes enfants qu'il préserve de la dent du loup ravisseur, tantôt, ce sont de pauvres brebis égarées dont les forces se sont épuisées à le fuir, qu'il ramène au bercail. C'est surtout pour les âmes perdues que le divin Maître met dans nos cœurs des sentiments de compassion et de tendresse. Pour ces dégradées, la nature laissée à elle seule n'aurait que du mépris. Pauvres âmes attérées à la vue du passé, elles en viennent souvent à ne savoir que devenir, quand elles se voient abandonnées de tous. Oh ! qu'elles viennent alors dans le bercail que nous leur avons préparé, où le Bon Pasteur les appelle et les attend. Qu'elles viennent ici pleurer leurs égarements, laver leur âme dans les eaux saintes de la pénitence et Dieu leur rendra leur beauté. Qu'elles viennent, un jour elles iront voir, aimer et posséder le Dieu que jadis hélas, elles ont perdu, mais qu'elles ont retrouvé à force d'amour et de sincère repentir.

---

## QUARANTE-NEUVIEME ANNEE

—1892.—

---



'EST sous les auspices du Cœur Sacré de Jésus, aux pieds même du Dieu qui daigne résider dans nos tabernacles, que nous avons commencé la nouvelle année. Cette journée, nous la devons au jour par lequel s'ouvrit 1892. Chaque premier vendredi du mois, nous avons dans notre chapelle l'exposition solennelle du très-saint Sacrement. C'est donc auprès de Jésus-Hostie, que nous avons passé, dans le recueillement, la gratitude et la prière, les premières heures de l'An nouveau....

[Le 12 janvier, après nous avoir conviées aux suaves épanchements de son Cœur, Jésus nous jugeait dignes de goûter les rudes consolations de sa croix. Ce jour là, le feu prenait tout-à-coup, vers 10 heures du matin, à l'Académie. St-Louis de Gonzague. En quelques instants, toute la maison fut remplie d'une épaisse fumée.] Nos courageuses missionnaires eu-

rent besoin de toute leur autorité et de tout leur sang froid pour faire sortir les élèves sans accident et sans panique. [Heureusement ce ne fut qu'une alerte le feu qui s'était déclaré dans le sous-basement, n'en sortit pas. Bientôt même on réussit à le maîtriser.] Il n'en fut pas ainsi de l'excitation qu'il causa parmi les élèves. Une fois dans le portique, s'imaginant voir le feu au-dessous d'elles et sur le point de les atteindre elles disparurent dans toutes les directions. La plupart se réfugièrent auprès de nous ; trois de nos sœurs vinrent bientôt les rejoindre. Comme on le conçoit, l'émoi fut également grand au monastère. Nos sœurs tourières envoyées en toute hâte au secours des missionnaires leur rendirent de grands services tant pour étouffer l'incendie que pour prendre soin des élèves. Plusieurs parents, que nous avions fait avertir, vinrent bientôt chercher leurs enfants. Nous n'avons eu, Dieu aidant, aucune perte de vie à déplorer, mais nos sœurs Marie de St-Alexandre et Marie de Ste-Rose de Viterbe en essayant d'éteindre le feu avant l'arrivée des pompiers, se brûlèrent sérieusement à la figure et aux mains. Ces brûlures cependant, grâce aux soins habiles de nos sœurs pharmaciennes, ne tardèrent pas à se cicatriser.

Les dégâts matériels furent peu considérables. Quant aux élèves, elles en furent quittes pour la peur et pour se voir condamner à quelques jours de vacances avant de reprendre leurs classes. Etre forcées de prendre des vacances à leur âge, au milieu d'une année d'étude, à l'époque des fêtes du premier de l'an....c'était une rude épreuve, il faut l'avouer. Cependant toutes acceptèrent cette lourde croix avec

une héroïque résignation, plusieurs même... paraissaient toutes joyeuses. Ainsi se termina cet incendie qui aurait pu, en quelques heures, ruiner notre chère fondation. Le ciel, dans sa clémence, a eu pitié de nous. Qu'il en soit béni !

Le 28 janvier mourait à la classe des pénitentes, dans les sentiments du plus sincère repentir, Thaïs, pauvre brebis longtemps éloignée du divin bercail. Non contente de se livrer elle-même au désordre, elle s'était mise à la tête d'une maison de débauche. Touchée par la grâce, elle avait résolu, il y a quelques années, de renoncer à cette vie criminelle. En conséquence elle était venue frapper à notre porte. Admise au nombre des pénitentes elle travaillait avec ardeur à expier son malheureux passé. Parfois cependant la tentation se faisait plus forte, la voix de l'habitude coupable plus impérieuse ; alors elle retournait dans le monde et redevenait encore hélas ! pour un temps, l'esclave de ses passions brutales. De son côté le divin Pasteur ne se lassait pas non plus, de poursuivre la brebis fugitive et rebelle. Il ne cessait, elle-même nous l'a avoué maintes fois, de la harceler par de poignants remords. Parfois ses errements duraient longtemps. Mais enfin la pauvre brebis se laissait encore charger sur les épaules du Bon Pasteur qui la reportait au bercail. La dernière fois qu'il exerça envers elle cette tendresse divinement obstinée à l'emporter, coûte que coûte, sur ses crimes et ses ingratitude, c'était par excellence le jour des pardons et des miséricordes ; c'était le Vendredi saint. Elle venait de quitter le monastère pour se rendre dans une maison de débauche. A peine y

était-elle entrée que non seulement elle ne se sentit plus portée à y demeurer, mais elle éprouva aussitôt un vif désir, ou plutôt un irrésistible besoin de la quitter immédiatement. Sous l'empire de cet attrait divin elle ne put s'empêcher de manifester son intention de retourner sans tarder au Bon-Pasteur. On eut beau se moquer d'elle, elle persista dans sa résolution. Ne pouvant arriver à leur but par les railleries, ces dignes suppôts de Satan trouvèrent moyen de la faire boire et même de l'enivrer. Quand la raison lui revenait et qu'elle parlait encore du Bon-Pasteur, ces démons à face humaine recourait à leur infernal stratagème, réussissaient à la replonger dans son ivresse. Satan de son côté ne perdit pas un temps si précieux. Il profitait des moindres lueurs de sa raison pour essayer de la porter au désespoir. Maintes fois elle fut sur le point de se croire perdue pour jamais. N'avait-elle pas enfin, comme lui disait l'esprit du mal, comblé la mesure de ses crimes ? Jésus daignera-t-il lui pardonner encore une fois ? En revenant dans cette maison, de son plein gré, n'avait-elle pas rejeté sa dernière planche de salut ? Elle en était là de ses pensées quand il lui vint une inspiration céleste. Elle feignit de dormir pendant quelque temps afin de recouvrer le plein usage de sa raison et de quitter alors, dès qu'elle le pourrait, le bourge où elle se trouvait.

C'est le Vendredi saint que cette pensée lui était venue et c'est le Vendredi saint même qu'elle put la mettre à exécution. Pleinement rendue à la raison, elle profita d'un moment où personne ne l'observait pour quitter la maison maudite et revenir

aussitôt auprès de nous. En sortant de cet enfer, disait-elle à la maîtresse des pénitentes, je suis venue ici. Maintenant c'est ici que je mourrai, je l'ai promis au bon Dieu. Cette fois enfin, la maladie aidant, elle fut fidèle à sa parole. Peu de temps après son merveilleux retour au bercail, la consommation commença à se faire sentir. Elle fut d'une lenteur effrayante. Pendant près de trois ans la pauvre enfant souffrit beaucoup ; mais à force d'énergie, elle faisait taire ses souffrances et continuait son travail. Elle ne consentit à se reposer que lorsque toute occupation lui devint impossible. Elle ne se décida à rester à l'infirmerie que lorsqu'elle fut incapable de marcher. Elle y fut un modèle de patience, d'esprit de foi et de recueillement. On était frappée de la religion avec laquelle elle faisait le signe de la croix. Toute sa vie, même à ses jours les plus coupables, elle avait pratiqué une vertu particulièrement chère au Cœur de Jésus : la charité fraternelle. C'est là, sans doute, le secret des ineffables miséricordes du Bon Pasteur à son égard. Cette vertu appelée par nos saints Livres la plénitude de la loi, brilla surtout en elle sur son lit de souffrance. Comme on le pense bien Satan revint maintes fois à la charge durant ces trois ans de souffrances, mais Thaïs eut la consolation de sortir toujours victorieuse de ces terribles combats. Enfin, quand la mort arriva, elle la vit venir sans effroi, dans le calme le plus profond. Elle eut le bonheur de recevoir la sainte communion, l'Extrême-Onction et les indulgences de la bonne mort. Elle ne cessa de prier et de demander des prières jusqu'au moment suprême où, munie d'une

dernière absolution, elle quitta la terre pour comparaître devant le souverain Juge. Sans doute, en la voyant à ses pieds, Jésus dut se souvenir de ses miséricordes passées et comme ici-bas accueillir favorablement là-haut cette pauvre brebis si coupable jadis, mais maintenant sincèrement revenue à Lui.

Le 8 février nous ramena la fête toujours si chère à nos âmes, du saint Cœur de Marie, notre fête titulaire. La messe fut chantée par notre vénéré Père supérieur, assisté de M. Délinelle, notre chapelain, et de M. Perreault, ancien curé. Le sermon fut donné par le Rév. Père Prétot O. M. I. L'éminent prédicateur remua profondément nos âmes par l'émotion avec laquelle il nous parla de la bonté, de la miséricorde et surtout de l'amour du Cœur de notre Mère.

Deux jours après cette belle fête, le 10 février, nous reçûmes la visite de Monseigneur Gabriels, récemment nommé Evêque d'Ogdensburg. E. U. Sa Grandeur nous parla de son diocèse le recommanda à nos prières, nous bénit puis visita nos classes.

Dans le mois de saint Joseph eut lieu l'installation tant désirée d'une presse à imprimer. Elle est placée dans la buanderie au-dessus de l'engin. Le Frère Coutu, C. St Viateur, eut la charité de venir pendant un mois enseigner à nos sœurs la manière de s'en servir. Qu'il nous soit permis de lui exprimer ici notre reconnaissance et de prier Dieu de l'en récompenser.

Le 18 mars. Aujourd'hui commencent les travaux pour l'agrandissement des salles destinées à nos classes. Nous tenons à mettre ces constructions sous la protection spéciale du grand saint Joseph. Demain

nous n'irons pas seulement à sa suite comme durant son mois, du cloître au chœur, mais nous porterons sa statue dans toutes nos classes en chantant ses louanges et en lui disant que toute notre confiance est en lui. Daigne le Père adoptif de Jésus se faire encore notre *Pourooyeur* et notre *Cuissier* en se chargeant comme toujours de trouver, de multiplier les fonds dont nous avons besoin pour l'érection de cette bâtisse.

Les premiers jours d'avril furent signalés par une grande visite : celle du Rév. Père Jean Marie, abbé de Bellefontaines ( France ), Général de l'Ordre des Trappistes. Le monastère de N.-D. du Lac, Oka, érigé en Abbaye par notre Saint Père, doit sous peu élire son Abbé. C'est pour présider cette élection que le Père Jean Marie est venu en Canada. Le Rév. Père nous parla des austérités de la Trappe... Il nous dit aussi quelques mots des persécutions exercées en France contre les Ordres religieux. " Continuons, nous dit-il en terminant, à prier pour notre chère et malheureuse France. Continuons à prier et un jour, le ciel se laissera fléchir, il lui rendra sa ferveur et sa puissance d'autrefois."

Le 5 avril on commença la démolition des murs du noviciat et du dortoir voisin, pour transformer ces appartements en salle de communauté, l'ancienne étant devenue trop petite pour le personnel de la maison. Bien des yeux se remplirent de larmes en voyant tomber ces murs témoins de notre enfance religieuse. Oh cher noviciat ! c'est toi qui me tendit les bras quand Jésus daigna m'appeler aux honneurs de ses divines fiançailles, toi qui m'accueillis



quand le cœur gros de douleurs, les yeux rougis de pleurs je venais de dire adieu à tant d'êtres chéris dans le siècle ; toi qui me redonnas et mon père et ma mère et mes sœurs. C'est toi qui m'enseignas à ne vivre que pour Jésus et pour les âmes ; toi qui me ravis d'une sainte joie en me faisais entrevoir le jour trois fois béni où je pourrais m'engager pour toujours à n'avoir de vœux, de trésors, de plaisirs que les divins vœux de la sainte obéissance, que les trésors sans prix de la sainte pauvreté, que les plaisirs ineffables de la sainte chasteté. Oh mon cher noviciat ! c'est toi qui me préparas au plus grand de mes jours ; toi qui me conduis à l'autel où Jésus devint mon Époux et moi son épouse pour les siècles du temps et de l'éternité. C'est toi, mon cher noviciat, qui m'as fixée sur le chemin du ciel et m'en as donné un avant-goût. En voyant tes murs s'élargir pour recevoir la communauté je bénis Dieu. Ta présence m'aidera à porter plus généreusement le fardeau des responsabilités, ton souvenir ranimera mon courage et mes espérances pour la vie future.

Le 8 avril nous reçûmes M. Chisholm, bienfaiteur de notre monastère d'Halifax. Il visita nos classes, admira notre œuvre et repartit enchanté.

Que celui qui est assez riche pour rendre au centuple ce que l'on donne en son nom, le récompense de ses généreuses libéralités.

Le 9 avril, nous fûmes attristées par le départ inattendu de notre très honorée Mère. D'urgentes et graves affaires l'appelaient à Halifax. Nous nous consolions de ce départ par l'espoir d'un prompt retour.

19 avril. Grâce à l'extrême activité avec laquelle

les travaux ont été poussés, nous entrons aujourd'hui dans la nouvelle salle de communauté. C'est un appartement bien aéré, assez grand pour recevoir toute notre petite famille.

Le lendemain nous fêtons St Zotique, patron de notre vénéré Père supérieur, M. le chanoine Racicot. Il y eut comme à l'ordinaire communion générale à son intention. Puisse l'Hôte divin de nos cœurs, le conserver longtemps à notre tête !!...

Le 3 mai eut lieu dans notre chapelle une de ces fêtes toujours chère au cœur de la religieuse : une profession et une prise d'habit. Oui, c'est toujours avec bonheur que nous voyons s'augmenter le nombre des ouvrières du Seigneur. Cette fois, trois novices prononçaient leurs vœux et sept postulantes revêtaient le saint habit.

7 mai. Grande joie, notre très honorée Mère nous revient d'Halifax, toute heureuse et toute fière du bien opéré là-bas par nos chères sœurs, toute édifiée de leur attachement pour leur mission et de leur généreux dévouement pour les âmes. Ce nouveau bercail semble tout-à-fait aimé du ciel, le privilégié du Sacré-Cœur de Jésus.

Quelques jours plus tard, le 12 mai, notre très honorée Mère nous quittait de nouveau. Cette fois c'était pour entreprendre un voyage beaucoup plus long et plus périlleux. Son absence également devait durer plus longtemps que toutes les précédentes. Elle se rendait à Angers pour les élections générales. A cette occasion Monseigneur notre Archevêque vint nous faire visite. Sa Grandeur était accompagnée de plusieurs membres du clergé. Elle nous exprima en quel-

le haute estime elle a notre œuvre, et quel intérêt elle porte à notre maison provinciale. Monseigneur aime à nous rappeler qu'avant de devenir notre évêque, il a été d'abord notre chapelain puis notre supérieur pendant plusieurs années. En nous quittant Sa Grandeur eut une bénédiction spéciale pour nos chères voyageuses. Avec notre très honorée Mère provinciale, partaient la mère Marie de Ste-Mélanie, supérieure de Guaranda, ( Amérique du Sud ) et la mère Marie de St-François de Borgia, supérieure à notre Académie de Saint Louis de Gonzague. Le départ eut lieu à 4 heures de l'après-midi. Ce ne fut pas, on le pense bien, sans tristesse et sans larmes que se fit la séparation. Selon l'usage on se rendit tout d'abord au chœur pour réciter les prières de l'itinéraire, et confier nos chères partantes à la garde de l'Archange Raphaël. Les adieux se firent ensuite à la communauté. Quand, après une dernière bénédiction notre Mère eut franchi le seuil de la communauté les sanglots éclatèrent de toutes parts. Toutes la suivirent jusqu'à la porte du cloître en répétant à travers leurs larmes : " Heureux voyage, chère Mère, et prompt retour....." Que l'Etoile de la mer daigne la guider et la protéger. Nos chères voyageuses se rendaient à New-York où elles devaient s'embarquer le 14 pour notre chère Sion.

Pauvre terre qu'elle est bien nommée lieu d'exil, vallée de larmes!!! Peu de jours après ce triste départ une nouvelle encore plus pénible nous arrivait. Le 26 mai, jour de l'Ascension, après la grand'messe, la cloche nous convoquait, contre l'ordinaire, à la salle de communauté. Notre chère Sœur assistante nous

attendait un télégramme à la main. Rien qu'à voir son émotion on devinait qu'elle avait un malheur à nous apprendre. En effet, d'une voix entrecoupée de sanglots elle lut ces paroles : " Angers, 26 mai, — Mère Générale morte . . ." Dire notre surprise et notre consternation serait chose impossible. Morte, notre Mère Générale !! morte, la veille ! . . . et les dernières lettres venues de la mère patrie nous la disaient en parfaite santé ! Morte, elle que toutes les supérieures, en route pour Angers, se proposaient de réélire tout d'une voix ! Hélas ! le télégramme disait vrai : notre digne Mère générale, Marie de St-Pierre de Coudenhove, était bien réellement morte le 26 mai, ce ne fut que le 2 juin qu'une longue lettre de notre bonne Mère provinciale nous donna des détails sur cet immense deuil de famille. Dans l'après-midi, Monseigneur vint confirmer plusieurs de nos chères enfants qui avaient eu le bonheur de faire leur première communion le matin. Informée de la perte que nous venions de faire, Sa Grandeur daigna venir à la communauté nous offrir ses condoléances. Monseigneur prenait d'autant plus de part à notre deuil qu'il connaissait notre vénérée Mère Générale. Il l'avait vue à Angers lors de ses voyages à Rome et l'avait en haute estime. La visite de notre saint Prélat fut celle d'un père consolant ses enfants de la mort de leur mère bien aimée. Encouragées par ses paroles, fortifiées par sa paternelle bénédiction nous nous sentions plus courageuses et plus résignées.

Le 31 mai eut lieu dans notre chapelle un service solennel pour le repos de l'âme de notre digne Mère Générale. Il fut chanter par notre vénéré Père supé-

voir  
ur à  
e de  
  
no-  
otre  
ères  
e en  
ieu-  
lire  
rai :  
e de  
mai,  
otre  
sur  
lon-  
e en-  
niè-  
que  
à la  
sei-  
euil  
l'a-  
l'a-  
élat  
ort  
uro-  
ous  
  
vice  
tè e  
pé-



MÈRE M. DE ST-PIERRE  
2ème Sup. Gén.

ri  
re  
g  
li  
la  
tr  
de  
pl  
ré  
an  
ré  
ob  
ce  
M  
gu  
su  
co  
te  
af  
de  
pr  
si  
  
ar  
un  
or  
m  
ve  
ge  
av  
ga  
qu

rieur avec diacre et sous-diacre. Dans le sanctuaire on remarquait plusieurs membres du clergé et dans l'église plusieurs représentants des communautés religieuses ainsi qu'un bon nombre de laïques, amis de la maison. Notre chapelle publique et celle du cloître étaient drapées de longues tentures de deuil et décorées de sentences appropriées à la mère que nous pleurions. . . . . S'il n'a pas été donné à notre vénérée Mère de prendre rang à la suite de Jésus au jour anniversaire de sa glorieuse Ascension, les prières réunies de tout notre cher Institut, les nombreuses oblations de la sainte Victime ont dû lui obtenir cette faveur durant l'octave de cette grande fête. Mère chérie et vénérée, ah ! daignez, avec notre digne Mère Fondatrice, veiller encore, veiller toujours sur le troupeau que, durant des années, vous avez conduit avec tant d'amour, de zèle et d'habileté. Obtenez à chacune de vos filles de marcher sur vos traces afin que nous puissions aller vous rejoindre auprès de ce divin Pasteur, que vous nous avez si bien appris à aimer et pour la gloire duquel vous vous êtes si généreusement dépensée ! . . . . .

Le jour de la Pentecôte, une nouvelle dépêche nous arrivait d'Angers, mais celle-là était accueillie avec une indicible allégresse. Désormais, nous n'étions plus orphelines. Le ciel nous avait donné une mère, une mère digne en tous points de remplacer celle que nous venions de perdre. Sœur Marie de Ste-Marine Verger, provinciale de France, disait le joyeux message, avait été élue Supérieure Générale. Puisse le ciel nous garder durant de bien longues années, la chère Mère qu'il vient de nous donner.

Le 8 juillet, à 5 heures du soir, s'endormait dans le Seigneur, à l'âge de 29 ans, notre chère sœur Marie de Lourdes Martin, première supérieure d'Halifax et revenue ici l'an dernier pour refaire sa santé.— Entrée bien jeune en religion elle conserva toute sa vie cette simplicité enfantine qui s'harmonisait si bien avec son cœur droit et aimant. Longtemps employée à la salle des ouvrages, poste aussi délicat qu'important, elle réussit à merveille. Nous pourrions résumer sa vie en disant que partout où elle passa, elle sut édifier et s'attacher les cœurs. Malgré sa frêle constitution, elle venait à bout de tout, grâce à sa rare énergie. Quand notre mission d'Halifax fut fondée en 1896, elle fut choisie pour en être la première supérieure. Un instant elle parut accablée sous le fardeau de cette responsabilité, mais bientôt elle se rendit de tout cœur à la voix de Dieu parlant par l'autorité. Toutefois elle ne cessait de dire qu'avant un an le bon Dieu la ramènerait au cher berceau de sa vie religieuse. En effet, elle nous revint en octobre 1891, déjà gravement atteinte de la maladie qui allait bientôt l'emporter. Les soins les plus intelligents et les plus assidus, les prières les plus ferventes, rien ne put enrayer les progrès de la consommation. Pour elle l'heure de la moisson était arrivée !— Dans ce cœur de mourante tout brûlant d'amour de Dieu, il restait cependant encore un désir : celui de revoir notre mère avant de mourir.—“ Mon Dieu, disait-elle souvent, le sacrifice est trop grand, laissez-moi revoir encore une fois notre mère. ” Pourtant, elle parvint à se résigner tout à fait, et elle fit généreusement ce dernier sacrifice. Sa mort fut l'écho de sa vie : elle fut calme



et souriante. Elle mourut quelques heures seulement après avoir reçu Jésus dans son cœur aux premières vêpres des Prodiges de Marie, de cette Vierge qu'elle avait tant aimée. . . . Son service eut lieu le 11 l'avant veille du retour de notre Mère au milieu de nous. Evidemment Dieu n'avait donné à cette âme généreuse, un si vif désir de revoir sa supérieure ici-bas que pour lui procurer l'occasion d'ajouter ce sacrifice à tous ceux de sa vie. — Comme ce *Fiat* doit être inscrit en brillants caractères au livre de vie !

Ce bonheur tant désiré par sœur Marie de Lourdes, dont elle dût faire le sacrifice, ce bonheur nous fut accordé à nous, comme nous venons de le dire, le mercredi, 13 juillet. Nous n'essaierons pas de décrire l'allégresse qui régnait alors dans notre monastère.

Enfin donc notre bien aimée Mère nous est rendue. C'est aux pieds de Jésus, au chant du *Benedictus* que nous la recevons avec ses compagnes. À Jésus, à Marie les prémices des joies suaves du retour ; à Jésus, à Marie les prémices de cette délicieuse fête de famille. C'est justice, c'est bonheur. C'est justice, puisque c'est Jésus, c'est Marie qui ont veillé sur nos chères voyageuses et nous les ramènent saines et sauvées. C'est bonheur, qui mieux que Jésus et Marie peuvent comprendre et partager les joies d'une mère revoyant ses enfants et celles des enfants revoyant leur mère. Ah ! le monde ne sait pas, il ne saura jamais quel centuple d'allégresse ineffable on trouve à déposer ses joies dans les Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie, avant de les savourer soi-même. Rien de plus ravissant, rien de plus raisonnable, rien aussi de plus imposant que cette cérémonie du retour.

Imaginez-vous voir défiler en silence devant vous, puis entrer majestueusement dans le saint lieu, une longue file de personnes toutes vêtues de blanc et suivies de quelques autres paraissant de la même famille, mais portant seules de longs manteaux noirs. Prêtez l'oreille à la voix harmonieuse de l'orgue répandant à flots pressés ses notes les plus gaies et les plus joyeuses. Ecoutez maintenant les chants d'allégresse qui sortent de toutes les poitrines et semblent vouloir porter jusqu'au ciel l'hymne de leur reconnaissance. Enfin, rappelez-vous, que ce sont des enfants se rencontrant aux pieds de Jésus avec une mère tendrement aimée, absente depuis longtemps et qu'elles revoient là, avant même qu'elle ait déposé ses habits de voyage. Vous aurez alors quelque idée de notre allégresse le 13 juillet au soir.

Après ce chant d'actions de grâces, nous nous rendons au noviciat où l'on avait dressé une table pour nos chères voyageuses. Là, les cœurs et les langues peuvent se délier en toute liberté. Mais ce n'est pas pour longtemps, il se faisait tard et notre bien aimée Mère est très fatiguée. Après avoir causé quelques instants, sa Charité nous bénit en nous disant : A demain. Le lendemain, après le déjeuner, nous nous réunissons à la salle de communauté. Là, après avoir entendu une magnifique cantate composée pour fêter son retour, après avoir répondu à notre adresse d'heureux revoir, notre Mère nous parle longuement des merveilles qu'elle a vues à Paris, à Angers, et à Lourdes. Nous l'écoutons ravies. En terminant son récit, elle nous remet à chacune de petits mais précieux souvenirs achetés pour nous aux sanctuaires bénis

qu'elle a visités. Elle nous distribue ensuite des images et d'autres objets de piété venant de notre vénérée Mère Générale. Dieu sait avec quelle joie et quelle gratitude ces présents furent accueillis.

La Supérieure de Guaranda, (Amérique du Sud,) et celle de St Louis de Gonzague, compagnes de voyage de notre Mère, assistèrent à cette fête de famille, ainsi que deux sœurs de Lima, parties d'ici il y a 21 ans : la Mère Marie de Ste-Eugénie, actuellement provinciale à Lima et son assistante, Marie de St-Zotique.

Quelques jours plus tard, le 18 juillet, une autre de nos chères sœurs de la rue Fullum, nous quittait à son tour pour un monde meilleur. Nature douce, grande et généreuse, elle était faite pour être toujours la consolation de ses supérieures. Dieu l'a ravie à notre religieuse affection dans la trente-unième année de son âge et la treizième de sa vie religieuse.

Le 25 août nos courageuses missionnaires nous disaient adieu de nouveau, emmenant avec elles de nouvelles recrues : c'étaient nos bien aimées sœurs Marie du Mont-Carmel et Marie de Ste-Rose de Lima, professes ; Marie de Ste-Pudentienne et Marie de Ste-Ledivine, novices.

La Mère Marie de Ste-Mélanie, supérieure de Guaranda, retournait en même temps dans son monastère avec sœur Marie Edouard et une jeune demoiselle.

Le 7 septembre était le 151<sup>ème</sup> anniversaire de supériorat de notre très honorée Mère provinciale.

Il va sans dire qu'il y eut une petite fête de famille. Daigne le divin Pasteur la laisser encore long temps la gardienne de cette bergerie, pour nous permettre de célébrer non seulement les noces d'argent mais même les noces d'or de son habile et maternelle direction.

Le même jour, visite de sa Grandeur Monseigneur O'Brien, archevêque d'Halifax et du révérend Père Murphy, supérieur de nos sœurs d'Halifax, toujours enchantés de notre œuvre et de celle de nos sœurs qui l'accomplissent sous leurs yeux.

Quelques jours plus tard, nous recevions la visite de Mademoiselle Walshe et de Madame Peters, toutes deux aussi d'Halifax, et bienfaitrices insignes de cette maison.

Le 26 novembre, notre chapelle a revêtu de nouveau ses habits de fête pour une imposante cérémonie qui va s'accomplir. Regardez : Voici les sœurs novices, puis les professes qui arrivent le front encore plus radieux, l'air encore plus recueilli qu'à l'ordinaire. Elles s'avancent en procession, la croix marche devant elles. Mais que font dans leurs rangs ces vingt jeunes filles aux toilettes brillantes ? On dirait des fiancées parées pour des unions terrestres. — Ces jeunes filles, ce sont des âmes qui se sentent appelées à vivre de notre vie. Elles ont quitté depuis des mois ces livrées mondaines. Si elles les ont reprises aujourd'hui c'est pour s'en dépouiller plus solennellement. Il leur tarde d'échanger ces parures frivoles contre la blanche robe des novices du Bon-Pasteur. Après elles viennent sept novices. Plus heureuses encore, elles vont voir se réaliser dans quel-

ques instants, leur plus chère ou mieux leur seule espérance. Dans quelques instants, elles diront un éternel adieu au monde. Dans quelques instants, elles seront devenues pour l'éternité les véritables épousées du Christ. L'âme non moins joyeuse peut-être que ces héroïnes du jour, notre très honorée Mère et notre digne Sœur assistante ferment la marche. C'est en chantant les louanges de la Reine des vierges, de la gardienne des vocations religieuses que s'accomplit l'entrée au chœur. Une fois de plus nous allons donc être témoins d'une profession et d'une prise d'habit. Elle revient souvent cette cérémonie et cependant elle nous semble toujours nouvelle et même toujours touchante. Elle a pourtant ce matin un cachet tout particulier d'imposante grandeur, la majesté qui s'attache à la présence du plus haut représentant de Dieu dans ce diocèse, Monseigneur l'Archevêque, préside assiste d'un nombreux clergé. Chargé de donner le sermon, M. le chanoine Martin sait faire vibrer les fibres les plus sensibles du cœur, en s'adressant tour à tour aux élues du jour et à leurs parents. Il s'attacha surtout à faire voir la grandeur de l'apostolat de la religieuse du Bon-Pasteur, et les heureux effets de la mission qu'elles sont appelées à exercer auprès des brebis égarées, auprès de ces pauvres victimes que le monde rejette et dédaigne après les avoir recherchées et dégradées. " Vous êtes, mes sœurs, ajouta-t-il, les représentantes de la miséricorde de Dieu auprès de ces âmes défigurées par le crime, mais gardant encore quelques traits de leur beauté native. C'est par vous que le Bon Pasteur veut ramener au bercail ces brebis errantes et rebel-

les ; c'est par vous que Jésus veut redonner à ces âmes coupables la paix de la conscience, l'amitié de Dieu qu'elles ont perdue peut-être depuis longtemps : c'est vous qui leur aiderez à retrouver dans les larmes d'un saint repentir les suaves douceurs de l'amour divin. Voilà votre mission. Estimez-la toujours, remplissez-la toujours et un jour, suivies de ces âmes qui vous devront leur salut, vous entrerez dans la patrie, vous irez rejoindre votre céleste Epoux au séjour des délices éternelles. ”

L'année sur son déclin nous ramena bientôt après la fête de Noël. Pourquoi cette solennité est-elle toujours si chère au cœur chrétien ? pourquoi ancienne, comme elle est, revient-elle chaque année avec des charmes nouveaux ? . . . Ah ! c'est que tout en nous parlant des infinies grandeurs du Verbe incarné, elle nous le présente sous les traits d'un tout petit enfant et que l'enfance à le secret d'attirer à elle tous les cœurs ! Avec l'Eglise du ciel, avec l'Eglise de la terre, nous tressaillons d'allégresse, nous redisons à l'Enfant-Dieu nos louanges et notre amour. Pour lui prouver la sincérité de nos paroles et de nos sentiments nous nous appliquons à rendre cette douce solennité aussi grandiose, aussi touchante que possible. Depuis quelques années le public n'est plus admis à la messe de minuit dans notre chapelle. Mais en devenant plus intime, cette auguste cérémonie ne nous en paraît que plus ravissante. La communion se fait à la grand'messe ; nous avons ensuite le bonheur d'en entendre deux autres en action de grâces. Dès l'aurore nous nous retrouvons auprès de la crèche du Divin-Enfant pour assister à une quatrième messe et

bientôt après, à une cinquième encore plus solennelle que celle de la nuit, la messe du grand jour de Noël. Parure, chant et musique ont surpassé cette année tout ce qu'on avait encore vu et entendu dans notre chapelle. Les vêpres chantées avec non moins de solennité furent suivies du sermon et d'un magnifique salut du saint Sacrement. Ainsi se terminèrent ces heures d'ineffable bonheur qui laissent toujours de si profondes émotions dans nos âmes.



## CINQUANTIEME ANNEE

—1893.—



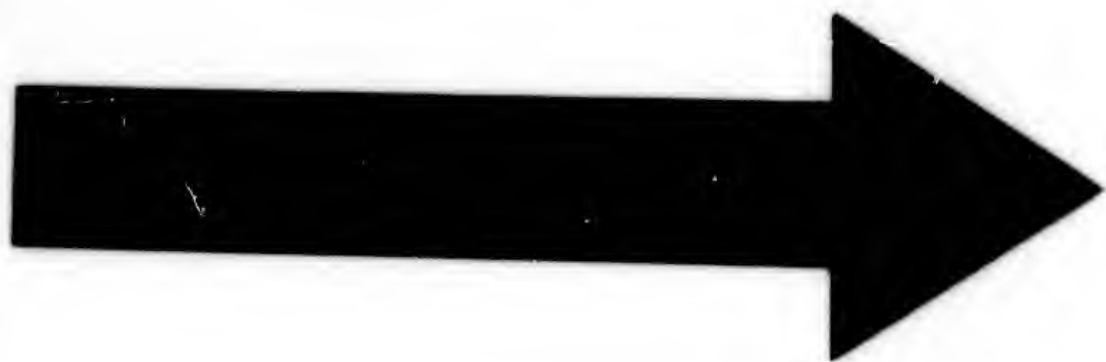
RIEN de saillant ne signale les deux premiers mois de la nouvelle année. Le 11 avril nous eûmes la douleur de perdre un de nos bienfaiteurs insignes, le Rév. J. Brissette, curé de St Thimothée. Depuis de longues années nous étions de sa part l'objet des plus généreuses libéralités, il ne nous oublia pas non plus sur son lit de mort. Nos regrets les plus sincères, le suivront au-delà de la tombe. Celui qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom entendra la voix de notre gratitude, il lui rendra au centuple tout ce qu'il a fait pour nous. . . . Voilà du moins quelle fut la prière de toute la communauté en lui appliquant immédiatement ses suffrages. Le 19, eut lieu dans notre chapelle un service solennel pour le repos de l'âme de ce dévoué bienfaiteur. Puisse, la prière de celui qui se montra



si prodigue à notre égard, nous procurer des imitateurs de ses précieuses largesses.

Le 30, en ramenant la fête de notre vénéré Supérieur, nous procure encore une fois le bonheur de lui exprimer notre gratitude pour le dévouement sans borne dont il nous entoure depuis tant d'années. Daigne son auguste patron St Zotique lui obtenir du Cœur, si riche et si bon, de Jésus ses faveurs les plus abondantes et les plus signalées. Comme nous, nos enfants sont également l'objet de sa paternelle sollicitude ; Aussi, il faut voir avec quelle joie et quelle reconnaissance toutes l'accueillent quand il passe dans leurs classes, et combien sont ardentes les prières qu'elles font pour lui ! Après sa messe, notre Père se rendit à la classe de la préservation. Nos enfants l'attendaient radieuses de bonheur réunies dans la belle salle toute rayonnante de lumière qu'elles inauguraient ce jour là. Notre bon Père les félicita sur leur nouveau bercail, il suivit ensuite avec intérêt la petite représentation qu'elles avaient préparée en son honneur. La séance achevée il les encouragea avec une bienveillance toute paternelle. En terminant il leur parla du bonheur qu'elles ont de vivre dans ce cher asile, lorsque tant d'autres pauvres enfants délaissées et maltraitées s'estimeraient si heureuses de jouir du même avantage. Enfin, l'annonce d'un grand congé n'empêcha pas, on peut le croire, sa bénédiction d'être reçue avec reconnaissance.

Le lendemain, 21, notre Père supérieur accompagné de M. Choquette, curé de Compton, au diocèse de Sherbrooke, nous amenait un visiteur vraiment





0  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

10  
11

extraordinaire. Où le recevoir ? à la communauté ? au parloir ? ou dans les classes ? La règle n'ayant point prévu le cas, on crut qu'il valait mieux le faire venir au parloir. Chacune s'y rendit, l'obéissance le demandait et la curiosité n'en était pas froissée, on disait des choses si étonnantes du personnage qui nous arrivait. Son apparence, il faut bien l'avouer, fut pour nous une vraie déception, il ne ressemblait à aucun des visiteurs reçus jusque là dans la maison. M. Choquette le connaissant intimement nous le présenta et nous fit de lui l'éloge le plus pompeux et le plus convaincu. Chose édifiante, inouïe peut-être dans l'histoire de l'humanité, notre visiteur recevait ces compliments avec une modestie parfaite. On eut dit qu'il ne les entendait pas. La mémoire et le talent d'imitation de mon ami, disait M. Choquette, tiennent du prodige. Il ne contrefait ni les gestes, ni l'expression de la figure, c'est vrai, mais pour la voix, il la reproduit avec une fidélité surprenante et qui ne se dément jamais. Il suffit qu'on ait parlé, ou chanté une seule fois devant lui pour que tout cela demeure gravé sur les tablettes de son souvenir. Dans cent ans il pourrait reproduire l'entretien, le rire, le chant ou le discours entendus et cela sans omettre un seul mot, passer une seule note. Bien plus, dans cent ans, il pourrait reproduire les inflexions et même le timbre de voix de ses interlocuteurs. Pas un solo de chant, de piano, de violon etc. qui ne s'imprime pour toujours dans sa mémoire et qu'il ne puisse répéter autant de fois qu'on le désire. Il va même jusqu'à imiter à la fois toutes les voix d'un chœur, tous les instruments d'un orchestre ou d'une fanfare. Vous

croyez sans doute, ajouta M. Choquette, que j'exagère les qualités de mon ami, écoutez-le : Là dessus, à la demande de M. le curé, notre habile visiteur se mit à imiter les voix d'hommes ou de femmes les plus en renom, les solos de pianos, de violon, de cornet etc. qu'il avait entendus. Avec la même fidélité et la même aisance il nous fit entendre les fanfares les plus appréciées du continent. Un moment nous fûmes tentées de nous agenouiller, c'était Monseigneur de Montréal qui chantait les paroles de la bénédiction épiscopale. Enfin, fait non moins remarquable, notre illustre visiteur trouvait moyen de faire entendre ses harmonies que de nous seules. Tout nous paraissait se passer dans le lointain. Quel visiteur accomplissait ces merveilles ? Vous l'avez deviné. . . . l'instrument qu'Edison a nommé Phonographe.

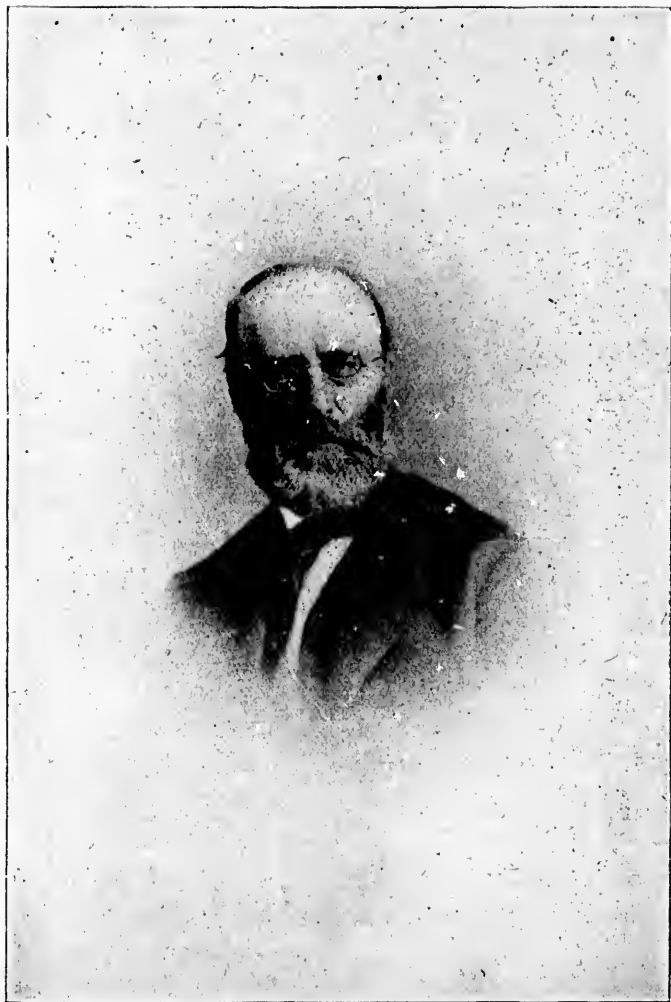
Le 12 mai, nous étions témoin d'une bien touchante cérémonie : celle d'une première communion. Quel bonheur pour nous de préparer ces jeunes âmes au divin Banquet ! Nos chères petites étaient plus nombreuses qu'à l'ordinaire cette année. Monseigneur l'Archevêque de Montréal mit le comble à leur bonheur en venant le même jour leur administrer le sacrement de Confirmation. Sa Grandeur daigna bénir ensuite l'aile neuve dont nos classes avaient pris possession depuis peu. Après la bénédiction Mgr passa dans chaque salle, reçut partout des adresses de bienvenue, répondit partout avec sa bienveillance accoutumée, et couronna sa visite par l'annonce d'un grand congé.

Quelques jours plus tard, dimanche, le 21 mai, nous saluons l'arrivée du Rév. Père A. Le Doré.

supérieur Général des Eudistes, venu en Amérique pour visiter la maison de son Ordre qui se trouve dans la Nouvelle-Ecosse. Il était accompagné du Rév. Père Blanche, supérieur de Church-Point, N. E. Après la grand'messe, ils se rendirent à notre salle de communauté. Jamais, il nous semble, nous avons si bien entendu parler de notre œuvre. Ce digne fils de notre vénérable Père Eudes s'exprime avec une rare facilité. On dirait pourtant que les pensées se présentent encore plus vite que les paroles. C'est un flot qui ne tarit pas et cependant ne fatigue jamais. Pendant plus d'une heure il nous tint sous le charme de sa parole non moins profonde et convaincue que merveilleusement facile. Qu'il était beau de l'entendre s'écrier : " O mes sœurs, quelle est grande, quelle est sublime cette œuvre du salut des âmes à laquelle vous vous consacrez..... quelle est précieuse et digne d'envie cette vocation qui vous fait continuer ce que le Bon Pasteur a commencé sur la terre : relever et secourir la brebis errante et blessée. Après le prêtre, c'est vous dont la mission approche de plus près celle de Jésus, puisque vous coopérez directement à sauver ces âmes qu'il est venu racheter de son Sang. Aimez, estimez votre sainte vocation, remerciez chaque jour le bon Dieu de vous avoir fait une telle destinée. Sans doute, elle demande beaucoup de sacrifices, beaucoup d'abnégation, plus même que ne saurait se l'imaginer ceux qui ne connaissent pas votre œuvre. Et combien peu la connaissent. Combien peu par suite apprécient ce que vous faites pour ces infortunées qu'un monde cruel rejette, mais que vous accueillez à bras ouverts. Si

érique  
trouve  
u Rév.  
N. E.  
e salle  
avo  
gne fils  
ec une  
ées se  
est un  
amais.  
e char-  
incue  
e l'en-  
rande,  
mes à  
écieu-  
it con-  
la ter-  
essée.  
roche  
pérez  
ache-  
voca-  
vous  
eman-  
ation,  
ui ne  
a con-  
e que  
cruel  
s. Si





M. ALFRED LAROCQUE

convertes qu'elles soient de la boue du péché, ces pauvres âmes peuvent retrouver leur blancheur première dans les larmes du repentir, et vous voulez leur aider à accomplir cette merveille. Oui, encore une fois, mes sœurs, ils sont rares ceux qui connaissent votre œuvre et rendent hommage à votre héroïque dévouement, mais le divin Pasteur compte tout et votre couronne formée de ces âmes que vous conduisez au ciel sera une des plus riches, puisqu'une seule âme est si précieuse aux yeux de Dieu. "

Quoique bien fatigué du voyage, le Rév. Père daigna se rendre dans toutes nos classes. Il parla à nos chères enfants de la France, surtout d'Angers. " Là, leur dit-il, beaucoup de jeunes filles sont heureuses comme vous de se trouver dans un bercail du " Bon-Pasteur " Remerciez Dieu et profitez bien de votre séjour dans cette maison ; c'est une faveur que le ciel refuse à un grand nombre de pauvres infortunées qui envient votre sort. "

Le Rév. Père Le Doré revint le lendemain à la salle de communauté. Sa visite fut encore plus longue que la veille et non moins intéressante. Son âge, son expérience, ses voyages, le mettent à même de parler de tout et d'instruire. Cette fois encore il n'oublia pas notre Père Eudes, notre vénérée Mère Marie de Ste-Euphrasie Pelletier, Fondatrice du Généralat. " Je l'ai connue, dit-il, et je l'ai grandement estimée. Un jour, je l'espère ajouta-t-il, Dieu la fera mettre sur nos autels ainsi que le vénérable Père Eudes. Hâtons ce beau jour par nos supplications. Oui, prions beaucoup afin que le bon Dieu aplanisse les obstacles et réalise bientôt nos chères espérances! "

Il nous parla tout particulièrement de notre cher Angers, de la France et des tristes jours qu'elle traverse, ce qui lui rappelle ceux de la Commune. Il les connaît ces jours affreux puisqu'à cette époque mémorable il a été jeté en prison. " Ces heures d'angoisses, dit-il, sont passées, mais qui sait si elles ne reviendront pas ? En attendant : à la grâce de Dieu ! Il veille sur nous et rien n'arrive sans sa permission. "

Le jeudi suivant, le Rév. Père Le Doré, de retour d'Ottawa revint à la communauté, mais sa visite n'avait pas le même cachet que celles des jours précédents ; chez lui comme chez nous il y avait de la tristesse : c'était, nous le savions, sa visite d'adieu.— Avant de nous quitter, le Rév. Père laissa à chacune une image en souvenir de son passage parmi nous, et nous donna une dernière bénédiction en nous disant : " Adieu ! au revoir ! " . . . Nos prières et notre gratitude l'accompagneront durant la traversée, car il retourne immédiatement en France. Que Dieu le récompense, dès ici-bas, de tout le bien qu'il a fait à nos âmes durant son trop court séjour parmi nous.

26 mai. Anniversaire de la mort de notre digne et regrettée Mère Générale, Marie de St-Pierre Condenhove. Ce jour tombant dans l'octave de la Pentecôte, il nous fallut renvoyer le service au 29 mai. Il fut des plus solennels, rappela bien des souvenirs et raviva bien des émotions. Nous osons le croire, notre Mère chérie jouit depuis longtemps près de Jésus de l'éternelle félicité. Puisse, cet hommage d'amour et de filiale gratitude la porter ainsi que notre bien aimée Mère Fondatrice à veiller de plus en plus sur notre chère Congrégation.

Avec le 1<sup>er</sup> juin, revenait la Fête-Dieu, solennité toujours si touchante dans le cloître comme dans le monde, dans les villes comme dans les campagnes. Partout où battent encore des cœurs chrétiens on est heureux d'acclamer le Roi des rois, on est heureux de saluer le passage de Jésus-Hostie, de chanter la gloire du Dieu de l'Eucharistie. Pourtant cette année, la Fête-Dieu ne nous semblait pas aussi joyeuse qu'à l'ordinaire. Nos Seigneurs les évêques de la Province de Québec avaient cru devoir user de la permission demandée à Rome pour autoriser les fidèles à travailler ce jour là, tout en laissant subsister l'obligation d'entendre la sainte messe. Comme les années précédentes nous eûmes chaque jour de l'octave, exposition du saint Sacrement depuis la messe jusqu'à 5 heures du soir. La fête du Sacré-Cœur succédant à cette octave bénie nous procura une nouvelle journée d'exposition du saint Sacrement, et compléta notre neuvaine Eucharistique.

Le 13 juin, cinq novices se donnaient pour toujours à Jésus en prononçant leurs vœux et six postulantes revêtaient en même temps l'habit des fiancées du Bon Pasteur ! Ce qui donnait à cette cérémonie toujours si imposante un cachet particulier, c'est qu'elle était présidée par trois frères prêtres, les révérends M. M. Dupuy, qui avaient une nièce parmi les nouvelles épouses du Christ. L'ainé reçut les vœux des héroïnes du jour, le second fit le sermon, le plus jeune célébra la sainte messe. Le prédicateur était d'autant plus ému que cette nièce qui se consacrait à Dieu, demeurait chez lui avant d'entrer en religion. Pour tous deux la séparation avait été dure mais Dieu par-

lait, il fut obéi. L'orateur choisit pour texte ces paroles du Christ : Venez, suivez-moi. (Matth. 4. 19.) Seigneur, lui dit un jour un de ses douze apôtres, nous avons tout quitté pour vous quel sera donc notre partage ? " Le centuple en ce monde et dans l'autre la vie éternelle, " lui répondit le divin Sauveur. A vous aussi mes sœurs, la voix du maître s'est fait entendre, elle vous a dit : " Venez, suivez-moi. " Dociles à cet appel divin, vous avez tout quitté, biens, famille, affections, pour suivre Jésus pauvre, seul et souffrant. Avec les apôtres vous pouvez donc aussi dire : " Maître, nous avons tout quitté pour vous, quel sera notre partage ? " " Votre partage, vous répondrai-je pour lui, ce sera la paix et le bonheur dans le sacrifice, ce sera le centuple promis dès ici-bas à qui suit Jésus, ce sera ce Dieu lui-même, devenu votre époux en attendant qu'il devienne là-haut votre éternelle récompense. "

Le 3 août eurent lieu une nouvelle profession et une nouvelle prise d'habit. Le Rév. Père C. Bourgeau, Vicaire Général, dit la sainte messe, fit le sermon, reçut les vœux de trois novices et donna le saint habit à trois postulantes.

Dimanche, 13 août—joyeuse démonstration dans notre monastère à l'occasion de la fête de notre très honorée Mère Provinciale. Qu'il fait bon de fêter une mère ! Aussi chaque année remercions-nous le ciel et le prions nous de nous la conserver encore longtemps.

Dans l'après-midi nous reçûmes la visite du Rév. J.-Bte Proulx, Vice Recteur de l'Université Laval, à Montréal. Il nous intéressa vivement par le récit de ses voyages en Europe, surtout à la Ville éternelle.

M. le Vice Recteur était accompagné de son secrétaire M. G. O. Payette.

Le soir nos enfants de la classe de l'Industrie donnèrent une petite séance. Heureuses de pouvoir, elles aussi, dire leurs vœux et leur amour à leur bonne mère ; elles réussirent à nous amuser beaucoup.

Il faut les voir ces chères petites, radienses de joie dans leurs habits de fête. Leur costume simple mais charmant, offre un joli coup d'œil. Elles sont belles à voir alignées comme des soldats à l'exercice, rivalisant à qui se tiendra le mieux. Toutes, même la fillette de trois ans, suivent avec intérêt les dialogues, les morceaux de poésie et les chansons préparées par leurs aînées au dépens de leurs récréations. Les paroles d'encouragement de notre Mère, un grand congé achevèrent de les rendre heureuses.

Trop souvent hélas ! les fêtes d'ici-bas sont suivies d'un triste lendemain. Une fois de plus nous en faisons l'expérience. Le 13 août au soir, nous nous réunissons à la communauté pour dire adieu à plusieurs de nos sœurs qui allaient nous quitter. Le départ était d'autant plus pénible pour nous que notre très honorée Mère conduisait elle-même dans un nouveau bercail, celles que le divin Pasteur y appelait par la voix de l'obéissance. Sa Charité se rendait à St Jean N. B. pour y ouvrir une nouvelle maison demandée par Monseigneur Sweeney.

Nos chères missionnaires étaient : sœurs Marie de St-Jean de la Croix et Marie de Ste-Anne ; une sœur tourière les accompagnait. Deux de nos sœurs d'Halifax devaient les rejoindre à St-Jean N. B. Celles qui devaient les remplacer, Marie de St-Ferdinand

et Marie de St-Camille partaient aussi avec notre Mère.

Oui, les joies de la terre sont bientôt suivies de tristesse, là-haut seulement ce sera la joie sans mélange, l'éternelle et joyeuse réunion !... Pourtant, ces départs, en faisant couler nos larmes, nous causent en même temps un bonheur véritable. Nous ne pouvons, sans en éprouver une indicible consolation, voir s'ouvrir de nouveaux bercails, destinés à faire connaître et aimer le Pasteur si miséricordieux et si tendre envers la brebis égarée. Courage, chères sœurs, leur répétons-nous, bientôt le Cœur de Jésus nous réunira. Courage, son amour réunira dans le ciel et pour l'éternité celles qui se sont quittées sur terre par amour pour lui.

Le 28 août, fête de St Augustin, notre sanctuaire nous apparut tout inondé de lumière. Une ouverture avait été pratiquée dans la voûte et cette amélioration jugée nécessaire pour remédier à l'obscurité, produisait un effet merveilleux.

La messe fut chantée par notre Père supérieur; le sermon fut donné par M. Marre P. S. S. Après nous avoir parlé de nos saintes règles, il nous engagea à marcher sur les traces de M. de sainte Euphrasie Pelletier, qui avait su les observer elle-même si fidèlement et les faire observer par ses filles. Il remua surtout profondément nos cœurs, en nous parlant des brebis égarées que le divin Pasteur nous confie. Ses paroles ne s'effaceront pas de sitôt de notre mémoire, car parler de ces pauvres enfants, c'est avoir trouvé le chemin de nos cœurs.

Le 13 septembre, nous recevions dans nos écoles

d'Industrie et de Réforme, la visite de Messieurs les grands Jurés.....Deux journaux publièrent des comptes-rendus dans lesquels le mensonge et la malveillance se donnaient toute liberté. Pour l'intérêt de la vérité et de la religion, nous crûmes bon d'inviter Messieurs du bureau de santé à visiter notre établissement. Ils se rendirent à notre invitation. Messieurs les docteurs Laberge et Lachapelle, voulurent bien visiter, non-seulement nos classes d'Industrie et de Réforme, mais encore l'établissement tout entier. Plus équitables que leurs devanciers, ils trouvèrent tout en bon ordre, et ne craignirent pas de le consigner officiellement par écrit. Voici la déclaration du Dr Laberge :

Je soussigné certifie par les présentes, qu'à la demande des révérendes Sœurs du Bon-Pasteur, j'ai visité leur institution N° 500 rue Sherbrooke, le 15 septembre dernier. L'ordre et la propreté y sont admirables et je n'ai aucune hésitation à déclarer que les critiques sur l'état hygiénique de cet établissement en ce qui regarde sa ventilation et son drainage me paraissent non fondées et exagérées.

S'il fallait condamner cette maison, on devrait condamner les trois quarts des institutions de la Province.

Docteur LABERGE.

On nous avait accusées de n'être pas assez munies de moyens de sauvetage en cas d'incendie. Le 19, M. Benoit, chef de la brigade du feu, constatait par lui-même combien cette autre accusation était dénuée de fondement. Dans cette visite il était accompagné



de gens du métier comme lui, c'est-à-dire, de deux sous-chefs et de plusieurs de ses dévoués employés.

Le passage de M. le chef Benoit a laissé en nos âmes un profond souvenir de gratitude. On eut dit que Dieu l'envoyait juste à temps pour achever de nous rassurer après l'alerte que nous avions eue la nuit précédente.

Ce jour là, en effet, à 3 heures du matin, nous avions été éveillées au cri de " au feu, au feu. " Un incendie s'était déclaré dans une brasserie située à quelques pas de notre établissement. Nos sœurs voyant les flammes, crurent que c'était la buanderie qui brûlait et crièrent : " au feu. " En quelques instants tout le monde fut sur pieds; on s'habilla en toute hâte pour plus de sûreté. Plusieurs se rendirent immédiatement au chœur pour supplier le Bon Pasteur de nous venir en aide. D'autres coururent dans nos classes pour prévenir nos chères enfants. La plupart de nos pénitentes s'étaient hâtées de prendre le chemin de la chapelle pour demander à Dieu de vouloir bien nous épargner. Les sœurs qui couchaient dans les dortoirs de nos petites filles ayant sonné le réveil comme à l'ordinaire, sans rien dire, celles-ci se levèrent et se mirent à s'habiller comme les autres matins. Les jalousies étant fermées, elles n'avaient rien vu et ne se doutaient de rien. Une fois l'émoi calmé, elles se remirent au lit et recommencèrent à dormir, comme on dort à cet âge, sans inquiétude et sans souci.

Il n'en fut pas ainsi de nous. Quoique pleinement rassurées, il nous fut impossible de nous rendormir. Avant cinq heures, nous étions au chœur pour re-

mercier Dieu d'avoir daigné nous protéger. . . . Nous récitâmes le " *Te Deum* " et le " *Laudate,* " le " Souvenez-vous au Sacré-Cœur de Jésus " et de nombreuses invocations à St Amable. Le lendemain, la communion générale fut offerte en actions de grâces ! Nous avons raison de remercier Dieu, il nous avait protégées d'une manière évidente. En effet, tout le temps de l'incendie, un pompier avait dû rester sur le toit de notre buanderie, pour l'arroser continuellement : de gros charbons, emportés par le vent, y tombaient comme une pluie de feu.

Daigne le Dieu qui a si visiblement veillé sur nous, éloigner de notre maison ces affreuses catastrophes qui la ruineraient et deviendraient si funestes à nos chères enfants.

Le 22 septembre voyait dans nos murs, l'Honorable Monsieur Pelletier, secrétaire du Parlement provincial.

N'ayant reçu aucun représentant officiel du Gouvernement depuis M. Mercier, en 1888, alors qu'il était premier Ministre, nous avons sollicitée nous-mêmes cette visite afin d'avoir une nouvelle occasion de prouver la fausseté des accusations portées récemment contre nous.

L'Honorable M. Pelletier, accompagné de notre vénéré Supérieur, visita tout notre établissement, s'arrêta longuement à l'école de Réforme et puis à l'école Industrielle. Il y eut chant, musique et adresse. Nos enfants exprimèrent à M. le Ministre, la joie qu'elles éprouvaient de l'honneur qu'il daignait leur faire. En réponse, il leur fit un magnifique discours dont voici quelques extraits:

“ Vous parlez, mes enfants, de la munificence du pouvoir public à votre égard, il fait quelque chose pour vous, c'est vrai, mais ce n'est rien auprès des immenses services que vous recevez de vos dévouées mères. Formées, comme vous l'êtes, à la reconnaissance, vous avez besoin de m'exprimer votre gratitude. J'accepte vos remerciements comme représentant de l'état. Notre désir serait de pouvoir aider plus efficacement nos communautés religieuses, malheureusement nos bourses ne sont pas aussi larges que nos cœurs. Nous en sommes affligés, car nous le comprenons, que ferait le pouvoir public sans leur intervention. A quoi nous servirait d'élever d'immenses édifices, si nous ne pouvions les leur confier. Que deviendraient, sans les communautés religieuses ces pauvres enfants de la rue, les délaissés et les orphelins ? Ils resteraient dans leur misère et deviendraient la honte et le malheur de la société ! Mais, grâce à ces pieuses et bienfaitantes Institutions, les délaissés trouvent un refuge et les orphelins un nouveau toit paternel. Grâce à elles aussi, des centaines de jeunes filles apprennent, comme vous, à devenir un jour l'honneur de la religion et de la patrie.

C'est assurément un grand malheur de perdre ses parents ou de ne pouvoir en recevoir les leçons et les secours qui nous sont si nécessaires à votre âge surtout. Cependant, voyez comme la divine Providence a voulu vous adoucir cette douloureuse épreuve en vous faisant ouvrir les portes de cette maison. Ici vous retrouvez des sœurs dans vos compagnes, des mères dans les religieuses qui prennent soin de vous. Pour vous, en effet, vos mères d'adoption ont tout

quitté ; familles, jouissances, plaisirs. Pour vous, elles se dépensent sans compter avec leurs forces. Pour vous, elles oublient la modicité de leurs ressources pécuniaires. Voilà pourquoi elles en ont tant accueillies parmi vous sans attendre aucune rémunération.

Comme ministre catholique, d'un gouvernement catholique, permettez-moi, mes enfants, avant de vous quitter, de vous donner un conseil : un jour vous retournerez dans le monde, n'oubliez jamais les leçons que vous recevez dans cette maison, mettez-les en pratique, gardez aussi la plus profonde et la plus sincère reconnaissance pour quiconque vous fait du bien et vous aurez trouvé le secret du vrai bonheur. En agissant ainsi, vous acquitterez aussi votre dette envers Dieu et la société. ”

Notre vénéré Supérieur remercia monsieur le Ministre, pour ses bienveillantes paroles, exprima le désir de voir le pays compter toujours dans ses parlements des représentants tels que lui. Ainsi se termina cette mémorable visite. Voilà comment Dieu vengeait la communauté de la malveillance et des calomnies des visiteurs.

Octobre.—Autant nous nous réjouissions du retour du beau mois de Marie, autant nous sommes heureuses de voir revenir celui du saint Rosaire. Comme au mois de mai, c'est encore Marie que célèbrent nos chants, qu'invoquent nos prières. . . . “ *Ave Maria*, ” oui, salut, ô Marie, salut, notre Reine, notre Espoir, notre Amour ! . . . Fleurissez, rose du très saint Rosaire, tombez vermeilles, tombez nombreuses aux pieds de celle qui est à la fois mère de Dieu et notre mère. Tous les âges, toutes les conditions, toutes les nécessités spi-

rituelles ou temporelles se donnent rendez-vous devant le trône de cette auguste Souveraine. Durant ce mois, plus que durant tous les autres, les voix et les cœurs s'unissent pour redire avec amour et confiance la parole de l'ange : " *Ave Maria.* " Aussi quels trésors de grâces doivent valoir à l'univers, durant ce beau mois, les toutes puissantes supplications de Marie. Ah ! nous qui lui devons tant, comment pourrions-nous assez lui redire notre gratitude et notre amour ! Elle aura accepté, sans doute, la procession solennelle que nous faisons chaque année en son honneur, à pareille époque. Sans doute aussi, bonne comme elle est, elle aura, en retour de nos *Ave Maria*, obtenu pour nous d'abondantes bénédictions. Oui, Mère bien aimée, nous voulons continuer à effeuiller chacun des jours de notre vie, notre guirlande de rose. nos " *Ave Maria,* " afin de la voir devenir notre couronne auprès de vous, dans le délicieux parterre du ciel ! . . .

Que sera ce mois, nous demandions-nous à son aurore ? Ressemblera-t-il au précédent ? Que nous réserve-t-il ? des croix ou bien des consolations ? . . . Notre-Dame du saint Rosaire se chargeait de nous répondre bientôt.

Dès le 3 octobre, nous recevions une nouvelle et bienveillante visite de la part de M. le chef Benoit. Selon sa promesse, il revenait visiter les différents départements qu'il lui avait été impossible de parcourir la première fois. Il nous revenait en protecteur dévoué, en véritable bienfaiteur. A ces titres, en effet, son nom prendra place, à côté de tant d'autres. dans le livre où nous les inscrivons pour les transmettre à la reconnaissance des générations qui vien-

dront après nous. M. Benoit vint une troisième fois avec plusieurs membres de la brigade du feu, pour nous apprendre ce qu'il y avait à faire en cas d'incendie.—Pour rendre la leçon plus profitable et l'expérience plus facile, pour bannir en même temps toute crainte de la part de nos enfants, les aides de M. Benoit descendirent eux-mêmes du 5ème étage au moyen de l'appareil de sauvetage qu'ils venaient d'installer. Rien de plus simple que cette précieuse invention. Elle consiste en un câble fixé aux étages supérieurs, et portant deux courroies mobiles à son extrémité. On se place une de ces courroies sous les bras, et on se jette dans le vide ; puis, sans danger, sans choc, sans précipitation, on est déposé sur le sol. A mesure que l'on descend, l'autre courroie remonte, pour rendre le même service à celles qui attendent au haut de la maison. Bientôt nos enfants enhardies par l'expérience faite devant elles par les pompiers, descendaient comme eux du 5ème à l'aide de cet appareil de sauvetage et, cela sans la moindre frayeur.

Le 31 octobre, notre très honorée Mère Provinciale revenait de nos maisons d'Halifax et de St. Jean, après plus de deux mois d'absence,—et quels mois ? celui de septembre surtout. Comme on le pense bien cet heureux retour nous fit vite oublier les tristesses de l'absence et les tracasseries de nos ennemis.

Le 27 novembre, nous reçûmes la visite de Sa Grandeur Mgr Clut, évêque d'Arindèle. Comme toujours, Monseigneur nous intéressa vivement en nous parlant de ses chères tribus sauvages.

Le 13 décembre, la mort venait nous visiter. Elle semblait nous avoir oubliées depuis près de dix-huit

mois, sa dernière visite datant du mois de juillet 1892. Cette fois c'était une de nos chères sœurs converses : Marie de St-Jean de Dieu Chouinard, qui nous quittait pour un monde meilleur. Souffrant depuis plusieurs années de la pulmonie, elle lutta avec une énergie incroyable contre ce mal qui ne pardonne jamais. Enfin, malgré son désir de se dévouer jusqu'à la fin pour sa communauté qu'elle aimait avec un cœur d'enfant, elle dut commencer à garder le lit le 17 novembre. La maladie marcha alors à pas de géant. En même temps ses désirs de partir pour le ciel devinrent de plus en plus véhéments. Enfin, munie des secours de notre sainte religion, elle quitta l'exil dans l'octave de l'Immaculée Conception, un mercredi, jour consacré à St Joseph pour qui elle avait une grande dévotion.

Notre chère sœur comptait 31 ans, 5 mois et 21 jours d'âge, 10 ans, 8 mois et 10 jours de religion.

Le 16 du même mois, trois novices prononcèrent leurs vœux et dix postulantes revêtirent le saint habit. La cérémonie fut présidée par Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal, assisté de plusieurs membres du clergé. Le Rév. Père Gladu, O. M. I., oncle d'une des nouvelles professes, prononça le sermon.

La belle fête de Noël n'eut pas pour nous cette année, la solennité accoutumée. La grippe était au monastère et semblait s'être attachée de préférence à nos meilleurs chanteuses. Notre très honorée Mère en souffrit, elle aussi, assez sévèrement. Néanmoins si ce beau jour fut pour nous moins joyeux qu'à l'ordinaire, la ferveur de chacune n'en fut pas moindre ;

au contraire, toutes nous n'en demandâmes que plus ardemment au divin Enfant de la Crèche, de guérir au plus tôt nos chères malades. Nous fûmes exaucées, mais non sans avoir la douleur de perdre une de nos chères sœurs : Marie de St-Célestin Martin. Malade depuis huit jours, elle ne paraissait pas en danger, aussi sa mort arrivée le 31 décembre, à une heure du matin, nous surprit e'le grandement. La maladie se portant au cœur, avait causé une syncope et en quelques instants la mort était arrivée.

Notre chère sœur Marie de St Célestin avait 50 ans, dont 28 avaient été passés en religion, du rang des sœurs choristes. Cette bonne sœur avait reçu les derniers sacrements la veille au soir. Jésus avait daigné sans doute lui faire cette grâce en retour de sa fidélité à lui tenir compagnie dans son Tabernacle ainsi qu'à le recevoir de son mieux et aussi fréquemment qu'elle pouvait dans la sainte communion.

Le service eut lieu le 2 janvier. Ainsi, c'était près d'un cercueil que finissait 1893 et que commençait 1894.

*mmmm*



## CINQUANTE-UNIEME ANNEE

—1894.—

---



Q'N l'a vu, c'est auprès d'un cadavre que nous terminions 1893 et que nous commençons 1894.

Le 2 janvier eut lieu le service de notre chère sœur Marie de St-Célestin Martin, dont nous avons déjà raconté le prompt départ pour le grand voyage. Ce n'est pas sans trembler pour l'avenir que nous voyons s'inaugurer par un deuil ce nouvel an qui, des mois à l'avance, nous paraissait devoir être tout heureux. 1894 en effet doit être pour nous une de ces années privilégiées que le peuple choisi, d'après l'ordre formel de Dieu, passait dans la jubilation : 1894 est pour nous une cinquantième année. Encore quelques mois et 50 ans se seront écoulés depuis le jour où nos Mères arrivèrent à Montréal. Aussi, malgré la tristesse de l'heure présente nous ne pouvons nous empêcher de tressaillir d'allégresse en songeant à cette fête mémora-

ble. Nous salvons avec reconnaissance et même avec joie l'année des Noces d'Or de notre Institut en Canada, bien décidées à faire tout en notre pouvoir pour dire à Dieu notre reconnaissance et notre action de grâces.

Le 8 janvier, Monseigneur Clut venait nous faire admirer de nouveau, à son insu, son héroïque dévouement. La santé du saint vieillard semble se raffermir un peu et déjà la pensée de retourner vers ses lointaines missions le fait parler de départ. Monseigneur, après nous avoir entretenus avec émotion de ses chères tribus sauvages, nous bénit et nous quitta, pendant que chacune redisait en elle-même : " quel grand cœur, quel véritable apôtre ! "

Le 21 janvier, deuxième dimanche après l'Épiphanie, pour nous conformer aux désirs de Léon XIII, nous célébrons aussi solennellement que nous le pouvons la fête de la sainte Famille. Pour la première fois nous avons la joie de voir célébrer dans le monde catholique cette fête établie au Canada par Mgr Laval, évêque de Québec en 1665. De même aussi, nous nous réjouissons de voir le Vicaire du Christ substituer à la confrérie fondée à Montréal par M. Souard P. S. S. en 1663, en l'honneur de Jésus, Marie, Joseph, une nouvelle association de la sainte Famille, enrichie de précieuses indulgences et destinée à recevoir pour membres tous les fidèles de l'univers.

Comme son devancier, le second mois de l'année commence pour nous par un décès. Le 4 de février, à 6 heures, A. M. notre chère sœur Marie de saint Siméon Duquette, nous quittait pour un monde meilleur, après une longue et douloureuse maladie. Coïn-

cidence remarquable, elle mourait au matin de la Purification, redisant avec son glorieux Patron ce "*Nunc dimittis*" objet de ses plus ardents désirs. Comme ce saint Patriarche, notre bonne sœur soupirait depuis longtemps après l'heureux moment où elle posséderait son Sauveur, son Epoux ; elle ne désirait que le ciel. Atteinte d'une maladie de cœur depuis de longues années, elle souffrit beaucoup surtout dans les derniers jours. Entrée à l'infirmerie au mois de juillet, elle n'en sortit plus. La patience, la douceur et la résignation, avaient été les vertus caractéristiques de sa vie, mais elles brillèrent alors d'un éclat plus vif encore. Fortifiée par la fréquente réception du Dieu mort pour nous sur la croix, c'était en union avec ce doux Jésus qu'elle passait ses longues insomnies. Notre chère sœur avait une grande dévotion envers la sainte Vierge, mais sur la fin de sa vie elle semblait éprouver le besoin de s'adresser plus particulièrement à saint Joseph. Il lui tardait toujours de voir arriver le mercredi parce que ce jour là nos enfants de la classe saint Joseph chantent pendant la messe, en l'honneur de leur saint Patron. " Qu'elles chantent donc, disait-elle, peu de jours avant sa mort, le cantique que j'aime tant :

" Le ciel, ô Patrie admirable,

Où saint Joseph appelle ses enfants.

Ce fut, en effet, un des derniers qu'elle entendit. Munie des secours de notre sainte religion, elle rendit aussi paisiblement le dernier soupir que si elle n'eut fait que s'endormir. Le puissant Protecteur de la bonne mort dut venir au devant d'elle pour la conduire lui-même à Jésus et à Marie.

Notre regrettée sœur Marie de St-Siméon avait reçu au saint Baptême les noms de Marie Olive. Elle avait 43 ans, en avait passé plus de 26 dans notre communauté. Elle était du rang des sœurs choristes. Son service eut lieu dès le cinq à 6 heures A. M. à cause des Quarante-Heures qui s'ouvraient le même jour à 8½ heures.

Le retour du mois de mars nous faisait redire cette année avec encore plus de ferveur que jamais nos actions de grâces à saint Joseph. Nos enfants de la Préservation, classe St Joseph, renouvelèrent la promesse faite par elles l'an dernier : de réciter chaque jour pendant un an, sept *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri* afin d'être préservées, par son intercession, de toutes maladies contagieuses. En 1893, la rougeole sévissait à Montréal et menaçait de devenir épidémique. Plusieurs de nos enfants en avaient été atteintes, deux en moururent, mais dès qu'elles se furent mises, comme on vient de le dire, sous la protection de saint Joseph, la maladie disparut aussitôt. Cette année aucune d'entr'elles n'a été malade, tandis qu'au dehors la scarlatine exerce de grands ravages. Donc une fois de plus, gloire, amour et reconnaissance à notre puissant protecteur saint Joseph.

Nous eûmes, en l'honneur de ce grand Saint, une procession solennelle, le premier dimanche du mois et toutes nos catégories y prirent part.

Le 29 mars, dans l'octave de Pâques, une de nos jeunes sœurs allait chanter là-haut l'*Alleluia* entonné avec nous quatre jours auparavant dans la grande fête de Pâques. Marie du St Sauveur Proulx, du rang des sœurs converses, nommée Elizabeth au saint

Baptême, était emportée à 26 ans et 8 mois,—dont 5 ans et 6 mois en religion—par une laryngite dont elle souffrait depuis quelques mois. Tout d'abord, se voyant si jeune, elle ne voulait pas mourir, mais bientôt elle fit généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie. " Vous le voulez, mon Dieu, disait-elle, eh bien ! me voici. Que votre volonté soit faite. " Active, dévouée, obéissante, telle elle se montra durant sa courte carrière. Gaie, joyeuse, naïve, cette jeune sœur savait se faire aimer de toutes. Neuvaines sur neuvaines furent faites, mais en vain, pour demander sa guérison. Voyant la maladie continuer à faire du progrès, elle se mit en neuvaine à son tour, priant St Joseph de lui obtenir de mourir durant son mois. Elle fut si bien exaucée qu'avant la fin de sa neuvaine, elle commença à décliner rapidement. Le jour de Pâques elle avait pu se rendre au chœur de l'infirmerie, faire la sainte communion et entendre la sainte messe : " J'aime tant à suivre la communauté, disait-elle. " Mercredi elle reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Jeudi matin Jésus vint de nouveau en son cœur. Quelques heures plus tard, elle demanda s'il n'était pas temps de réciter pour elle les prières des agonisants. On les commença aussitôt ; pendant qu'on les disait notre petite sœur conservait toute sa connaissance, baisant fréquemment son crucifix. Elle s'éteignit doucement comme une lampe qui n'a plus d'huile. A une heure P. M. elle rendit le dernier soupir.

Le 15 avril, octave de la fête du bon Pasteur, à notre monastère de la rue Fullum, mourut notre chère petite sœur Marie du Bon Pasteur Landry, en-

voyée dans cette mission, quelques mois auparavant. En partant d'ici elle était déjà souffrante, on croyait même voir en elle les premiers symptômes de la consommation. Cependant nous espérions qu'un changement de domicile lui serait favorable. Hélas ! nous ne devions revoir cette jeune sœur que dans son cercueil !

Notre chère défunte semblait avoir fait vœu de vivre sans cesse sous le regard de Dieu et d'agir toujours le plus saintement possible, recherchant en tout ce qu'il y avait de moindre. Elle témoignait aussi une vive reconnaissance pour les plus petits services. " Quel trouble je vous cause, disait-elle souvent aux infirmières, moi qui ne fais absolument rien pour la maison. " Oh non ! elle faisait beaucoup pour la maison,....elle souffrait avec une parfaite résignation. Elle embaumait la communauté du parfum de ses vertus.

Fortifiée par les secours de notre sainte religion, notre chère sœur s'endormit doucement dans le Seigneur au moment où l'on chantait au chœur les litanies de la sainte Vierge. C'était à la fois aux dernières heures de l'octave de Notre-Dame du Bon-Pasteur et le jour du Patronage de saint Joseph. Sœur Marie du Bon Pasteur, du rang des sœurs choristes, se nommait Marie Flore Joséphine dans le siècle, était âgée de 29 ans et de 23 jours, et comptait 4 ans, 8 mois et 8 jours de religion. Le corps apporté ici fut inhumé au caveau de la communauté.

Le 3 mai, fête de l'Ascension fut mémorable pour nous et surtout pour nos enfants des classes, par l'abjuration et le baptême d'une jeune anglaise protes-

tante. Cette cérémonie eut lieu dans l'après-midi et le lendemain, premier vendredi du mois, la jeune convertie fit sa première communion, heureuse, disait-elle, que ce fut ce jour là. " Je n'osais pas le demander, ajoutait-elle, mais le Sacré-Cœur a réalisé mon plus ardent désir. " En effet, cette jeune fille avait trouvé la grâce de la conversion dans le Messager du Sacré-Cœur ; sa lecture de prédilection depuis son entrée dans notre Institut. Enfant du Cœur de Jésus par son appel à la foi, elle prit sur les fonts baptismaux le nom béni de la mère du Rédempteur. Confirmée quelques jours plus tard, Marie entra presqu'aussitôt chez les madeleines. Là, nous en avons la confiance, elle prendra rang parmi les plus ferventes.

Juin. Enfin, nous voici à l'événement capital de l'année : au cinquantième anniversaire de la fondation de notre maison à Montréal, au jubilé si ardemment attendu.

Nous insérons ici le compte-rendu de ces fêtes jubilaires déjà imprimé.



midi et  
a jeune  
use, di-  
as le de-  
réalisé  
ne fille  
e Mes-  
ion de-  
u Cœur  
es fonts  
apteur.  
entra  
ous en  
lés plus

pital de  
fonda-  
ardem-

êtes ju-





MERE M. DE STE-MARINE, D'ANGERS, FRANCE.



A

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR E. C. FABRE

ARCHEVEQUE DE MONTREAL

LEUR SUPERIEUR DE 1860 A 1875

A LEUR V. MERE GENERALE MARIE DE STE-MARINE

A LEURS BIENFAITEURS

LES RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME-DE-CHARITE

DU

BON-PASTEUR D'ANGERS A MONTREAL

OFFRENT HUMBLEMENT

CE MODESTE RECIT DE LEURS FETES JUBILAIRES.

JUIN 1894.





C  
M  
C  
a  
n  
f

LES RELIGIEUSES  
DE  
NOTRE-DAME DE CHARITÉ  
DU  
Bon Pasteur d'Angers  
▲  
MONTREAL.

---

I

IL Y A CINQUANTE ANS.—AUJOURD'HUI.—  
VEILLE DES NOCES D'OR.

\*  
\* \*

On est au mois de mai 1844. Un navire vient de quitter le Havre et de mettre à la voile pour le Canada. Quatre religieuses du Bon-Pasteur d'Angers ont pris place à son bord. On leur a dit : " Partez, allez là-bas, bien loin, par de-là l'Océan, ouvrir un nouveau bercail aux brebis perdues d'Israël. " Ames fidèles et généreuses, elles sont parties, elles ont tout

quitté ! Adieu parents chéris ! Adieu famille religieuse ! France bien aimée, adieu !!!

Un mois durant les dévouées missionnaires sont ballotées sur les flots. Enfin le 7 juin, elles arrivent à Montréal.

Montréal ! Ville-Marie ! Dieu t'a bénie dans tes nombreuses et florissantes institutions, pourtant il t'en manque une encore et Jésus veut l'implanter dans ton sol fécond. Réjouis-toi ; à la voix de ton saint évêque, Monseigneur Ignace Bourget, une nouvelle phalange de Vierges va mettre à ton service ses bons exemples et ses dévouements. Ces imitatrices du Bon Pasteur viennent panser les plaies des brebis fugitives et rebelles. . . . elles viennent offrir un asile assuré à celles qu'un loup ravisseur voudrait dévorer. . . elles viennent procurer un cœur de mère, un abri protecteur à de tendres agneaux sans soutien ou sans bergerie.

L'humble maison qui leur était destinée n'étant pas encore prête à les recevoir, on les conduisit à l'Hôtel-Dieu. Les directrices de cette institution, les Hospitalières de St-Joseph, les accueillirent à bras ouverts. On eut dit qu'elles revoyaient de véritables sœurs dans ces Religieuses du Bon-Pasteur. Comme les fondatrices de l'Hôtel-Dieu, ces nouvelles épouses du Christ venaient de l'Anjou. Nos Mères arrivaient d'Angers, et c'était de la Flèche que leurs sœurs de Brésole, Macé et Maillet étaient parties au mois de mai 1659.

Deux semaines plus tard, nos vénérées Mères profondément édifiées des exemples de vertu et de dévouement de leurs hôtes, charmées de la fraternelle

hospitalité qu'elles avaient reçue, quittèrent l'Hôtel-Dieu pour aller prendre possession de leur nouvelle demeure.

Modeste était certainement l'ancien établissement des Hospitalières, situé au coin des rues St-Paul et St-Sulpice, pourtant, c'était un palais auprès de la pauvre habitation qui attendait nos chères devancières. Cette maison se trouvait dans la partie est de la ville, alors appelée le faubourg Québec, sur une ruelle allant du fleuve à la rue Notre-Dame et portant le nom de Brock—aujourd'hui rue Beaudry. C'était une vieille caserne délabrée, en bois, à deux étages avec mansardes, mesurant 108 pieds de long et 84 de large. Ce n'était guère qu'une mesure ; cependant pour la procurer à nos Mères et la mettre en état de les recevoir, M. Arraud P. S. S. avait dû s'imposer bien des sacrifices. Avant de trouver l'argent nécessaire pour faire les réparations les plus urgentes et terminer les constructions commencées, il avait dû faire bien des démarches, tendre la main à un grand nombre de personnes. Là, durant de longs mois, nos Mères connurent toutes les privations, furent aux prises avec la plus extrême pauvreté. Mais ces dignes filles de notre Vénérée Fondatrice le savaient, plus une fondation porte l'empreinte de la Croix, plus elle devient forte, plus elle devient féconde pour Dieu et pour les âmes.

\*  
\* \*

Cinquante ans se sont écoulés depuis le 7 juin 1844.  
L'ancienne caserne transformée en monastère pour

nos Mères fondatrices n'existe plus, un incendie l'a consumée le 9 juillet 1852. Deux ans à peine après l'arrivée de nos Sœurs à Montréal, une dame vint leur proposer d'échanger les bas-fonds de la rue Brock contre les hauteurs qui servent de contre-forts à notre Mont-Royal. C'était passer du quartier des pauvres et de leurs misérables habitations dans celui des privilégiés de la fortune et de leurs princières résidences. Cependant leur monastère se trouvant déjà trop petit, le terrain proposé très vaste et offert en pur don à notre communauté, nos Mères crurent devoir accepter, et avec une vive reconnaissance, le riche don de Mme D. B. Viger. Un an plus tard, au mois d'août 1847, nos vénérables aînées quittaient la rue Brock pour la rue Sherbrooke et s'installaient dans un monastère en pierre à quatre étages, long de 156 pieds qu'elles avaient fait construire elles-mêmes. Avec les années, une chapelle et deux ailes, également en pierre, sont venues donner à la maison où nous sommes l'apparence et les dimensions qu'elle possède aujourd'hui.

Depuis le 7 juin 1844 le personnel de notre monastère s'est aussi prodigieusement accru. Ainsi nous comptons maintenant dans cette maison : quatre-vingt-deux religieuses professes, trente-neuf novices, huit postulantes, douze sœurs tourières, quarante-neuf madeleines, cent soixante-quatre pénitentes, cent cinquante enfants à l'école industrielle et quarante-sept à l'école de réforme.

Bien plus, le grain de sénévé confié au terroir fécond de Ville-Marie, il y a 50 ans, non seulement est devenu un grand arbre, mais ses rameaux trans-

plantés ailleurs ont jeté à leur tour de profondes racines. Partout, dans le diocèse de Montréal, comme dans les provinces maritimes et dans l'Amérique méridionale, ils paraissent pleins de sève et de vie.

En un mot, durant ce demi siècle vécu par notre Institut au Canada la main du Tout-Puissant s'est faite évidente pour le protéger. Elle a opéré en sa faveur des merveilles que nous ne nous laissons point d'admirer. Aussi, comme il nous tardait de voir arriver ce cinquantième anniversaire de l'établissement de notre Institut à Montréal! Avec quelle impatience nous attendions ce jour si riche pour nous en doux souvenirs comme en précieux enseignements. Nous avions hâte de pouvoir exprimer solennellement notre profonde gratitude à tous nos Bienfaiteurs du ciel et de la terre. Depuis longtemps nous avons résolu de consacrer les 23, 24 et 25 juin à redire hautement et dans toute l'allégresse de nos âmes nos actions de grâces à Dieu et notre sincère reconnaissance envers tous nos bienfaiteurs vivants ou trépassés.

Monseigneur l'Archevêque de Montréal consulté à ce sujet daigna autoriser ces fêtes jubilaires. Sa Grandeur s'engagea même à venir officier pontificalement dans notre chapelle le dernier jour de ce Triduum.

La veille de l'ouverture de ces délicieuses solennités arrivèrent les Mères Prieures de nos monastères de la rue Fullum, de St-Hubert, de l'Académie St-Louis-de-Gonzague, d'Halifax N. E. et de St-Jean N. B. Par une permission extraordinaire, nos sœurs



des maisons les plus rapprochées vinrent à tour de rôle prendre part à cette réjouissance de famille. La joie rayonnait sur tous les fronts, faisait battre tous les cœurs. Il fait si bon pour des sœurs de se retrouver ensemble. A ce bonheur s'ajoutait, pour celles que l'obéissance avait appelées ailleurs, la consolation de revoir le berceau de leur vie religieuse, de s'agenouiller dans cette chapelle aimée, témoin de leurs engagements irrévocables à Jésus Bon Pasteur.

Comme il est beau notre cher sanctuaire dans ses habits de fête ! Le vieil autel en bois semblait demander sa retraite, après ses longues années de service. On a fait droit à sa requête. Il a disparu pour faire place à un autel en marbre. La blancheur éblouissante du nouveau calvaire eucharistique, fait ressortir les nuances vives des tentures de toutes sortes dont la chapelle est ornée....Six magnifiques bannières, et six oriflammes données par nos différentes maisons, disent la part qu'elles prennent à la commune allégresse. Trois anges planent sur le sanctuaire portant le chiffre 50. Ils semblent descendre du ciel pour nous dire que là-haut aussi on fête nos "NOCES D'OR." L'un tient une harpe, les autres des couronnes de fleurs. Pour le salut du St Sacrement, deux autres, un encensier d'or à la main, viendront rendre hommage au Dieu de l'Eucharistie.

Au-dessus de l'autel, des lettres d'or forment l'inscription suivante : "*Habebitis hunc diem in monumentum ; et celebrabitis eam solemnem Domino.*" Vous conserverez mémoire de cette fête, et vous la cé-

lébrerez solennellement, à la gloire du Seigneur.  
( Exod. XII, 14.)

Plus haut et touchant presque à la voûte, un tableau à l'huile, de 18 pieds par 7, représente la divine Bergère au milieu de ses brebis. Au loin, parait la bergerie surmontée d'une croix. Tout autour, dans de verdoyants pâturages, de petits agneaux prennent leurs ébats. Dans l'ombre, près de la porte d'enceinte se cache un loup, aux yeux menaçants. Deux petites brebis, échappées sans doute à sa poursuite, courent se réfugier toutes tremblantes sous le manteau de leur Gardienne. Les autres semblent toutes surprises. Elles ont l'air de se demander d'où vient cette crainte subite de leurs compagnes, protégées qu'elles se voient par l'enclos et par leur dévouée Bergère.

Ce tableau d'un effet saisissant, a fait beaucoup d'impression sur les enfants de nos classes.

Enfin, un riche tapis, recouvrant tout le chœur, complète la décoration du sanctuaire.

Deux statues du Bon Pasteur, l'une en bois, l'autre en bronze, sont destinées à conserver le souvenir de cette belle fête. La première, adossée à la grille du chœur des religieuses, fait face au sanctuaire. La seconde, haute de 9 pieds, est installée dans la niche de la façade de notre chapelle.

Notre chœur a revêtu, lui aussi, une charmante parure. Au milieu de festons, de drapeaux, de verdure, on lit sur des banderoles : Venez et voyez les œuvres du Seigneur, vrais prodiges qu'il a opérés sur la terre. De nouvelles stalles ont remplacé les anciennes. Nos vieilles servantes sont maintenant chez les madeleines. Inutile de dire qu'elles ont reçu l'ac-

cueil le plus cordial et le plus reconnaissant de la part de leurs nouvelles maîtresses.

Comme à la chapelle et au chœur, au jardin et dans les corridors on ne voit partout qu'inscriptions, tentures, oriflammes. A l'extérieur, pendant qu'au clocher se déploient majestueusement les couleurs pontificales, en maints endroits sur le monastère on voit le drapeau de la mère-patrie flotter gaiement sous le souffle du vent. Le chiffre 50 inscrit sur chaque pavillon fait connaître à tous la cause de notre allégresse.

Après la récréation du soir, la cloche nous réunit à la communauté. " Mes sœurs, nous dit notre très honorée Mère Provinciale, ne l'oublions pas, les fêtes que nous allons célébrer doivent être pour nous des jours d'actions de grâces et de prières. Remercions beaucoup et prions beaucoup. Remercions beaucoup Jésus Bon Pasteur pour les faveurs sans nombre accordées à notre monastère durant ce demi-siècle. Prions beaucoup pour les années à venir. Prions surtout pour les âmes qui nous sont confiées, répétons avec plus d'ardeur que jamais durant ces jours bénis ce cri de nos cœurs : des âmes des âmes, ô Jésus, donnez-nous des âmes pour les conduire au ciel ! . . . Faisons aussi dans nos supplications une part bien large à tous nos bienfaiteurs. Nous n'avons que la prière pour acquitter notre dette, offrons-la bien ardente, en cette fête de la gratitude, pour tous ceux qui nous font du bien . . . . "

a part

din et  
otions,  
qu'au  
uleurs  
re on  
ement  
r cha-  
notre

réunit  
re très  
s fêtes  
as des  
rcions  
ncoup  
re ac-  
e. Pri-  
urtout  
s avec  
ce cri  
onnez-  
aisons  
à tous  
our ac-  
cette  
nt du



L'HON. C. S. RODIER.



## II

UN NUAGE.—NOS DEFUNTS.—LEUR ELOGE.

\*  
\* \*

SAMEDI 23 JUIN, 1er JOUR DU TRIDUUM.

Il fait un temps magnifique ; le ciel est pur, le soleil radieux.... Dans notre ciel à nous, il y a un nuage : l'absence de notre bien aimée Mère Générale. Pendant de longs jours, nous avons vécu dans une délicieuse espérance. Le silence s'étant fait après nos lettres d'invitation, nous espérions et.... nous attendions ! Mais c'eut été trop de bonheur, trop de faveurs à la fois ; nous l'avons bien compris : nous ne le méritions pas. Cependant, combien nous aurions été heureuses de la voir au milieu de nous cette Mère vénérée que nous aimons tant. La pensée que bientôt elle serait à Montréal nous faisait tressaillir d'allégresse. Bien doux était notre espoir, Mère vénérée, mais, hélas ! ce n'était qu'un rêve. Aurons-nous jamais la joie de le voir devenir une réalité ? ....Oui, nous l'espérons, un jour viendra où le ciel exaucera nos vœux, un jour enfin, elle nous sera accordée cette chère consolation.

\*  
\* \*

Pour nos chers défunts notre premier souvenir en ce beau jour. Pour eux, c'est-à-dire pour nos fon-

dateurs et nos bienfaiteurs, pour celles de nos sœurs qui ne sont plus, les prémices de nos prières et de nos actions de grâces. Pour eux tous, pour leur glorification au séjour des bienheureux ou pour leur prompt délivrance des flammes expiatrices, toutes nos bonnes œuvres et toutes nos supplications d'aujourd'hui, toutes les messes entendues, toutes les communions faites en ce jour par les Religieuses du Bon-Pasteur d'Angers, au Canada, sinon dans tout le continent américain.

A 8½ heures se faisait l'inauguration solennelle des NOCES D'OR de notre maison à Montréal par le chant d'une messe de *Requiem*. Le célébrant fut notre dévoué Supérieur M. le chanoine Z. Racicot : il avait pour diacre le Rév. E. Jats'ipe et pour sous-diacre le Rév. F. Perreault.

Sous l'intelligente direction de sœur Marie de St-Louis de Gonzague, assistante, nos sœurs nous prouvèrent, une fois de plus, qu'aucune composition musicale ne peut entrer en comparaison avec les graves et suppliantes mélodies adoptées par l'Eglise pour les funérailles de ses enfants.

Plusieurs membres du clergé, dix-sept au moins, assistaient à cette auguste cérémonie.

Puissent nos prières jointes à l'oblation de la divine Victime avoir ouvert les portes de la divine patrie à tous nos chers défunts.

Après la messe, Monsieur le chanoine Bruckési, de l'archevêché de Montréal, donna le sermon. Nous regrettons, faute de notes suffisantes, de ne pouvoir reproduire intégralement ces éloquents et sympathiques paroles. En maints endroits, on ne trouvera

ni son beau langage; ni même ses délicates pensées; mais M. le prédicateur voudra bien nous le pardonner. Si notre reproduction est infidèle, qu'il s'en prenne à son humilité, c'est la vraie coupable.

\*  
\* \*

*“ Memores operis fidei vestræ et laboris, ante Deum et patrem nostrum.*

“ Nous nous souvenons devant notre Dieu et Père des œuvres de votre foi et des travaux de votre charité.”

( 1. Thess, 1. 3. )

Mes chères Sœurs,

Un sentiment de pieuse reconnaissance a inspiré la cérémonie de ce jour, et nulle parole ne saurait le rendre, ce me semble, que celles qu'adressait l'apôtre saint Paul aux fidèles de Thessalonique. Il parlait à des fils qui s'étaient montrés envers lui pleins de générosité et de dévouement. “ Nous ne vous oublions pas, leur disait-il; tous les jours, sans cesse, *sine intermissione*, les compagnons de mon apostolat et moi, nous faisons mémoire de vous devant Dieu; le souvenir de vos œuvres de foi et de charité est gravé dans le fond de nos cœurs. ” “ *Memores operis fidei vestræ et laboris, ante Deum et patrem nostrum.* ”

Et vous, mes sœurs, mues par le sentiment de gratitude qui animait l'Apôtre, vous pensez à toutes les âmes charitables et zélées qui vous ont aidées dans l'accomplissement de vos rudes travaux et qui ont quitté cette vie; vous pensez à vos pieux fonda-



teurs, à vos nombreux bienfaiteurs, à vos mères et à vos sœurs défuntes et vous leur dites : “ O vous tous qui nous avez aimées et secourues, notre pensée vous suit au-delà de la tombe ; vos conseils, votre précieux concours, vos généreuses offrandes nous sont connus ; le souvenir s'en transmet de génération en génération ; vos noms restent entourés de notre vénération la plus tendre et tous les jours, *sine intermissione*, nos prières montent pour vous vers le Tout-Puissant. Et dans ces fêtes joyeuses qui s'ouvrent aujourd'hui pour notre famille religieuse, c'est à vous, défunts bien-aimés, que nous avons pensé tout d'abord. Oui, pour vous la première offrande de l'auguste Sacrifice, pour vous notre première prière : *Memores operis fidei vestrae et laboris ante Deum et patrem nostrum !* ”

Vous célébrez, mes sœurs, le cinquantième anniversaire de votre arrivée à Montréal, et dans l'Eglise comme dans la société, vos amis, — ils sont nombreux, — ont répondu à votre invitation pour s'unir à vous dans un même sentiment d'allégresse et d'actions de grâces.

Au milieu des tristesses de l'heure présente, ces fêtes font du bien à l'âme et la réconfortent, en lui montrant la vitalité de nos œuvres catholiques et l'étonnant progrès accompli par nos instituts religieux en dépit de tous les obstacles.

L'an dernier, c'étaient les sœurs de la Providence qui célébraient leurs NOCES D'OR ; c'est votre tour aujourd'hui, Sœurs du Bon-Pasteur ; après vous, et bientôt, viendront les sœurs des saints Noms de Jésus et Marie et les sœurs de Ste Anne, communautés

apparues sur notre sol vers la même époque et sous le même souffle créateur ; humbles grains de sénevé tous plantés par une main puissante et sainte, et devenus maintenant, grâce à la bénédiction du ciel, ces arbres admirés de tous, qui étendent au loin leur vigoureux rameaux. Quel bien, mes sœurs, n'avez-vous pas accompli pendant ces cinquante ans ! Vouées par état à la plus belle et la plus touchante des œuvres de miséricorde, que de cœurs meurtris vous avez guéris ; que de pauvres coupables vous avez ramenés dans la voie du devoir et de l'honneur ; que d'âmes désespérées vous avez ouvertes à la confiance ! Que de hontes et de misères votre tendresse et votre discrétion ont secourues et abritées ! Combien d'infortunées enfants, séduites par les appâts trompeurs du monde, ont dû à votre zèle maternel le retour à l'innocence, et vous devront l'éternelle couronne de gloire ! Vous en savez plus que nous tous sur ces touchants mystères de la grâce et de la miséricorde divine, mais les Anges du ciel en savent beaucoup plus que vous encore.

Oui, ici, se continue dans le secret, dans l'abnégation, le dévouement et le sacrifice l'œuvre du Bon Pasteur. Quand on visite vos salles ou qu'on lit votre histoire, peut-on ne pas se rappeler les plus touchants enseignements et les plus attendrissantes grâces du Divin Maître ? On l'entend qui vous dit : " Je suis venu ici-bas pour les pécheurs et non pas pour les justes. En vérité, la conversion d'un pécheur donne plus de joie au ciel que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. Je suis le Bon Pasteur et je donne ma vie pour mes brebis. " On le voit, allant

vers les pécheurs et mangeant à leur table ; on le voit fatigué, assis sur le puits de Jacob, attendant la pauvre Samaritaine dont il va toucher le cœur pour en faire d'abord une sainte, puis un des plus zélés témoins de sa divinité ; on le voit pardonnant à la femme adultère et la congédiant avec cette divine parole : " Je ne te condamnerai pas moi non plus, va en paix, mais ne pêche plus ; " on le voit enfin avec Madeleine qui pleure, l'âme brisée, à ses pieds ; Madeleine la pécheresse qui va devenir une sainte et le modèle des pénitentes. Ce que Jésus a dit, ce qu'il a fait, ne le dites-vous pas vous-mêmes, mes sœurs ?

Mais aujourd'hui vous vous oubliez vous-mêmes pour remercier tous les bienfaiteurs défunts qui vous aidèrent dans votre noble et laborieuse mission. Les fils et les amis de ceux que vous honorez ainsi en sont touchés mais non surpris. Ils savent que dans les cloîtres, plus que partout ailleurs, on a la mémoire du cœur, et que l'on ne sait pas manquer aux promesses de l'honneur et de l'amitié. Pauvres morts, ah ! qu'ils sont vite oubliés dans le monde ! On pleure sur leur cercueil, on parle d'eux pendant quelques jours ou quelques semaines, et bientôt le silence se fait sur leur nom, même parmi ceux qu'ils ont le plus aimés. Mais au monastère il n'en est pas ainsi. On s'y souvient du plus modeste comme du plus riche des bienfaiteurs ; la religieuse a sous les yeux leur image ou leur nom vénéré ; l'anniversaire de leur mort ne passe pas inaperçu et il n'est point de jour où l'on ne demande à Dieu de leur accorder l'éternel repos. "

M. le prédicateur rappelle alors les noms de nos plus insignes bienfaiteurs et bienfaitrices : “ Mme Quesnel, Mme Lafrauboise, Mme Viger, M. Larocque, M. Malo, M. Rodier, M. Cherrier. Je ne puis les nommer tous ici, dit-il, mais vos annales ont enrégistré avec reconnaissance leurs actes de générosité. ”

L'orateur nous parla ensuite de Mgr Ignace Bourget avec une émotion profonde qui se communiqua à tout son auditoire. C'est ce prélat de sainte mémoire, qui nous appela dans son diocèse, nous reçut avec tant de bonté et nous recommanda si éloquemment à la charité de ses diocésains. “ Qui dira, continua M. le prédicateur, tout ce qu'il fit pour le soutien et la prospérité de votre œuvre : les réglemens qu'il vous traça, les lettres qu'il vous écrivit, l'encouragement qu'il vous donna aux jours de l'épreuve ? Qui dira ses instructions si pleines d'onction et de piété, qui rappelaient les discours des Vincent de Paul et des François de Sales ? ”

M. le chanoine n'oublia pas notre dévoué Père Arraud P. S. S. Il lui décerna également un juste tribut d'éloges. Sous une apparence sévère ce charitable prêtre cachait le cœur le plus compatissant et le plus tendre. Il se fit la Providence visible de notre monastère ; alla même jusqu'à tendre bien souvent la main aux riches en notre faveur.

M. Bruchési nous parla ensuite de nos sœurs défunttes : de celles qui reposent ici dans notre cime-

tière, et de celles qui dorment leur dernier sommeil dans les missions lointaines qu'elles ont fondées. Il s'étendit sur leurs travaux, leurs sacrifices, la gloire qu'elles ont donnée à Dieu, à l'Eglise et à la Patrie.

“ Ah ! si le ciel, s'écria-t-il, en terminant, s'ouvrait en ce moment à nos regards, nous les y apercevriions glorieux et triomphants, ces bienfaiteurs, ces bienfaitrices dévouées, ces saintes religieuses qui furent vos sœurs et pour qui vos chants pieux demandent en ce moment la délivrance et le bonheur ? Oui, j'en ai la confiance, c'est à vous plus qu'à eux-mêmes que profiteront ces prières. Pour eux, ils sont entrés dans l'éternelle paix ; ils ont reçu la récompense de leurs labeurs apostoliques ou de leurs abondantes charités. C'est par des cantiques d'allégresse qu'ils répondent à vos chants funèbres. Ils connaissent vos besoins et les présentent au Seigneur. Comptez, mes sœurs, sur ces célestes amis. Ils seront vos protecteurs là-haut mieux encore qu'ils ne le furent ici-bas. Ainsi soit-il. ”

La journée se ressentit de la funèbre cérémonie du matin. On sentait que c'était fête, mais quelque chose de la gravité de la mort planait sur le monastère.

A 5 heures cependant, les joyeux accords de l'orgue nous conviant au chœur pour le salut du saint Sacrement, rendirent à nos âmes une douce allégresse.

Le chant, la musique, la parure, tout faisait penser au ciel. Tout nous portait à dire notre gratitude à Celui que nous adorions là sur l'autel et qui nous faisait goûter tant de bonheur !

## III

## RECONNAISSANCE A NOS BIENFAITEURS VIVANTS



DIMANCHE, 24 JUIN, 2<sup>ème</sup> JOUR DU TRIDUUM.

C'est le jour où l'Eglise, le cœur débordant d'une allégresse près de dix-neuf fois séculaire, rend à Dieu ses hommages en chantant les louanges d'un nouveau-né. Cet enfant, saint, dès avant sa naissance, grand, au-dessus de tous les autres, eut pour mission de préparer les voies au Messie, de le désigner du doigt et de verser son sang pour la sainte cause de Dieu.

C'est le jour où la patrie canadienne qui a choisi cet enfant pour modèle et pour protecteur, tressaille, elle aussi, de bonheur. Entre elle et son glorieux patron, nombreux sont les traits de ressemblance. Comme Jean-Baptiste elle a, depuis son berceau l'honneur d'être le héraut du Christ. Elle va sur la terre d'Amérique annonçant ici la bonne nouvelle aux peuplades qui l'ignorent, là travaillant à courber tous les fronts sous le joug bienfaisant de sa loi. Comme Jean-Baptiste aura-t-elle, un jour à choisir entre le devoir ou la mort ? C'est le secret du ciel. Mais, espérons-le, la patrie canadienne saura, s'il le faut, verser son sang jusqu'à la dernière goutte plutôt que de trahir Dieu et son Christ.

Pour nous, enfants du Bon-Pasteur, aux joies de l'Eglise, aux joies de la patrie, se joignent en ce jour dans nos âmes les saintes, les suaves réjouissances de la famille religieuse mise en liesse par la solennité d'un Triduum. Pour nous, hier c'était le jour des supplications pour les dévouées qui ne sont plus sur terre, aujourd'hui, c'est le jour de la reconnaissance pour d'autres dévouées dont Dieu nous garde encore le cœur généreux et la main largement ouverte.

Au dehors, le soleil brille de tout son éclat, au dedans, la grâce coule à flots dans les âmes. Plusieurs prêtres viennent offrir le saint Sacrifice dans notre chapelle. Nous profitons, pour nos bienfaiteurs vivants, de chacune de ces divines oblations. Nous offrons au Très-Haut en leur faveur la part qui nous revient dans les ineffables actions de grâces et dans les toutes-puissantes supplications de l'adorable Victime. Et quand Jésus daigne descendre lui-même dans nos cœurs nous le conjurons encore de rendre, selon sa promesse le centuple à quiconque nous fait du bien ou seulement voudrait pouvoir nous en faire.

A 8½ heures une messe est chantée tout spécialement pour nos bienfaiteurs vivants. Le célébrant est le Rév. Père Jodoin, supérieur des Oblats à Montréal. Il a pour diacre le Rév. Z. Délinelle, notre chapelain et pour sous-diacre le Rév. E. Laramée, curé de Governor, E. U. Comme la veille plusieurs membres du clergé assistent au chœur et la chapelle est remplie de fidèles.

Avant et après la messe, chantée en musique, aux

harmonies de l'orgue se joignent les mélodies de la harpe, de la guitare et de la mandoline. Nos chères sœurs de l'Académie St-Louis de Gonzague étaient venues prêter leurs pieux concours à nos musiciennes et à nos chanteuses. Les enfants de nos classes étaient si touchés de ce qu'elles entendaient que plusieurs ne pouvaient retenir leurs larmes. A l'offertoire, unissant la voix de nos cœurs aux chants du "*Gaudeamus in Domino*," nous disions à Dieu : Qu'il est bon, qu'il est doux, Seigneur, de se réjouir en vous, de vous remercier de vos bienfaits ! O Jésus bénissez nos bienfaiteurs ! . . .

Les cérémonies de l'après-midi ne le cédèrent en rien à celles de la matinée. Les Vêpres solennelles présidées par le Rév. E. Laramée, eurent lieu à trois heures. Elles furent suivies d'un sermon donné par le Rév. Père Desjardins S. J.

Dans une touchante improvisation, M. le prédicateur nous a parlé des œuvres de miséricorde. Il commença par nous montrer combien grandes, fécondes et méritoires sont les œuvres de la charité chrétienne, même quand elle n'a pour but que le bien du temps et la vie des corps. Il nous fit voir ensuite combien incomparablement plus grande, plus féconde et plus méritoire est l'action de la charité quand elle s'adresse tout spécialement à la vie des âmes.

" Certes, dit-il, il est beau, il est utile de donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, mais n'est-il pas mille fois plus beau, plus utile de rompre pour les âmes le pain de la parole divine, de les conduire par la main au Banquet Eucharistique où Dieu se fait lui-même leur aliment et leur



breuvage. Certes, il est beau, il est utile de vêtir les indigents et de visiter les malades, mais n'est-il pas mille fois plus beau et plus utile d'aider les âmes à remplacer, sur leurs épaules, les haillons du vice par le royal manteau de la grâce, de panser, durant des semaines, des mois, des années toutes leurs blessures quelques profondes et purulentes qu'elles soient. Certes, il est beau, il est utile de visiter les prisonniers et d'offrir un gîte à l'étranger, mais n'est-il pas mille fois plus beau et plus utile de porter les âmes à briser les chaînes qui les rivent aux prisons où Satan les retient captives, à profiter de la liberté retrouvée pour voler dans cet asile du bonheur et de la vertu dont les portes restent toujours ouvertes à deux battants pour les recevoir et les protéger. Cette mission mille fois plus belle et plus utile de venir au secours des brebis les plus dédaignées peut-être et les plus meurtries du divin Pasteur, c'est la vôtre, mes Sœurs ! Quelle est grande, quelle est sainte votre vocation ! Qu'est-elle autre chose, en effet, sinon un prolongement naturel, j'allais dire, nécessaire de la vocation sacerdotale ! Mais en même temps qu'il est difficile, qu'il est redoutable l'auguste ministère qui vous est confié ! C'est un lourd fardeau pour des épaules humaines que cette participation au divin sacerdoce du Christ. N'est-il pas vrai, plus on considère ces fonctions saintes, plus on se sent transporté, ravi d'admiration, plus on se regarde soi-même, plus on se sent attérer de son impuissance. Comme on éprouve le besoin de compter sur Dieu pour remplir dignement une telle mission ! Mais aussi quand Jésus est là pour soutenir notre courage, pour bénir et féconder nos efforts, on

peut compter sur des merveilles. Et ces prodiges de la grâce vous les avez vu se réaliser cent fois sous vos yeux durant les cinquante ans écoulés depuis l'établissement de votre Institut au Canada. Depuis lors, en effet, que de brebis fugitives et rebelles le Bon Pasteur n'a-t-il pas ramenées et fixées au bercail parmi celles qu'il a confiées à vos soins. Combien de ces brebis perdues d'Israël ont échappé, grâce à votre houlette protectrice, à la dent du loup ravisseur, et puissent en parfaite sécurité les gras paturages du séjour des délices. Avec quelle joie, quelle reconnaissance elles salueront votre entrée dans la patrie ! Quelle gloire aussi pour vous, bergères du Christ, de les entendre proclamer durant toute l'éternité, qu'après Dieu, c'est à vous qu'elles doivent leur ineffable félicité.

Dans ce ministère souverainement difficile mais éminemment fécond et glorieux, dans ces récompenses, dans ces joies sans fin, comme sans mesure, vous avez droit de réclamer votre part, cœurs généreux, qui secondez par vos aumônes le zèle et le dévouement des épouses du Christ. Jésus l'a dit : " qui reçoit un prophète comme prophète a droit à la récompense du prophète. " A plus forte raison, n'est-ce pas, qui aide le prophète dans sa mission doit recevoir la récompense du prophète. Et cette récompense que sera-elle ? Dans ce monde, cent pour un, dans l'autre une éternité de gloire et de bonheur. Félicitez-vous donc du merveilleux rendement des capitaux que vous avez placés dans cette divine entreprise. Versez donc, versez longtemps, versez à pleines mains et chaque pièce ainsi confiée au Cœur de Jésus vous rapportera

le centuple ici-bas et là-haut des montagnes de mérites, une radieuse auréole de gloire. ”

La bénédiction du saint Sacrement couronna la journée. Comme le matin, musique, décoration, illumination, tout fut magnifique.



## IV

LE GRAND JOUR.—A LA CHAPELLE.—A LA COMMUNAUTÉ.

\* \*  
\*

LUNDI, 25 JUIN, 3ème JOUR DU TRIDUUM.

C'est le grand jour par excellence....le jour spécialement consacré à l'action de grâces! Jamais peut-être, même au plus beau jour de notre vie, nous avons éprouvé plus vivement le besoin de témoigner au ciel notre reconnaissance la plus profonde et la plus sincère. "*Gratias agamus*" redisons-nous à chaque instant. Qu'il faisait bon surtout après la sainte communion laisser notre âme redire cent fois : merci mon Dieu, merci pour tous vos bienfaits !

A 9 heures eut lieu la messe pontificale célébrée par Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal, assisté d'un nombreux clergé. La messe royale fut chantée alternativement par les religieuses et par les enfants de nos classes. Ces deux chœurs produisaient un effet ravissant !

Le sermon fut donné par M. Colin, Supérieur d-Séminaire de saint-Sulpice. Longtemps, nous avons espéré voir notre modeste compte-rendu s'embellir du texte de cette allocution : malheureusement les graves occupations du distingué prédicateur l'ont em-

pêché de se rendre à nos instances. Nous le regrettons vivement. Ces paroles, si bien faites pour animer nos âmes à l'estime de notre vocation, nous avaient ravies, nous aurions trouvé tant de profit à les méditer à loisir telles que l'éloquence et le savoir nous les avaient présentées. Au risque de les rendre tout-à-fait méconnaissables, nous allons essayer de les reproduire au moins dans leurs grandes lignes.

\* \*  
\*

*"Notus facite in populis adinventiones ejus."*  
"Faites connaître parmi les nations ses admirables inventions."  
(Isaïe XII. 4)

Monseigneur,  
Mes Sœurs,

Dieu, comme s'expriment nos saints Livres, est admirable dans ses œuvres : admirable dans les œuvres de sa puissance, d'un mot il a tiré l'univers du néant ; admirable dans les œuvres de sa sagesse, il fait tout avec nombre, poids et mesure. Il est admirable surtout dans les œuvres de son amour. Non content d'être descendu un jour, par son Verbe, jusqu'aux anéantissements de la crèche, jusqu'aux immolations du Calvaire, il est sans cesse à la poursuite du pécheur, résolu d'avoir raison de son ingratitude à force de pardons et de bienfaits. Un Dieu toujours prêt à pardonner et dirigeant tout pour amener le pécheur repentant à se jeter dans ses bras. Voilà, mes Sœurs,

les merveilles qui s'accomplissent dans cette sainte maison, voilà les merveilles que vous avez mission de manifester au monde. *Notus facite ad inventiones ejus.* Mais Dieu vous a choisies pour être plus que des confidentes et des témoins des œuvres de sa miséricorde, il vous appelle à devenir encore ses véritables coopératrices. Ainsi les sentiments qui l'animent il veut les voir dans vos cœurs, les merveilles qu'il opère c'est avec vous qu'il veut les opérer.

## I

Dieu est essentiellement justice et sainteté. Sainteté infinie, il hait souverainement le péché ; justice infinie, si le pécheur persiste dans ses iniquités, il proportionne, tôt ou tard, le supplice à la faute commise, à l'offense reçue. C'est pour se rendre aux légitimes revendications de sa sainteté et de sa justice outragées qu'il a précipité les anges rebelles dans les gouffres infernaux, englouti dans les eaux du déluge l'humanité coupable et fait disparaître de la scène du monde les générations dont les abominations avaient lassé sa longanimité. D'ordinaire cependant il garde presque entièrement pour l'éternité les châtimens et les récompenses. Faisant taire pour un temps sa haine pour le péché, il donne libre carrière à l'amour tout miséricordieux qu'il porte au pécheur.

Ici, la voix émue de M. le prédicateur fit couler nos larmes en nous montrant la miséricorde mettant pour ainsi dire la divinité en lutte avec elle-même pour sauver le pécheur. Pendant que sa sainteté et sa justice le somment de châtier d'incessantes prévarications, sa miséricorde supplie, conjure, implore à

grands cris le pardon du coupable. Descendue du ciel avec le Verbe, la divine miséricorde s'est incarnée avec lui dans le Cœur Sacré de Jésus. " Aussi, continue l'orateur, c'est elle qui inspire à l'Homme-Dieu les admirables paraboles du Bon Pasteur et de l'Enfant Prodigue. C'est elle qui lui fait accueillir avec tendresse et la Samaritaine, et la femme adultère, et la pécheresse de Béthanie, malgré les crimes dont elles sont souillées et les scandales qu'elles ont donnés. Ces sentiments de haine pour le péché, de miséricorde pour le pécheur Jésus, votre divin Epoux, veut les voir régner en vous. Comme lui, vous devez accueillir avec toute l'indulgence dont vous êtes capables, les brebis rebelles jadis, mais repentantes et confiées maintenant à votre maternelle sollicitude. Plus leurs blessures sont anciennes, profondes et repoussantes, plus, à son exemple vous devez avoir pour elles de tendresse, de miséricorde et de dévouement. A ces âmes gangrénées par le vice et sur le point d'être condamnées à des châtements sans fin, il faut inoculer un sang nouveau, il faut apprendre à s'assurer les récompenses éternelles. "

A quel prix s'accomplissent ces miracles de la grâce ? quelle part nous devons y prendre ? M. le Supérieur nous l'a dit dans sa seconde partie.

## II

Durant sa vie mortelle, Jésus n'a cessé de témoigner sa miséricorde envers les pécheurs. Il l'a témoignée en priant pour eux, en s'immolant pour eux, en se donnant à eux.

Sa vie parmi nous n'a été qu'une prière continuelle et cette prière elle a été pour les pécheurs. Pour eux il a prié à Bethléem, en Égypte, à Nazareth. Pour eux il a prié surtout pendant les années laborieuses de sa prédication, durant les angoisses et les abaissements de sa passion, quand il les voyait fermer leurs yeux aux lumières de son enseignement, leurs cœurs aux instances de sa grâce, leurs volontés à la toute-puissance de son secours.

Pour les pécheurs aussi, Jésus s'est immolé. Il s'est immolé par les humiliations ; humiliations sans nombre, cachant à l'admiration des hommes des trésors infinis de puissance et de sagesse, de science et de sainteté ; humiliations allant jusqu'à le faire regarder comme un insensé, sinon, comme un imposteur jusqu'à faire passer pour des opérations diaboliques les prodiges de sa toute-puissante miséricorde. Il s'est immolé par le travail ; travail rude, incessant, vil selon le monde ; travail impérieusement commandé par la nécessité de se gagner lui-même son pain de chaque jour. Il s'est immolé enfin par la souffrance ; souffrances déchirant son corps par le couteau de la circoncision et par les verges de la flagellation, par les épines de sa couronne et par les clous de sa croix ; angoisses torturant son âme, tantôt, par la vue des indifférences, des oublis, des ingratitude humaines, tantôt, par les brisements cent fois plus douloureux et plus poignants des abandons de son Père, dans le moment même où par amour pour lui il se faisait victime pour nos iniquités.

Cependant pour le Cœur miséricordieux de Jésus, ce n'est pas assez d'avoir prié pour les pécheurs du-



rant toute sa vie mortelle, il continue à prier pour eux dans tous les tabernacles de l'univers catholique. Du fond de ces prisons, où le retient son amour, comme au Golgotha, il redit à chaque instant : " Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. " De même ce n'est pas assez pour Jésus d'avoir livré jadis son corps aux labeurs, aux souffrances, son âme aux humiliations, aux tortures, il renouvèle ces immolations sur nos autels presque à chaque instant des siècles et sur chaque point du globe. Ce n'est pas même assez pour Jésus de donner ainsi toutes les prières de son âme, toutes les sueurs de son front, tout le sang de ses veines, il se donne lui-même aux pécheurs.

Par un dévouement que seul un Homme-Dieu pouvait concevoir et réaliser, il trouve moyen, dans son amour tout-puissant, de se faire le breuvage, l'aliment, le soutien des âmes. En même temps, par un autre miracle d'amour, il crée d'autres lui-même et leur transmet le pouvoir de renouveler le même prodige. Aussi, depuis ce grand jour, porté par ses prêtres, Jésus va par le monde à travers les siècles, les générations et les continents pour se donner à quiconque veut le recevoir. Parmi les appelés du festin céleste, plusieurs, hélas ! ont traîné dans la fange du vice le blanc vêtement de leur innocence, mais Jésus n'attend qu'un mot de leur part pour les revêtir, par ses représentants, de la robe nuptiale requise pour le divin Banquet. A ces prodiges, redevenus ses amis, Jésus se donne tout entier : corps et sang, âme et divinité. Voilà jusqu'où va le dévouement de l'Homme-Dieu pour les âmes même les plus coupables.

Or, mes Sœurs, cette prédilection pour les brebis égarées, elle s'impose à vous comme un gage extérieur de la conformité de sentiments, de désirs et de vouloirs qui doit exister entre Jésus et vous, comme un devoir rigoureux de conscience contracté à la face du ciel et de la terre au grand jour de votre profession religieuse. Oui, mes Sœurs, votre divin Epoux, Jésus Bon Pasteur, attend de vous une vie de prière pour les pécheurs. Jadis quand Josué livrait bataille dans la plaine aux ennemis d'Israël, Moïse, debout sur la montagne et les bras levés vers le ciel, implorait le secours du Dieu des armées et, tant nombreux, tant braves que fussent les ennemis, ils étaient vaincus. D'autres fois, quand Israël lui-même avait lassé la patience du Très-Haut et qu'il allait disparaître de la scène du monde, broyé par la colère divine, le même Moïse, saisissait de nouveau l'arme toute-puissante de la prière, n'hésitait pas à se prendre pour ainsi dire, corps à corps avec Dieu, et Dieu finissait par se laisser vaincre, Israël par être pardonné. A l'exemple de Moïse, gravissez, vous aussi, la sainte montagne, élevez vers Dieu vos mains et vos cœurs d'épouses et de vierges et priez pour ces pauvres rebelles, s'il le faut, luttez vous aussi hardiment contre Dieu. Ne craignez rien, sa miséricorde combat avec vous. Si cependant le secours tarde à venir, si même tout semble perdu, faites passer vos supplications par le cœur de votre divin Epoux. Dieu ne peut rien lui refuser, car votre Jésus est son fils bien-aimé, l'objet de ses éternelles complaisances.

Jésus Bon Pasteur attend aussi de vous, pour les pécheurs une vie d'immolations. Vie cachée du cloî-

tre, inconnue, par suite aux mille voix qui distribuent par le monde la louange et l'admiration, vie passée toute entière au service des brebis ramenées au bercail par la divine miséricorde, exposée par suite aux froideurs, aux indifférences du dedans, voire même aux attaques du dehors. Vie de travail, travail dur, vulgaire, abject même plus d'une fois selon les idées humaines, travail continu, ne vous laissant que juste le temps de donner à Dieu la part qui lui revient dans vos journées, travail impérieusement commandé par la nécessité de trouver pour vous et pour les brebis accueillies, la nourriture de chaque jour. Vie de macérations corporelles, de saintes cruautés exercées contre vous pour les pécheurs, sollicitées par votre règle, commandées par le désir d'aider plus efficacement les âmes nécessiteuses, surtout vie de brisement de la volonté propre sous le toujours glorieux mais souvent bien lourd marteau de l'obéissance.

Dieu, enfin attend de vous une vie de dévouement pour ses bien-aimés pécheurs. Dévouement enlaçant tous vos jours, toutes vos heures, tous vos instants dans les liens de la plus ardente charité, dévouement durant autant que votre vie religieuse, c'est-à-dire dix ans, vingt ans, cinquante ans. Dévouement faisant de vous le bien, la chose des âmes, surtout des plus coupables et vous portant à redire de voix et d'actions avec St Paul : " Je veux me dépenser, me dépenser encore, et toujours pour les âmes. *Impendam et super impendar pro animabus vestris.* "

Vos modèles, mes Sœurs, dans cette vie de prière, d'immolations, de dévouement, dit en terminant M.

le prédicateur, c'est le vénéré Pasteur de ce diocèse, votre supérieur jadis, ce sont les directeurs de vos âmes, ou plutôt, ce sont les anges et les prêtres du monde catholique. Devenus, par l'onction sainte, d'autres Christ, ils ont pour vocation spéciale de continuer aux yeux de tous, à travers les âges et les générations, le triple ministère de Jésus auprès des pécheurs. Sept fois le jour ils unissent leurs voix à celle du divin priant de nos tabernacles. Quand ils immolent l'Adorable Victime, ils se souviennent que successeurs des apôtres ils doivent s'attendre à se voir broyer comme eux sous la meule de la persécution. Quand Jésus se donne par leurs mains aux pécheurs réconciliés, ils comprennent que pour les gagner à Dieu, il leur faut se dévouer jusqu'à leur dernier soupir, dût le salut d'une seule âme leur coûter tout le sang de leurs veines.

Vos émules, dans cette croisade en faveur des pécheurs, ce sont ces cœurs généreux qui pour payer à Dieu la dette de leur reconnaissance, au prochain celle de la charité, vous mettent à même, par leurs saintes largesses, d'ouvrir plus largement vos portes à des pauvres âmes qui n'attendent qu'une place dans ce pieux asile pour revenir sincèrement à Dieu.

Ah ! puissent toutes ces prières, toutes ces immolations, tous ces dévouements, toutes ces aumônes se multipliant tous les jours, ramener et maintenir au sentier du bien des milliers d'égarées, et ces âmes redonnées à Dieu et le possédant à jamais, grâce à nous, rediront éternellement ce que nous aurons fait pour elles ici-bas et seront près du Bon Pasteur les compagnes de notre gloire et de notre félicité durant toutes les éternités. ”

A l'offertoire " *l'Alma Virgo* " fut chanté par le chœur des religieuses.

\*  
\* \*

Après la messe eut lieu à la communauté une petite séance que Monseigneur de Montréal voulut bien honorer de sa présence. Cinquante-quatre membres du clergé ainsi que les principaux bienfaiteurs de notre monastère accompagnaient Sa Grandeur. Notre modeste salle de réception, plus radieuse de lumières que jamais, était vraiment belle à voir dans la toilette de noces qu'elle portait. En entrant on lisait sur les murs, au milieu des fleurs et des festons " Seigneur, vous êtes devenu un refuge pour le pauvre, une force pour l'indigent dans sa tribulation, un espoir contre la tempête, une ombre contre la grande chaleur. "

Au fond, sur une large estrade, se trouvaient celles de nos enfants qui devaient prendre une part active à la séance. Les autres étaient rangées en cercle tout autour de la salle.

Des dentelles blanches relevées par des chaînes d'or auxquelles venaient se joindre des touffes de feuilles d'érable, également en or, formaient un coup d'œil ravissant. Aux colonnes étaient suspendus les monogrammes de notre vénérable Père Eudes, de notre vénérée Mère Fondatrice, Marie de Ste-Euphrasie, de Marie de Ste-Céleste, première supérieure de cette maison et de notre Mère actuelle, Marie de St-Alphonse de Liguori.

é par le

une pe-  
l voulait  
re mem-  
nfaiteurs  
randeur.  
euse de  
voir dans  
nt on li-  
s festons  
r le pau-  
tion, un  
la gran-

ient cel-  
me part  
s en cer-

chaînes  
uffes de  
un coup  
endus les  
des, de  
Ste-Eu-  
upérieur-  
e, Marie

Cheur des Religieuses du Monastère de N. D. de Charité du Bon Pasteur de Montréal, après 50 ans.



a  
P  
r  
v  
v  
r  
b  
v  
d  
P

Au fond une belle statue de notre bonne Mère du ciel semblait nous sourire et présider la fête. D'un côté de l'estrade se trouvait le buste de Monseigneur Bourget, de l'autre celui de Monseigneur Fabre. Sur les murs se voyaient les portraits de notre vénérée Mère Fondatrice et de notre regrettée Mère Générale Marie de St-Pierre, ainsi que ceux de nos principaux bienfaiteurs.

A 11 heures, Monseigneur fit son entrée aux sons d'un joyeux duo de piano. Le morceau terminé, une toute petite fille de la préservation, vêtue de blanc, s'avança et dit les vers suivants

Lorsque des feux de la brillante aurore,  
 Tout l'horizon s'empourpre et se colore,  
 Et que rayonne au ciel le jour naissant,  
 Au souffle aimé du zéphyr caressant  
 De chaque fleur entr'ouvrant sa corolle,  
 Vers l'Éternel un doux parfum s'envole ;  
 Ainsi, vers toi, de tous nos cœurs heureux  
 Montent d'abord notre amour et nos vœux.

“ Combien il nous tardait, ajouta-t-elle, de voir arriver ce beau jour ! Mais à notre âge comment exprimer notre joie, et notre reconnaissance ! Plus heureuses que nous, vous, nos aînées dans cette maison vous pouvez dire ce que vous éprouvez comme nous : venez donc, dites notre commun bonheur, notre commune gratitude. Laissez parler vos cœurs en toute liberté. Croyez-moi, je le lis dans tous les yeux, vos voix formeront un concert que nos bienveillants auditeurs ne pourront s'empêcher d'applaudir. Venez ; pour ces âmes indulgentes, qui sait si nos humbles



accents ne vont pas même paraître ravissants d'harmonie. ”

Après cette enfant vint une jeune fille portant une bannière sur laquelle se lisait en lettres d'or : “ FONDATION ” “ 1844—1894. ” Elle fit en quelques mots le récit de la fondation de Montréal.

“ Monseigneur Ignace Bourget, dit-elle, avait prié à plusieurs reprises la Mère Générale du Bon-Pasteur d'Angers, en France, de fonder une maison de son Ordre à Montréal ; mais jusqu'en 1844, en retour de ses demandes réitérées, il n'avait encore obtenu que des espérances. Monseigneur Provencher, devenu en 1841 le premier évêque de St-Boniface, au Manitoba, venait alors d'être nommé Vicaire apostolique du Nord-Ouest. Profitant de son passage dans la mère-patrie, il se rendit à Angers afin de plaider la cause de Monseigneur de Montréal. Voyant que nos mères hésitaient encore malgré ses instances, il s'écria avec l'autorité d'un évêque et le zèle d'un missionnaire : “ Eh quoi ! mes sœurs, Dieu vous appelle à Montréal et vous hésitez. Il y a sur les rives du St Laurent des âmes qui vous réclament, des âmes qui se perdront sans vous et vous restez insensibles à leurs supplications. Est-ce ainsi qu'agirait le Bon Pasteur ? ” “ Que l'obéissance m'y envoie, dit alors sœur Marie de Ste-Céleste, et j'y volerai de grand cœur. ” “ Moi aussi, ” répétèrent plusieurs voix. Quatre seulement cependant furent choisies : Mère Marie de Ste-Céleste, fondatrice de cette maison, et les révérendes mères Marie de St-Gabriel, Marie de St-Ignace et Marie de St-Barthélemy. . . A quelques jours de là, la diligence les conduisit au Havre et le 7 juin elles débarquaient à Montréal.

Après quelques jours passés à l'Hôtel-Dieu, elles s'installent dans une vieille caserne de la rue Brock aménagée pour les recevoir. Ce misérable réduit devient ainsi le premier refuge du Bon-Pasteur à Ville-Marie. Là, nos Mères se livrent aux travaux les plus humbles et les plus pénibles pour gagner leur pain de chaque jour. Elles fabriquent du savon et blanchissent le linge comme de pauvres servantes. Si encore la nuit venue, elles avaient un bon lit pour se reposer, mais elles donnent ce qu'elles ont de mieux aux brebis réfugiées sous leur toit. Quelle vie de dévouement et d'abnégation ! comme le divin Maître doit l'avoir pour agréable !... Comme elles sont heureuses elles-mêmes en songeant aux âmes qu'elles arrachent au démon, en leur procurant à la fois une protection contre le crime, un abri contre la misère !... Avec quelle ferveur aussi elles demandent à Dieu les secours pécuniaires, et surtout les cœurs généreux dont leur œuvre a besoin pour se maintenir et se continuer quand elles auront quitté la terre. Leurs prières sont exaucées ! Les aumônes arrivent, et les coopératrices se présentent. Attirées par cette vie d'abnégation et de sacrifice, plusieurs jeunes personnes sollicitent en effet leur entrée au monastère. En voyant la divine Providence mettre si visiblement la main à l'œuvre du Bon-Pasteur à Montréal nos Mères fondatrices sont dans la jubilation. L'avenir de la nouvelle fondation est assuré, se disent-elles, puisqu'en lui multipliant les croix Jésus multiplie aussi ses épaules pour les porter.

Après avoir déposé son oriflamme sur un piédestal placé tout exprès sur l'estrade, la jeune fille s'incline et fait place à une autre de ses compagnes.

Comme l'indique l'inscription gravée sur sa bannière ( qui représente des fleurs et des fruits ) celle-ci parle de " NOS BIENFAITEURS. "

" Reconnaissance, dit-elle, aux deux Prélats qui se sont succédés dans le gouvernement de l'église de Montréal depuis 1844 ; reconnaissance à Monseigneur Bourget, fondateur de la maison du Bon-Pasteur en Canada ; à Monseigneur Fabre, devenu à son tour l'appui et le promoteur de cette maison après en avoir été le Supérieur pendant de longues années.

Reconnaissance aux vénérés Archevêques et Evêques d'Halifax, de St-Jean, d'Ogdensbourg et de St-Hyacinthe, qui ont contribué à l'extension des œuvres de la communauté par des fondations ou des secours spirituels. Reconnaissance au séminaire de St-Sulpice. Reconnaissance, tout spécialement, à notre bon père Jacques Victor Arraud, à qui le Bon-Pasteur doit, entre autres faveurs, son premier monastère à Montréal ainsi que le couvent de St-Hubert. A lui encore reconnaissance pour les secours qu'il lui a procurés en lui trouvant la plupart de ses généreux bienfaiteurs.

Reconnaissance à madame Denis Benjamin Viger, qui a donné le terrain sur lequel s'élève le monastère où nous sommes. Reconnaissance à madame Quesnel devenue pauvre à l'exemple du Sauveur, pour mieux nous aider de ses libéralités pendant quinze ans.

Reconnaissance à M. Olivier Berthelet, qui a cons-

truit à ses frais une aile de la maison et se proposait de bâtir l'autre quand Dieu l'appela à recevoir la récompense d'une vie toute pleine d'aumônes et de bonnes œuvres. Reconnaissance à M. Charles Séraphin Rodier qui a fait à la maison une rente perpétuelle de huit cents piastres par année : à M. Alfred Larocque, digne héritier de M. Berthelet dans ses biens et dans ses saintes largesses ; Reconnaissance à M. Pierre Malo, ainsi qu'aux prêtres dévoués qui avaient nom : Louis de Gonzague Cousineau et Joseph Brisette. Les aumônes de ces cœurs généreux se comptent par milliers de piastres.

Reconnaissance à tous nos bienfaiteurs vivants ou trépassés. Leurs noms sont pour toujours inscrits dans nos annales, le souvenir de leurs bienfaits est gravé dans nos cœurs en caractères ineffaçables.

Daigne le Seigneur leur rendre au centuplé tout le bien qu'ils ont fait à la maison du Bon-Pasteur."

Ayant ainsi parlé cette enfant dépose sa bannière et se retire. En même temps s'avance au son d'une musique grave et solennelle, une autre petite fille portant une oriflamme avec ces mots. " NOS ŒUVRES." Se plaçant au centre de l'estrade elle y demeure tout le temps que dure le défilé des classes qui viennent après elle. Nos madeleines, revêtues de leurs longs manteaux noirs, sont les premières, elles sont précédées par une novice qui porte une bannière sur laquelle se dessinent deux couronnes, l'une d'épines, l'autre de roses. Entre les deux couronnes on lit : LES SŒURS MADELEINES—1864—Elles forment un demi cercle qui part du milieu de l'estrade et se pro-

longe de chaque côté jusqu'au fond de la salle. C'est un tableau vraiment imposant et qui fait couler bien des larmes. L'émotion est plus grande encore quand la future madeleine d'une voix vibrante d'émotion, fait le récit suivant :

“ Grâce à notre vénérée Mère Fondatrice, plusieurs de celles qui viennent frapper à la porte de ce pieux asile peuvent embrasser la vie parfaite. Parmi ces imitatrices de Marie Madeleine, unies au Bon-Pasteur par les liens de la profession religieuse, se trouvait, il y a quelques années, une jeune fille, originaire de New-York. Elevée dans le protestantisme, elle entrevit dès son bas âge la fausseté de sa religion. Petite enfant, elle faisait à son ministre, maintes questions et maintes observations qui l'embarassaient fort. Ne sachant que dire, le *clergyman* lui répondait qu'elle était trop jeune pour approfondir les Saintes Ecritures. “ Eh bien ! disait-elle, je les étudierai quand je serai grande, je veux connaître la vérité. ” A une intelligente d'élite, elle joignait une grande beauté ! Ayant eu, bien jeune encore, le malheur de perdre ses parents, elle resta seule et sans ressources, exposée par suite à mille dangers ; aussi, pauvre orpheline, sa vertu ne tarda pas à faire naufrage.

Un jour, qu'elle errait par les rues de Québec, elle fut recueillie par madame Frémont et conduite par elle chez des religieuses de cette ville, appartenant à une communauté différente, mais portant le même nom et vouées à la même œuvre que nos mères. La grâce aidant, la pauvre orpheline se fit bientôt catholique et quelque temps après elle manifesta un ardent désir d'embrasser la vie religieuse. Les Sœurs

du Bon-Pasteur de Québec n'ayant pas de Madeleines, lui conseillèrent de venir à Montréal. Elle vint donc ici. Après avoir passé quelques mois chez les pénitentes elle fut admise parmi nous. Ses bonnes dispositions la firent même juger digne de prendre le saint habit un mois après son entrée. Elle reçut en religion le nom de la glorieuse sœur de Ste-Marthe et de Lazare avec celui de la vierge romaine, choisie pour modèle par les musiciens et donnée pour patronne au baptême à madame Frémont, sa charitable bienfaitrice. Pendant son noviciat et même après sa profession, la jeune convertie eut de grands combats à soutenir contre elle-même. Elle avait une volonté impérieuse, un caractère hautain et se pliait avec peine sous le joug de l'obéissance religieuse. Mais, était-elle vaincue dans la lutte, elle était la première à s'imposer des punitions. Aussi, parvint-elle en fort peu de temps à se corriger de ses défauts, à se faire même remarquer par son esprit de foi et sa fidélité parfaite à la règle. Quelques mois plus tard Madeleine de Ste-Cécile tombait malade et s'éteignait doucement dans les sentiments de la plus entière confiance en la divine miséricorde....

Comme Madeleine de Ste-Cécile bien des âmes ont trouvé dans cette sainte maison le moyen de réparer par des années d'amour et de fidélité les tristes jours passés loin de Dieu dans les sentiers de l'iniquité. O béni soit cet asile où l'âme repentante peut, elle aussi, aspirer à devenir épouse du Christ.

Après ce récit, une professe Madeleine lit l'adresse suivante :

Monseigneur,

Destinée à compléter l'œuvre sublime du Bon-Pasteur, notre petite communauté naquit à Angers en 1831. Sous l'inspiration du ciel, notre vénérée Fondatrice, Marie de Ste-Euphrasie, trouva dans son cœur de sainte et de mère cet admirable moyen d'assurer à la fois la sanctification et le bonheur temporel de ses enfants d'adoption. Aussi, à combien d'âmes n'a-t-elle pas procuré, avec les douceurs d'une retraite paisible, les avantages plus précieux encore d'une vie de prière et de vertu. A combien d'âmes n'a-t-elle pas ouvert les portes de la cité sainte après les avoir mises à couvert de la malice de Satan et de la perversité humaine. Que nous sommes heureuses de nous voir dans cette sainte communauté ! Que nous sommes heureuses de prendre part au concert de louanges et de vive gratitude qui se chante ici à la gloire de Dieu ! Puisse notre voix monter jusqu'au ciel, et faire descendre sur cette chère maison les plus abondantes bénédictions.

Que de faveurs ne devons-nous pas également aux filles de Mère Marie de Ste-Euphrasie, à toutes ces âmes dévouées qui nous dirigent dans la voie de la perfection. Grâce à nos zélées directrices, nous passons notre vie dans une atmosphère de paix, et de bonheur, entourées des sollicitudes les plus maternelles et les plus éclairées.

Monseigneur, nous n'avons pas oublié non plus la part qui revient à Votre Grandeur, dans l'établissement de notre petite communauté. C'est, en effet, sous votre vigilance paternelle, comme supérieur.

qu'elle a surgi en 1860 et qu'elle s'est développée. Veuillez donc, Monseigneur, agréer nos plus humbles comme nos plus sincères remerciements. Que le Bon Pasteur accorde à Votre Grandeur ainsi qu'à tous nos bienfaiteurs la récompense promise à tous ceux qui passent sur la terre en faisant le bien. ”

Cette lecture terminée les madeleines se retirent.

Après elles, nos chères pénitentes, vêtues de noir au nombre de cent quarante, viennent bannière en tête, se ranger en deux demi-cercles.

“ Depuis cinquante ans, dit l'une d'elles, au-delà de quatre mille personnes sont entrées dans la classe des pénitentes. Sur ce nombre, la plupart sont retournées dans le monde, raffermies dans la vertu et bien décidées à garder toute leur vie le bonheur retrouvé près de Dieu ; d'autres craignant d'affronter de nouveau les écueils, où leur âme avait sombré, sont restées au port et ne veulent plus en sortir ; d'autres enfin poussant encore plus loin la générosité, se sont engagées irrévocablement à Jésus par la sainte continence et les vœux de religion.

Il faut bien l'avouer, à la honte de l'ingratitude humaine, parmi les quatre mille âmes reçues dans ce bercail du divin Pasteur, plus d'une hélas ! sont retournées à leurs turpitudes passées. Cependant, nous le proclamons à la gloire de celui qui rend immuable la faiblesse qui l'appelle à son aide, nos annales sont remplies de faits les plus édifiants. A chaque page on y voit à côté des fureurs implacables de Satan pour perdre les âmes, les saintes industries de l'amour tout miséricordieux de Jésus pour les sauver :



à côté des défaites les plus humiliantes des âmes infidèles, on voit les triomphes les plus éclatants remportés par celles qui se livrent résolument à l'action toute-puissante de la grâce. ”

Une autre prit ensuite la parole : “ La joie est au foyer, dit-elle, nous réclamons notre part de ce bien de famille. La joie ! qu'elle est durable quand elle est vraie, qu'elle est douce quand elle est pure, qu'elle est consolante quand elle vient du ciel ! Cette joie sainte, c'est la vôtre, Mères vénérées, et grâce à vous c'est aussi la nôtre. Cette joie goûtée au temps de l'innocence, pleurée aux heures de l'égarément, nous l'avons ressaisie au jour du repentir. Nous la tenons aujourd'hui avec amour dans nos cœurs rassérénés et guéris, et nous ne voulons plus la perdre. Ce trésor recouvré au prix de tant d'angoisses et de tant de larmes, nous voulons le garder toujours. Qu'il en a fallu de sacrifices et de dévouement aux Mères vénérées qui ont fondé cette maison pour nous en ouvrir les portes ! Pour nous, elles ont quitté le monastère témoin de leurs éternels engagements ; ont dit adieu au sol natal, laissé dans les larmes des parents et des amis qu'elles ne devaient plus revoir ici-bas ; pour nous, elles ont affronté les mers et leurs tempêtes ; pour nous enfin, elles ont fondé sur la terre canadienne, au prix des plus dures privations, des plus pénibles labeurs, ce saint asile, où tant d'âmes ont retrouvé la sérénité d'un ciel qui n'avait plus pour elles que des éclairs et des tonnerres. Que vous devez être fières des progrès de votre œuvre, vénérées Mères Fondatrices, quand vous la contemplez

du haut des cieux, quand vous revoyez les lieux que vous avez foulés de vos pieds, arrosés de vos sueurs, embaumés de vos vertus !

A vous, Mères tendrement aimées, formées à si noble école, incombait la tâche de continuer leur œuvre. Le chemin était tracé devant vous, vous y êtes entrées; l'exemple était entraînant, vous l'avez suivi; l'élan était irrésistible, vous l'avez secondé; la semence avait produit d'heureux fruits, vous les avez multipliés. L'humble refuge de la rue Brock, témoin des travaux de vos premières Mères, n'existe plus, mais vous l'avez remplacé par le monastère où nous sommes. Ici, l'air est plus pur et l'espace plus étendu. Ici, nous venons plus nombreuses et votre charité, comme celle de vos Mères, nous accueille avec le même amour, la même bienveillance. Malgré les vastes proportions et même la beauté du nouvel édifice, l'insuffisance de vos ressources est restée la même. Plus d'une fois, nous le savons, vous avez dû franchir le seuil du cloître, aller tendre la main à la générosité publique, afin de nous procurer notre pain de chaque jour. Vous comptiez nous cacher ces dénuements, mais Dieu a déjoué les saintes ruses de votre charité. Vos héroïques industries sont venues jusqu'à nous. Plus d'une fois, à votre insu, elles nous ont émues jusqu'aux larmes. Aussi, que de retours sincères à Dieu, que de conversions durables, quelle gratitude, quelle affection pour vous à l'épreuve du temps et des distances ont fait naître un si maternel dévouement, des exemples aussi admirables.

“ Vénérable Père Eudes, vous qui avez conçu et réalisé l'œuvre du Bon-Pasteur, et vous saint évêque

Bourget qui l'avez emplanté dans notre Canada, daignez agréer aussi l'hymne de notre gratitude. Et vous, Monseigneur, qui depuis trente-quatre ans prodiguez à cette maison les témoignages de votre paternelle sollicitude, et vous, nos dignes Supérieurs, vous, nos dévoués Chapelains, ses zélés collaborateurs dans le sublime ministère de la sanctification des âmes, recevez également l'hommage de notre plus humble et plus filiale reconnaissance.

Généreux bienfaiteurs, dont le noble cœur comprend toujours si bien nos infortunes et dont la main bienfaisante est toujours si habile et si prompte à nous venir en aide, laissez-nous joindre à nos plus sincères remerciements nos vœux les plus ardents de bonheur et de saintes prospérités. Oh ! oui, que le Très-Haut vous rende, qu'Il rende à quiconque nous a fait du bien le centuple promis dès ici-bas même à l'obole donnée à l'indigent au nom de Dieu.

Vous enfin, épouses virginales du divin Pasteur, vous qui restez pour nous les copies les plus fidèles et les plus aimées de son amour et de sa miséricorde pour nous, nous vous disons merci, cent fois merci, dans toute l'effusion de nos âmes. Daigne le Dieu qui nous a fait trouver en vous de véritables mères vous donner en nous de véritables enfants, des enfants à la volonté toute docile, au cœur tout aimant et tout reconnaissant."

Ce récit achevé, ces souhaits et remerciements exprimés les pénitentes déposèrent leur drapeau et se retirèrent.

Alors un nouveau groupe, au costume plus gai, aux allures plus jeunes et plus vives, à la joie plus expressive et plus bruyante parut dans la salle. C'étaient les enfants de l'Ecole de Réforme. Bannière en tête elles montent sur l'estrade en chantant :

Beau jour que Dieu nous prête,  
 Tu charmes notre cœur ;  
 A l'envi, douce fête,  
 Nous te chantons en chœur.

Ce refrain terminé, l'une d'elles se détacha de ses compagnes et s'adressant à l'auditoire : " Il est un âge, dit-elle, où la vie coulant à pleins bords à l'air de promettre des siècles d'existence, où l'avenir apparaît tout embaumé de parfum, tout radieux de bonheur, où le présent ignorant les fardeaux qu'on nomme soucis et responsabilités vit joyeux et confiant. Cet âge, il devrait, ce semble, ne pas laisser après lui plus de traces que le navire qui fend les eaux, cependant, on nous l'a dit; cent fois, il creuse au champ de la vie un sillon tellement profond que les vieilles années ne peuvent guère s'empêcher de le suivre. A cet âge, dit-on, naissent ou se forment les habitudes bonnes et mauvaises, et de ces habitudes les ans à venir feront une seconde nature. Heureuse la vie qui chemine durant ces jours au sentier du devoir et de la vertu, elle peut compter y marcher toujours. Malheureuse au contraire celle qui s'égare à cette époque aux chemins du vice et de l'erreur ; si Dieu ne l'arrête à temps, elle sombre dans les abîmes. Cet âge si important et si décisif

pour le reste de la vie, c'est la jeunesse, c'est l'âge où nous sommes. Mieux que nous, nos dévouées Mères ont toujours compris cette consolante et terrible vérité, mais ce n'est qu'en 1870 qu'il leur a été donné de pouvoir enfin ouvrir la classe à laquelle nous nous estimons si heureuses d'appartenir.

Oh oui, il nous est souverainement cher ce toit charitable où s'écoulent nos jeunes années! Quels suaves et précieux souvenirs nous vaudra pour nos plus vieux ans notre séjour dans cette maison bénie. Ici, sous les yeux de nos aimées bienfaitrices, à leur exemple et grâces à leurs maternelles affections, à leurs sages conseils, nous cherchons à nous faire de la piété et du travail, non seulement un habitude, un devoir, mais un besoin impérieux, une délicieuse jouissance.

Ici, plusieurs sont venues prémunir et fortifier leur jeunesse faible et sans expérience contre les assauts redoutables et les perfides séductions d'un monde corrompu et corrupteur.

Ici plusieurs, guidées par les anges visibles qui nous forment à la vertu, se sont assises pour la première fois au divin Banquet, à cette table Eucharistique dont elles auraient peut-être ignoré à jamais les ineffables délices. D'autres ont trouvé dans cette sainte demeure la porte du vrai bercail du Bon Pasteur. Plusieurs, en effet, sont devenues ici, par le saint Baptême, enfants de Dieu et de l'Eglise. Pour d'autres enfin, pendant que leur dépouille mortelle échangeait ce pieux asile contre le lieu où dorment les morts, leur âme voyait s'ouvrir devant leurs regards ravis les portes éternelles du palais du Roi des rois. Des bras de la Vierge des Douleurs notre pa-

tronne, elles passaient et pour toujours dans ceux de son divin Fils, le céleste rémunérateur.

Aussi, bien vive est notre allégresse de pouvoir enfin dire tout haut et devant des témoins aussi nombreux, aussi distingués ce que nous ne cessons de nous redire les unes aux autres dans le cœur à cœur de nos épanchements fraternels. Remerciée à jamais soit l'aimable et bienveillante Providence qui nous a conduites dans cette maison. Le Bon Pasteur, en nous ouvrant les portes de sa demeure de prédilection, nous a procuré un nouveau toit paternel qui toujours nous sera cher, il nous fait trouver des sœurs affectionnées dans chacune de celles qu'il nous donnait pour compagnes et des mères au cœur tout nôtre dans chacune de celles qu'il s'est choisies pour épouses et pour continuatrices de son œuvre.

Compagnes bien-aimées reprenons nos chants de fête ; chantons la demeure chérie où passent pour nous de si douces et si saintes années.

*Chant :*

Dans l'immense désert qui s'appelle la vie,  
Loin de l'orage, à l'abri des autans,  
Il est un oasis où notre âme ravie  
Voit radieux passer ses jeunes ans.  
Toit mille fois heureux, aimable sanctuaire,  
Que nous aimons te chanter en nos chœurs.  
Le ciel mit dans tes murs tout ce qui sait nous plaire  
Tout ce qui charme et subjugue les cœurs.

Asile aimé, de vertu, d'allégresse,  
 Suave don des cieux,  
 Longtemps encore, ravis notre jeunesse,  
 S'jour délicieux.

Qu'il fait bon ! te prier dans ton humble chapelle.  
 Verser son âme en ton âme, ô Jésus ;  
 Cheminer à ta suite, où ta voix nous appelle,  
 Aller toujours où marchent tes élus.  
 Comptant toujours sur toi, sur ta main si puissante  
 Sur ton grand Cœur si riche en pardon  
 Si débordant d'amour, notre âme confiante  
 Ne rêve plus qu'espoir et qu'abandon.

Le Dieu qui dans ces murs a choisi sa demeure  
 Veut tout à nous d'autres cœurs que le sien.  
 Il veut pour nous garder et levés à toute heure  
 Bien d'autres bras qui soient notre soutien.  
 Ces cœurs prenant leur part de nos douleurs amères  
 Ces bras levés et toujours protecteurs  
 Epouses de Jésus, vous qu'on nomme nos mères  
 Ce sont vos bras, surtout, ce sont vos cœurs.

Comme au toit de famille, en cette heureuse enceinte.  
 Dieu, se faisant prodigue de douceurs,  
 A l'amour maternel joint dans sa bonté sainte  
 L'affection que se doivent des sœurs.  
 S'il vient une douleur, s'il paraît un nuage,  
 Chacune alors, dans sa franche amitié  
 Vient s'unir à sa sœur pour conjurer l'orage,  
 Ou de sa peine exige la moitié.

Qui dira nos beaux jours, ô compagnes chéries,  
 Ces jours heureux que dore le bonheur ?  
 Qui redira nos jeux, nos douces rêveries,  
 Nos chants de fête, ô séjour enchanteur....  
 Ah ! crois-en les serments que te fais notre enfance  
 Comme un flaqueau ton pieux souvenir  
 Marchera devant nous et ces jours d'innocence  
 Rayonneront sur tout notre avenir.

Revis la-haut, revis maison chérie  
 Aux divines splendeurs.  
 Unis encore, unis dans la patrie  
 Les mères et les sœurs.

Ce chant terminé, les enfants de l'Ecole de Réfor-  
 me se retirent et leur drapeau prend place à côté  
 des autres.

En même temps les enfants de la Préservation  
 arrivent aux sons harmonieux d'une musique qui  
 porte à la gaieté. Comme il est gracieux ce batail-  
 lon de petites filles de cinq à neuf ans, toutes vê-  
 tues de blanc. Leur frais visage est tout radieux de  
 bonheur. Elles saluent tout d'abord Monseigneur et  
 les invités, puis elles s'échelonnent sur l'estrade  
 les plus petites forment le premier rang. Une des  
 plus grandes tenant la bannière, parle en ces termes :

" L'Ecole d'Industrie fondée en 1870 a pour patron  
 le glorieux Epoux de Marie. Elle est destinée aux  
 petites filles dont les parents sont morts ou ne sont  
 pas en état de prendre soin d'elles. Cette école a dé-



jà reçu au delà de mille enfants. L'une d'elles quoique morte à huit ans, a pourtant son histoire parmi nous. Salomé, c'était son nom, avait un zèle pour le salut des âmes tout à fait extraordinaire chez une enfant de son âge. Elle se privait de son dessert ou d'un amusement favori pour obtenir la conversion des pécheurs. Voyait-elle quelques-unes de ses compagnes désobéir ou manquer au règlement, elle faisait des actes de contrition pour elles. Chargée d'enseigner le catéchisme à une compagne dépourvue de talent, elle s'acquittait de sa tâche avec une grande piété et un infatigable dévouement. A tout instant elle se recueillait et priait pour obtenir à son élève d'apprendre plus facilement. La prière de Salomé fut pleinement exaucé, l'enfant finit par apprendre son catéchisme et devint à son tour un vrai modèle.

Comme dans l'après-midi, les plus jeunes ont un peu plus de liberté, notre pieuse Salomé en profitait pour organiser des processions. Elle conduisait ses compagnes devant l'image du Sacré Cœur de Jésus, les faisant prier pour la conversion des pécheurs, les mains élevées vers le ciel, quelque-fois même les bras en croix.

Voilà le bien fait dans notre classe, auprès de celles qui veulent profiter des leçons qu'on y reçoit.

Ce trait raconté, toutes, petites et grandes, chantaient en chœur :

Que de nos cœurs s'élançe  
 Un hymne de bonheur !  
 Amour ! reconnaissance !  
 A Jésus, Bon Pasteur.

Que notre voix aime à te dire  
O doux refrain de ce beau jour  
Toute âme ici chante et respire  
La reconnaissance et l'amour.

Elles se retirèrent alors après avoir déposé leur oriflamme.

C'était le dernier drapeau de nos œuvres.

Après elles viennent quatre petites filles portant des oriflammes. Sur l'une de ces bannières se lit le mot : " NOS FONDATIONS, " sur les autres le nom de nos trois établissements du diocèse de Montréal. " ACADEMIE DE ST LOUIS DE GONZAGUE, " " PENSIONNAT DE ST HUBERT, " " ASILE DE STE DARIE. "

Ces enfants ont à peine pris rang sur l'estrade que la musique changeant subitement de thème et d'allure commence la " Marche des Missionnaires de St-Ignace. " En même temps entrent dans la salle six jeunes filles vêtues de blanc. Elles représentent nos fondations lointaines et leurs drapeaux portent les couleurs nationales de ces pays étrangers : " QUITO, " " LIMA, " " GUARANDA, " " HALIFAX, " " ST JEAN, " " BOLIVIE. "

La représentante de l'Académie St Louis de Gonzague parla au nom de nos deux maisons enseignantes du Canada.

" Bien chères, sans doute, sont, dit-elle, au Cœur du divin Pasteur les brebis fugitives et rebelles. Pas d'instances qu'il ne fasse, de courses qu'il n'entreprenne, de fatigues qu'il ne s'impose pour les rame-

ner au bercail. Mais évidemment il ne peut s'empêcher de chérir encore plus les brebis fidèles qui trouvent leurs délices à brouter en paix les gras pâturages qu'il protège de sa houlette. Ses prédilections cependant sont pour les plus tendres agneaux. Il ne le sait que trop, leur candeur, leur faiblesse et leur inexpérience les exposent à la dent du loup ravisseur. Aussi, sont-ils l'objet de toutes ses veilles, de tout son dévouement, de toutes ses caresses. Créée, tout spécialement pour panser les blessures des brebis revenues au bercail, la religieuse du Bon-Pasteur, n'oublie pas que son divin modèle désire encore lui confier quelques-uns de ces timides agneaux plus aimés que les autres, et sur lesquels il a des desseins pour les jours à venir. Docile à la voix d'en haut, la Congrégation du Bon-Pasteur fonda des maisons destinées à former à la science et à la vertu les jeunes âmes dont Dieu jugeait bon de lui confier l'éducation. Ces pensionnats, ou plutôt, "ces petits noviciats," comme les appelle le vénérable Père Endes, deviennent des pépinières de vocations pour la communauté. Après avoir puisé longtemps les sucs féconds du terroir dans lequel la main du céleste Jardinier les avait déposés, ces jeunes plants aspirent plus d'une fois à jeter de plus profondes racines dans ce sol aimé, à s'y fixer même pour toujours. Aussi la Congrégation possède-t-elle maintenant des pensionnats dans chaque continent : en Europe comme en Afrique, en Asie comme en Amérique.

Il y avait à peine deux ans que la communauté était à Montréal, qu'elle crût devoir, malgré l'exiguïté du local, ouvrir immédiatement un pensionnat

de jeunes filles. C'était à l'automne 1846. Dix ans plus tard, les œuvres fondamentales de la maison réclamant impérieusement tout le local, tous les bras, toutes les énergies, nos mères se virent forcées, pour un temps, de renoncer à l'enseignement. Ce ne fut qu'au mois de septembre 1864 que la communauté put rouvrir ses portes à de nouvelles élèves.

En 1870, le pensionnat fut transféré dans la paroisse de St-Hubert, à trois lieues de Montréal.

En 1878, grâce à l'habileté, au zèle, au dévouement de l'humble chanoine auquel le diocèse de Montréal doit l'achèvement de sa magnifique cathédrale, un nouveau pensionnat, surgissait comme par enchantement, à quelques pas de la maison provinciale. Cette Académie, digne de figurer parmi nos plus beaux édifices religieux, est située sur un des monticules qui servent de contre-forts à notre Mont-Royal. Ses proportions non moins vastes qu'harmonieuses lui permettent d'ouvrir ses portes à plusieurs centaines d'élèves. Le fondateur de cette nouvelle institution comptait, pour aider la communauté à porter les charges énormes qu'elle s'imposait, que les élèves ne manqueraient pas de venir en grand nombre. Comme toujours, notre vénéré Supérieur, M. le chanoine Racicot, avait deviné juste. Les élèves sont venues, elles sont nombreuses et la maison est prospère. Ces deux établissements ont déjà donné, à la société, des chrétiennes éclairées et convaincues, des cœurs reconnaissants et tout dévoués, à l'Eglise, plusieurs vocations religieuses. Parmi les anciennes élèves devenues épouses du Christ, plusieurs ont été appelées à travailler à leur tour à l'œu-

vre du Bon-Pasteur. Cinq d'entr-elles ont été jugées dignes d'être choisies comme supérieures. Tel est le passé de ces institutions. L'avenir doit faire concevoir à nos Mères, des espérances non moins légitimes. ”

Après avoir ainsi parlé, la représentante de nos Académies se retira auprès de ses compagnes.

S'avancant alors celle qui portait le drapeau de l'asile de Ste Marie, s'exprime en ces termes :

“ Après vingt-neuf ans d'attente et de prières incessantes, après d'instantes supplications faites à leur céleste Epoux au grand jour de leurs virginales épousailles, nos mères voyaient enfin se réaliser une de leurs plus chères espérances, un des désirs les plus ardents de leurs vénérées fondatrices. En 1873, en effet, le gouvernement provincial confiait au Bon-Pasteur l'œuvre des prisons à Montréal.

Accueillir avec bonté les brebis lasses de vivre loin du bercail et qui viennent d'elles-même se ranger sous sa houlette protectrice, c'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas assez pour le Cœur miséricordieux du divin Pasteur. Non content d'attendre les fugitives, il court après elles. Il les suit pas à pas, épiant le moment où il pourra les faire tomber dans les pièges ingénieux de sa tendresse. Quelle joie ! quelle allégresse pour lui, quand il voit ces pauvres rebelles, épuisées par les blessures qu'elles se sont faites, ou retenues par les épines des buissons où elles se sont engagées, consentir enfin à se laisser charger sur ses épaules et rapporter à la bergerie.

Ces lacets de la divine miséricorde, où se font heu-

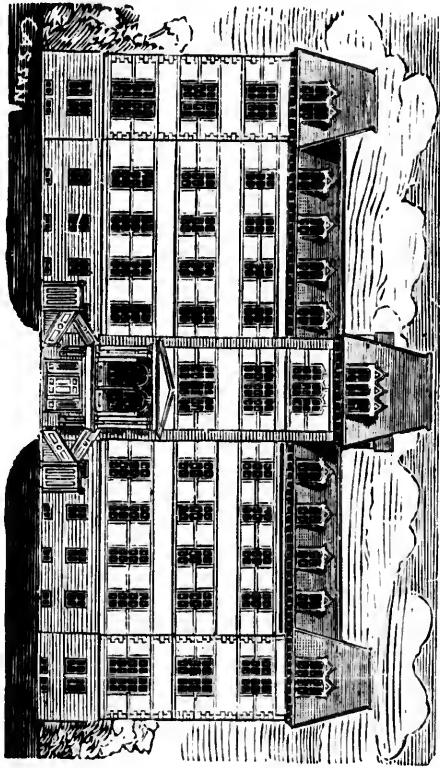
été ju-  
es. Tel  
bit faire  
ns légi-

de nos  
s.

peau de  
:  
prières  
fuites à  
ginales  
ser une  
les plus  
373, en  
au Bon-

e vivre  
se ran-  
up sans  
miséri-  
attendre  
s à pas,  
er dans  
e joie !  
pauvres  
se sont  
où elles  
r char-  
it heu-

**Académie St-Louis de Gonzague,**  
Dirigée par les Religieuses du Bon Pasteur de Montréal.





re  
tar  
die  
de  
des  
ma  
cri  
poi  
pou  
elle  
une  
dan  
lait  
ges  
mil  
là p  
pou  
elle  
tude

N  
hist  
étra  
Q  
si pa  
“  
mèr  
pou  
l'An  
C'éta  
diffic

reusement prendre bien des âmes coupables ce sont, tantôt, des revers subits de fortune, parfois, des maladies longues et cruelles ou des assauts plus violents de la grâce. D'autres fois l'heureuse complice des desseins bienveillants de Dieu, c'est l'autorité humaine arrachant de vive force le pécheur à sa vie criminelle et le jetant, pour ainsi dire, pieds et poings liés aux pieds de celui qui n'attend qu'un mot pour lui pardonner.

Combien d'âmes en effet, gangrénées jusqu'aux moelles ou bien arrêtées dès leurs premiers crimes par une sentence judiciaire, retrouvent loin du danger et dans la reclusion forcée de la prison, ce qu'il leur fallait pour revenir sincèrement à la vertu. Ces prodiges de la grâce, nos mères les ont vu s'accomplir mille fois sous leurs yeux ici comme ailleurs. Voilà pourquoi elles se réjouissaient tant en 1873, voilà pourquoi elles s'estiment encore si heureuses actuellement de voir confiées à leurs maternelles sollicitudes les détenues de l'asile de Ste Marie."

Nos maisons du diocèse ayant ainsi raconté leur histoire, la parole était aux fondations faites en pays étrangers.

Quito, la plus ancienne d'entr-elles, s'exprima ainsi par la bouche de son interprète :

" Le premier jour du mois de mai 1871, six de nos mères quittaient le berceau de leur vie religieuse pour aller fonder une maison du Bon-Pasteur dans l'Amérique du Sud, à Quito, capitale de l'Equateur. C'était entreprendre un voyage bien long et bien difficile. Plusieurs centaines de lieues séparent, com-



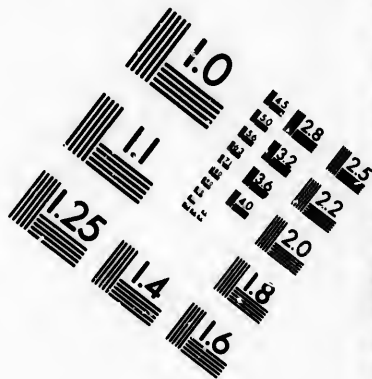
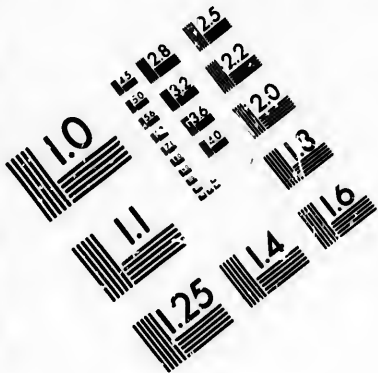
me on le sait, le Canada de la République de l'Equateur. Durant ce long trajet, nos voyageuses eurent l'occasion de faire, ou du moins, de renouveler connaissance avec presque tous les moyens employés par l'humanité pour franchir les distances. Le chemin de fer les conduisit de Montréal à New-York, puis de Colon dans le golfe du Mexique, à Panama sur l'Océan Pacifique. Un palais flottant les transporta de New-York à Colon (Aspinwall, disent les anglomanes,) un autre gros navire les prit à son bord de Panama à Païta, dans le Pérou. Revenant alors sur leurs pas elles se rendirent à Guayaquil situé sur le golfe du même nom et non loin de son embouchure. De là, elles remontèrent la rivière Guayas jusqu'à Bodegas dans un petit bateau à vapeur. Le reste du trajet jusqu'aux pieds de la cordillère se fit en canot. Pendant que les rames des indiens faisaient avancer leur embarcation, elles eurent tout le loisir de contempler les merveilles de la végétation équatoriale. Elles virent surtout ces arbres gigantesques s'élevant tantôt bien droits et à des hauteurs prodigieuses, tantôt s'inclinant les uns vers les autres et faisant de la rivière un délicieux berceau de verdure en croisant au-dessus d'elle leurs immenses rameaux. " A chaque détour de la capricieuse Guayas, racontent les voyageuses, la scène changeait, mais c'était toujours de nouvelles splendeurs, toujours de nouvelles surprises, faisant rêver du paradis terrestre. "

A Savaneta, grande ville de . . . douze maisons, on quitta le canot et l'on prit des mules pour s'engager dans la chaîne de la Cordillère des Andes. Huit jours durant, installées sur leurs montures, nos mères che-

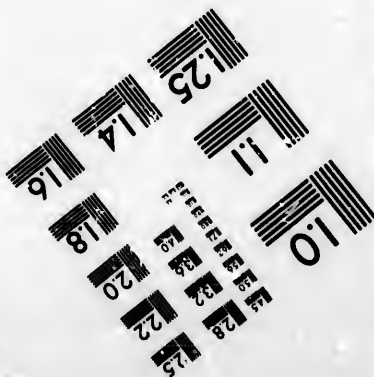
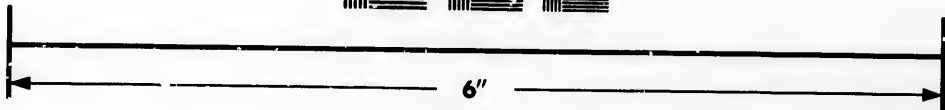
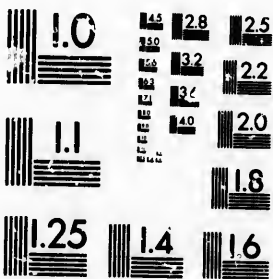
minèrent à travers les montagnes, suivant ici un petit sentier à peine tracé ou côtoyant des précipices d'une profondeur insondable, là, traversant des torrents si rapides qu'il ne fallait pas moins, par fois, de six à huit hommes pour empêcher leurs mules d'être emportées par le courant. Après avoir salué en passant le pic du Chimborozo, élevant son sommet neigeux à dix-huit mille pieds au-dessus de leurs têtes, après avoir monté ou descendu maintes montagnes, dont plusieurs étaient presque coupées à pic, après avoir passé successivement et souvent en fort peu d'heures du froid le plus intense à la chaleur la plus accablante les missionnaires arrivèrent enfin à quelques lieues de Quito. Là, elles trouvèrent de bonnes voies, d'excellentes voitures, surtout de rapides coursiers qui les déposèrent le lendemain, 4 juillet, dans la capitale de l'Equateur. On les attendait depuis longtemps, elles furent donc accueillies à bras ouverts. L'illustre président de la République, Don Garcia Moréno, les prit sous sa haute et spéciale protection. Il comptait sur elles pour la rénovation morale dont il avait conçu le glorieux dessein. Le grand patriote, l'héroïque chrétien, le chevalier du Sacré-Cœur est mort avant d'avoir achevé la tâche sublime qu'il s'était imposée. Il a succombé sous le poignard de la franc-maçonnerie, mais plusieurs de ses œuvres lui ont survécu pour le bonheur de ses compatriotes. Le Bon-Pasteur est de ce nombre. Aussi, quand le généreux défenseur des droits de Dieu alla recevoir la couronne des martyrs du devoir et de la foi, cet établissement était solidement fondé.

Le monastère de Quito est aujourd'hui une maison





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25  
28  
32  
36

10

provinciale de qui relèvent trois nouvelles fondations. Guaranda, Archidona dans le Napo et Cuenca. ”

“ La maison de Quito venait à peine d'être établie, dit celle qui portait la bannière de Lima, que sept autres de nos mères laissaient Montréal à leur tour pour se rendre dans la capitale du Pérou. Grâce, sans doute, à sainte Rose, la glorieuse patronne de leur futur pays d'adoption, les missionnaires de Lima eurent le voyage le plus heureux et le plus rapide. Venues, comme nos mères de Quito, en chemin de fer et en paquebot jusqu'à Païta, elles n'eurent, une fois arrivées en cet endroit, qu'à se confier de nouveau à la vapeur pour se rendre saines et sauvées où les appelait l'obéissance. Elles avaient quitté le Canada le 11 août et le 1<sup>er</sup> septembre, elles étaient au Pérou.

Monseigneur J. A. Roca, préfet des études au Séminaire de Lima, qui s'intéressait tout particulièrement à cette fondation vint au-devant d'elles. Les voyant entrer à Lima, dans l'octave de la glorieuse patronne de cette ville, il en tira un heureux présage pour l'avenir. “ Soyez les bien venues, mes sœurs, leur dit-il, c'est sainte Rose qui vous amène, elle saura vous protéger et vous aider. Oh ! que de bien vous allez faire parmi nous. ” Monseigneur l'Archevêque de Lima leur témoigna de son côté la plus paternelle bienveillance.

Les missionnaires de Lima n'eurent donc pas comme celles de Quito des montagnes et des précipices à traverser pour se rendre où Dieu les voulait. Elles n'eurent pas non plus comme elles la douleur de per-

dre leur supérieure quelques jours après leur arrivée. Comme celle de Quito cependant la fondation de Lima fut marquée du sceau de la croix. Comme la petite ruche de Quito, celle de Lima est aussi devenue, depuis 1891, assez nombreuse et assez forte pour essaimer autour d'elle. Deux nouvelles maisons du Bon-Pasteur, une à Lima, une autre à La Paz, en Bolivie, lui doivent leur existence.

“ Le 2 décembre 1887, sept religieuses du Bon-Pasteur de Montréal, dit une troisième enfant, arrivaient à Guaranda, dans la république de l'Equateur, à quarante lieues de Quito.

On se proposait de leur faire une réception grandiose ; mais quand elles entrèrent dans la ville c'était le soir et on ne les attendait pas si tôt. Il n'en fut pas ainsi à leur retour de Quito, dix-huit jours plus tard. Ce jour là, toutes les maisons étaient pavoisées, une cavalcade nombreuse vint à leur rencontre et les conduisit au milieu d'une foule immense à l'église principale où l'on chanta solennellement une messe d'actions de grâces. Tout le jour il y eut en leur honneur des jeux et des amusements où le “ tout ” Guaranda tint à se trouver pour témoigner son allégresse. Plus de deux cents enfants des Frères des écoles chrétiennes paradèrent, à leur tour, devant leur maison, musique en tête. Enfin, le soir eut lieu leur installation solennelle. Eloquence, poésie, musique, s'étaient donné la main pour leur souhaiter la plus cordiale des bienvenues.

En comparant ces triomphes, ces ovations avec

les difficultés, les épreuves des autres fondations de leur Institut, nos mères ne purent s'empêcher de craindre beaucoup pour l'avenir de cette maison. Comme malgré elles, leur souvenir se portait sur l'ovation faite au divin Pasteur par la ville qui, cinq jours plus tard, allait le crucifier ignominieusement. Leurs pressentiments n'étaient que trop fondés. La croix, en effet, a toujours été le cachet particulier de la fondation de Guaranda. Difficultés nombreuses avec les gouvernants, fréquents tremblements de terre, pauvreté, maladie, mort même de l'une d'entr'elles, telles furent, en résumé, les souffrances des missionnaires de Guaranda. Malgré tout cependant, l'œuvre subsiste, le bien s'y fait. Et, comme le disait éloquemment l'orateur qui leur souhaita la bienvenue : " Les Filles du Bon-Pasteur venues pour guider et reprendre, édifier et soutenir les enfants de Guaranda, sont à la fois leurs mères, leurs amies et leurs institutrices. Le travail est leur programme, et le pain qu'il leur procure, elles le partagent avec les pauvres. Leurs yeux pleurent avec le repentir, leurs lèvres sourient avec les enfants, leurs mains sont promptes à secourir tous les besoins. "

Une quatrième enfant nous dit ensuite quelques mots d'une mission moins lointaine, celle de la Nouvelle-Ecosse.

" La fondation du Bon-Pasteur dans la ville d'Halifax date du 18 juin 1890, jour où l'on célébrait la fête du Sacré-Cœur de Jésus.

En 1862, quelques-unes de nos mères allant en



France, se rendirent dans cette ville pour y prendre le paquebot qui devait les conduire en Europe. Elles furent frappées du besoin qu'Halifax leur semblait avoir d'une maison de leur Ordre. Ne voulant pas devancer l'heure marquée par Dieu pour cette fondation, elles la confièrent au Cœur de Jésus. Souvent elles la recommandaient aux prières de la communauté. Aussi, ne purent-elles s'empêcher de voir la volonté de Dieu dans le désir de l'Archevêque d'Halifax les invitant en 1890 à venir s'établir dans sa ville épiscopale. L'instrument dont Dieu se servit pour appeler nos mères à fonder cette maison fut le Rév. Père Murphy, chancelier de l'archevêché et recteur de la cathédrale.

Notre vénérée Mère Provinciale, Marie de St-Alphonse de Liguori, crut devoir conduire elle-même à leur destination celles que le Bon Pasteur avait daigné choisir pour fonder cette nouvelle bergerie.

Monseigneur O'Brien avait grandement à cœur le succès de cette institution. Non content de pourvoir à l'achat du terrain nécessaire au nouvel établissement, il fait un pressant appel à ses ouailles en faveur de cette bonne œuvre. Imitant leur premier pasteur, les fidèles donnèrent généreusement. Dans cette circonstance, comme toujours depuis lors, la ville d'Halifax s'est montrée à la hauteur du renom de charité qu'elles s'est fait depuis des années. Ainsi, la communauté d'Halifax n'a encore que quatre ans de vie et cependant elle compte déjà plus d'un insigne bienfaiteur et bienfaitrice. Plusieurs en effet lui ont fait des dons de mille, quelques-uns même de vingt mille piastres. Que Dieu bénisse ces cœurs généreux et leur charitable cité.

On le devine aisément, cette institution est prospère et promet beaucoup pour l'avenir. ”

“ Le 30 janvier 1892, dit une cinquième enfant, six de nos mères quittaient Lima et prenaient la mer pour se rendre à La Paz, en Bolivie. Trois jours plus tard elles étaient au port de Mollendo. Mais que de péripéties, que de dangers avant de toucher le rivage ! Les côtes de la Bolivie sont bordées de noirs rochers sur lesquels les eaux viennent se briser avec furie. Impossible aux gros navires d'approcher de terre. D'un autre côté les flots sont tellement agités que les petites barques courraient risque d'être brisées si elles accostaient les bateaux de mer. Pour descendre des vaisseaux chacun doit attendre, suspendus seul dans une chaise, au-dessus de l'océan en courroux qu'une vague porte vers lui une des embarcations qui viennent au-devant des passagers. Au moment favorable, rapide comme l'éclair, on l'y dépose, ou plutôt on l'y précipite. Alors, la barque conduite par quatre vigoureux rameurs, se dirige vers le rivage. Pendant vingt minutes, comme une coquille de noix, la trêle embarcation saute, bondit et lutte contre la vague écumante, enfin, elle touche le quai. Ces angoisses éprouvées, ces obstacles surmontés, nos mères trouvèrent le chemin de fer qui devait les transporter à La Paz en passant à travers le chaos de montagnes qui forme la chaîne des Cordilières. Après avoir, pendant plus de deux jours, escaladé et descendu des montagnes d'une prodigieuse hauteur, après avoir vu à plusieurs mille pieds, tantôt au-dessus de leurs têtes, tantôt à leurs pieds le chemin à

parcourir ou déjà fait, après s'être vu cent fois suspendues au-dessus d'abîmes insondables et dont la vue seule leur donnait le vertige, elles arrivèrent au Vicocaya. Là, il leur fallait franchir la crête des Andes. Elles étaient à vingt-et-un mille pieds au-dessus de la mer. Sur ces sommets couverts de neiges éternelles, l'air devenant plus froid et surtout plus raréfié, la respiration devient gênée, difficile ; le sang, troublé dans sa circulation, menace plus d'une fois de sortir des prisons que lui a données le Créateur. Heureusement pour nos mères Dieu leur épargna presque entièrement ces souffrances.

Le 10 février elle se trouvent, non plus en chemin de fer, mais dans une diligence traînée par huit chevaux blancs, sur le sommet de l'une des montagnes qui entourent La Paz. " De ces hauteurs, la ville, écrivent nos mères, présente un coup d'œil imposant, grandiose. On dirait un nid gigantesque au fond duquel on aperçoit La Paz. " Toute la population accourt au-devant d'elles, les cloches sonnent à toute volée. Tout le long du chemin, jusqu'à leur demeure et même à la chapelle, pendant le chant du *Te Deum*, on leur jette à la figure, selon l'étiquette des grandes réceptions en ce pays, des fleurs effeuillées mêlées à de petits papiers de toutes couleurs. Le chant terminé, un religieux franciscain leur adresse une touchante allocution. Là, comme partout où Jésus Bon Pasteur conduit ses épouses, aux fleurs, aux bonnes paroles ont succédé les épines et les contradictions. Mais là aussi, nos mères ont la consolation d'avoir arraché bien des âmes au démon et d'en avoir remis bien d'autres sur la voie qui mène au ciel. "

“ Le 13 août 1893, dit la sixième enfant, un dernier bercail s'ouvrait à St-Jean, dans le Nouveau-Brunswick. “ Donnez, a dit Notre-Seigneur, et l'on vous donnera. ” Le divin Pasteur a daigné prouver une fois de plus la vérité de cette parole en faveur du monastère de Montréal. Depuis plus de vingt ans la maison provinciale du Canada n'avait cessé d'essaimer autour d'elle et même jusque dans des contrées bien éloignées. Cependant, en 1893 elle se trouvait encore en état d'entreprendre une nouvelle fondation. L'avant-veille du jour de l'Assomption de Marie notre vénérée Mère Provinciale installait cinq de ses filles dans l'ancien pensionnat des dames du Sacré-Cœur, pour y commencer l'œuvre du Bon-Pasteur.

Le monastère de St-Jean N. B. est le Benjamin de la province du Canada. Le vénérable Prélat du diocèse, Monseigneur Sweeney, le traite avec une charité, une tendresse toutes paternelles. En retour le jeune monastère a pour son premier pasteur une vénération profonde, une affection toute filiale. ”

Comment Dieu ne bénirait-il pas, ne favoriserait-il pas, comme il sait bénir et favoriser, et le père et les enfants.

Aussi le monastère de St-Jean heureux et fier de son jeune passé, regarde les années à venir avec une confiance inébranlable. Il a pour soutien la volonté divine qui lui a donné la vie et le dévouement, qui veille sur lui et se dépense pour lui sans compter. ”

Ces récits achevés, plusieurs petites filles de la préservation vinrent rejoindre leurs compagnes sur l'estrade. Cinq des plus jeunes portaient des bouquets.

Ces enfants vêtues de blanc, les fleurs, les drapeaux  
les bannières, tout cet ensemble formait un tableau  
ravissant et vraiment grandiose dans sa simplicité.

Toutes entonnèrent alors avec tout l'entrain de  
leur âge et toute la joie de leur âme le refrain sui-  
vant :

Dès que semant les rubis et les roses,  
Présage d'un jour radieux,  
L'aurore vint briller aux cieux,  
Parmi les fleurs tout fraîchement écloses  
Riant à leur premier soleil  
Nos jeunes mains cueillirent les plus belles  
Comme cadeaux, et parures nouvelles  
De ce jour pour nous sans pareil.

Puis, une toute petite s'approcha et chanta ce solo  
en l'honneur des fondateurs de la maison :

Tu voudrais, je comprends tes signes,  
Tu voudrais, cher bouquet,  
Tout gentil, tout coquet  
Qu'on t'offre aux bienfaiteurs insignes.  
Tu me parais fort beau,  
Mais leurs présents les rendent dignes  
D'avoir, un jour, Dieu pour cadeau.

Les applaudissements interrompirent la cantatri-  
ce, elle laissa applaudir, puis, continua sans se trou-  
bler. Le chœur reprit :

En ce beau jour de fête,  
 Chaque voix te répète :  
 Jésus, sois le soutien  
 De qui nous fait du bien.  
 Rends selon tes promesses  
 Largesses pour largesses.  
 Comble de faveurs  
 Tous nos chers bienfaiteurs.

Le deuxième solo disait à Monseigneur :

Pasteur qu'on aime et qu'on vénère  
 Reçois avec ces fleurs  
 L'hommage de nos cœurs.  
 Pour toi, vers notre divin Père,  
 S'envolent tous nos vœux.  
 Entends, ô Dieu, notre prière  
 Fais que ses jours soient longs, heureux.

Le troisième s'adressait ainsi à tous nos bienfaiteurs :

En richesses divines  
 Dieu garde, espoir délicieux,  
 Pour vos dons, le centuple aux cieus,  
 Mais nos mains enfantines,  
 Ne possédant d'autre trésor  
 Que nos cœurs d'orphelines,  
 Les ont mis tous dans ces fleurs d'or.  
 Vivez, vivez longtemps encor.

Enfin le quatrième parlait des morts :

Combien d'âmes, déjà, pour leurs aumônes  
Ont reçu—précieux retour—  
Les gloires du divin séjour ! !...  
Combien là-haut, assises sur des trônes,  
Le front rayonnant de splendeurs,  
Qui jadis, en de durs labeurs,  
Se fatiguaient, dans cette humble demeure,  
Se dévouaient sans réserve, à toute heure.

Vos dons, vos soins si généreux,  
Gravés en traits de flammes,  
Toujours, dans nos cœurs tout heureux,  
Vivront, ô saintes âmes.  
Plus que jamais, nous espérons en vous,  
Vous que le ciel enivre de délices ;  
Ne pouvant plus vous dépenser pour nous,  
Restez du moins, toujours nos protectrices.

Après quelques instants de silence, une des plus  
grandes chanta le solo suivant :

A vous, fondateurs, fondatrices  
Qui daignez tant nous aimer,  
A vous, bienfaiteurs, bienfaitrices,  
Que nos voix voudraient nommer,  
A tous les amis qu'ensemble  
Près de nous ce jour assemble,  
A vous, zélé Supérieur,  
A vous, tout dévoué Seigneur,

Que Jésus donne  
 Une couronne  
 Aux célestes séjours.  
 Pour toujours.  
 Fais-nous, nous-mêmes,  
 Leurs diadèmes,  
 A jamais glorieux,  
 Dans tes cieux.

Une cantate chantée par la communauté couronna la séance.

Pour toi, bien-aimé monastère,  
 Doux et charmant séjour,  
 Monte vers Dieu notre prière,  
 Nos chants en ce beau jour.

Loin des faux plaisirs de ce monde,  
 Dont les vapeurs souillent les airs,  
 Loin de ces bords où toujours gronde  
 L'orage et brillent les éclairs,  
 Nous respirons dans cet asile  
 Les doux parfums de la paix, du bonheur.  
 Notre cœur bat calme et tranquille  
 Dans ce bercail du céleste Pasteur.

A la vertu livrant son aile,  
 Notre âme, ici, peut prendre son essor.  
 Tout souriant, Jésus, auprès de lui l'appelle :  
 "Monte plus haut, dit-il, plus haut, plus haut encor."  
 Comme au désert, l'aigle à loisir, contemple

Sau

C

gne

dit

veil

tion

n'a

ven

vou

time

êtes



Le roi du jour, brillant de tous ses feux,  
Soleil divin, tu nous vois dans ton temple  
Avec amour sur toi fixer nos yeux.

Ici, le lys de la vallée,  
Déjà si blanc, si gracieux,  
Voit sa corolle immaculée  
S'embellir au souffle des cieux.  
Ici, notre berceau fut un rude calvaire,  
Mais bientôt des jours radieux.  
Nous ont fait oublier ces heures sans lumière.

Suivons nos saintes devancières,  
Marchons sous leur noble drapeau.  
Mes sœurs, qu'il doit nous rendre fières  
Leur étendard, il est si beau,  
Si rayonnant de sainte gloire.  
Portons bien haut ses royales couleurs,  
Et lui, de victoire en victoire  
Saura toujours, vers Dieu, guider nos pas vainqueurs.

Quand les applaudissements eurent cessé, Monseigneur se leva pour adresser quelques paroles à l'auditoire. Nos âmes émues n'oublieront jamais la bienveillance toute paternelle de cette touchante allocution : " La séance à laquelle vous venez d'assister n'a pas manqué, j'en suis sûr, de vous intéresser vivement. Tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez vu, a dû grandir singulièrement votre estime pour cette institution. Mieux que jamais vous êtes en état maintenant d'apprécier les grandes œu-

vre, que la religion et la charité réalisent ici depuis un demi-siècle. Sans connaître tout le bien qu'elle opère, vous l'estimiez cette pieuse communauté, vous aviez raison. Maintenant, plus que jamais, vous en êtes convaincus, elle a droit à toute votre estime, à toutes vos sympathies. A vous donc de vous souvenir de tout ce que vous avez vu, de tout ce que vous avez entendu pour faire connaître à votre tour et faire estimer autour de vous une œuvre que malheureusement on ne connaît pas assez, même à Montréal. Quelle est sublime la mission de cette institution, quelle est précieuse pour l'Eglise et pour la société. Que d'âmes, en effet, elle a retirées de la fange de la corruption : que d'autres elle a retenue sur la pente du crime, que de jeunes filles elle a protégées contre les écueils du monde, les rages de l'enfer. Que d'enfants elle a préservées et secourues, en les retirant du milieu pervers où elles risquaient tant de se perdre par la négligence et même par les mauvais exemples de ceux qui auraient dû être leurs protecteurs et leurs premiers modèles. Comme notre ville doit être fière de voir cette œuvre établie dans ses murs depuis tant d'années ! Comme elle doit être reconnaissante à cette communauté pour tous les services qu'elle en a reçus !

Quelle œuvre excellente que celle qui se fait dans cette maison. Comme elle est utile à la société, à l'Eglise et aux âmes. Comme le Cœur de Jésus doit l'avoir pour agréable. L'immense utilité de cette institution, ressort avec évidence de la vie de la vénérée Mère Fondatrice qu'on vient de publier. En faisant cette lecture, on comprend pourquoi, malgré des con-

traditions de tout genre, les monastères du Bon-Pasteur se sont multipliés si prodigieusement, pour-quoi, il s'en trouve maintenant dans les cinq parties du monde, pourquoi enfin, on en compte plus de deux cents.

Donnez donc, ajouta le Prélat, donnez au Bon-Pasteur, vous ne sauriez mieux placer les capitaux de votre charité. ”

“ Parmi ceux qui se sont occupés du Bon-Pasteur, tant en France qu'au Canada, observa Sa Grandeur en terminant, plusieurs étaient évêques ou le sont devenus plus tard. Il est donc dangereux, surtout pour un prêtre, de travailler à cette œuvre. Cette conclusion amusa beaucoup l'auditoire qui ne manqua pas d'en faire l'application à Monseigneur lui-même ainsi qu'à M. le chanoine Racicot notre supérieur actuel. Les derniers mots de Monseigneur furent pour nous féliciter d'avoir chanté la messe en plain-chant. Il nous encouragea à continuer et exhorta les membres du clergé à toujours donner une place d'honneur à ce chant sacré dans leurs églises.

A la sortie de l'Archevêque et du clergé un joli morceau de musique fut exécuté.

A 1 heure, un modeste dîner réunissait dans une salle Sa Grandeur, le clergé et nos bienfaiteurs, dans une autre les religieuses étrangères et nos bienfaitrices. Plus de soixante convives prirent part à ces agapes de la reconnaissance.

Au réfectoire de la communauté, il y eut grandes réjouissances : chacune put se livrer à la joie tout

à leur aise, car les langues, grâce à un grand " Dieu soit béni, " purent se donner libre carrière.

A 5 heures, nous nous réunissions au chœur pour assister à la clôture du Triduum. Le salut fut des plus solennels. Avant le *Tantum ergo*, le célébrant entonna le *Te Deum* qui fut chanté avec entrain par le chœur des religieuses. Nous étions heureuses de dire à Dieu combien nous lui sommes reconnaissantes pour tous les bienfaits dont il a comblé cette maison durant ces cinquante années d'existence.

Gloire, amour, reconnaissance, au divin Pasteur, redisons-nous du fond du cœur. Ah ! puissions-nous, mêlées aux phalanges des Vierges, chanter éternellement : Gloire, amour, reconnaissance à Jésus Bon Pasteur.

En attendant cette gloire ineffable, cette félicité sans fin, ce Triduum d'action de grâces célébrant les Noces d'or de notre communauté à Ville-Marie prendra place pour la vie parmi les souvenirs les plus chers à nos cœurs.

DIEU SOIT BENI !

## V

REPONSES A NOS INVITATIONS. CADEAUX DE NOCES  
 NOS PRINCIPAUX BIENFAITEURS.  
 STATISTIQUES.

\* \* \*

Quelques semaines avant l'ouverture de notre Triduum, nous avons cru devoir écrire à Nos Seigneurs les évêques de la province, aux communautés religieuses, ainsi qu'aux amis et bienfaiteurs de la maison. Nous considérons comme une dette de piété envers Dieu, de religieuse affection, de sincère gratitude à leur égard de les convier à notre humble fête de famille. Nous comptons que les personnes qui ne pourraient pas se rendre à notre invitation ne manqueraient pas au moins de se joindre à nous pour rendre grâces à Dieu. Nos espérances n'ont pas été déçues. Nos invités sont venus nombreux et tout heureux de notre bonheur. Ceux qui n'ont pu nous honorer de leur présence ont bien voulu nous adresser des réponses débordantes de sympathies, d'éloge, nous devrions dire d'admiration, pour nos œuvres.

L'espace nous manque, d'ailleurs nous craindrions d'aller contre les intentions de nos correspondants en livrant intégralement à la publicité ces épanchements de leurs cœurs.

Ces lettres si encourageantes et si flatteuses nous les garderons avec respect, avec reconnaissance dans nos archives.

Nous nous croyons tenues cependant d'en donner ici au moins quelque'idée, d'en citer au moins quelques fragments.

\* \*

Notre humble invitation, à force de craindre d'être importune en arrivant trop tôt, réussit à venir trop tard auprès de Nos Seigneurs les Evêques. Ou bien leurs Grandeurs étaient déjà en tournée pastorale, ou bien Elles avaient donné rendez-vous à quelques-unes de leurs ouailles pour les 23, 24 et 25 juin.

Dans l'impossibilité de se rendre à notre appel, Nos Seigneurs daignent se dire " très sensibles à notre invitation, " nous assurent que si leurs graves occupations le leur en laissent le loisir ils " se feraient un devoir et un bonheur d'assister à nos fêtes jubilaires. " Ils veulent bien en même temps nous offrir " l'expression de leur dévouement pour notre communauté et des vœux ardents qu'ils forment pour le succès et le développement des œuvres admirables que la Providence nous a confiées. "

On nous saura gré de reproduire presque en entier une de ces réponses épiscopales. Elle nous vient d'un vétéran du sacerdoce que la voix publique appelle un saint : " Je serais très heureux d'assister aux pieuses solennités du Triduum, auxquelles vous avez bien voulu m'inviter. Malheureusement mon état de santé ne me le permet pas. Je me dédommagerai de ce sacrifice en m'unissant de cœur et d'âme à l'hymne de la reconnaissance qui retentira dans votre monastère pour les bienfaits célestes dont il a été inondé depuis sa fondation, ainsi qu'aux vœux bien sin-

cères des cœurs catholiques pour sa prospérité future. L'œuvre sainte que vous accomplissez, en est du reste un sûr garant : le ciel ne peut que faire fleurir de plus en plus votre précieuse Institution. Elle a déjà réhabilité tant d'âmes malheureuses qui seraient maintenant vouées à la perdition éternelle, si elles n'avaient pas rencontré chez vous l'asile du repentir et de la pénitence." Ainsi parlait le vénérable évêque de St-Hyacinthe, Mgr Z. Moreau.

\* \*

Un de ses prêtres : " se trouve heureux, s'estime hautement honoré de compter deux parentes dans notre communauté. " Ils sont très humbles, ajoute-t-il, dans votre société ces membres de ma famille, mais ils révèrent profondément leur Institut et chérissent de tout cœur leur vénérée Mère. "

Un autre, dirigeant l'une des plus belles paroisses de Montréal, (St Vincent de Paul,) joint à ses félicitations et ses vœux un billet de centpiastres.

Un troisième, protégé de la maison, au temps de ses études classiques, appartenant maintenant à l'un des grands ordres de l'Eglise, " se dédommage de ne pouvoir assister à nos fêtes en offrant la sainte Victime dans nos intentions durant notre Triduum. " Il s'engage même à nous faire ce royal et divin cadeau chaque premier vendredi du mois pendant sa vie.

Enfin une réponse nous arrivait de par delà l'océan, du beau pays de France et du berceau même de notre communauté, de **Monsignor Maricourt**, recteur des Facultés catholiques d'Angers : " Demain, écrivait-il et pendant tout votre Triduum je serai uni d'esprit et de cœur, à vous et à toute votre chère communauté de Montréal, pour remercier Dieu avec vous de toutes les grâces dont il a comblé votre maison depuis sa fondation. Que de faveurs en effet depuis cinquante ans ! Faveurs temporelles et surtout spirituelles ! Que d'âmes sauvées, grâce à votre institution charitable !

Aussi quelle belle couronne vous est réservée là-haut, mes chères sœurs, à vous, qui avez tout quitté pour travailler à la préservation ou à la rédemption de tant d'âmes qui se seraient perdues sans vous ! Courage donc ! puisse Notre-Seigneur, vous ménager pour l'avenir des consolations plus grandes encore que celles du passé.....

Pour moi, je sens trop déjà les atteintes de la vieillesse, pour entreprendre de traverser l'océan. Le seul voyage qui doive me préoccuper désormais, c'est la redoutable traversée de la terre au ciel, et je compte sur vos bonnes prières, chères sœurs de Montréal comme sur la grande et sainte famille du Bon-Pasteur pour arriver au port désiré, au vrai port du salut ! C'est là que nous célébrerons ensemble, un Jubilé, non plus de quelques jours comme les Jubilés de la terre, mais un Jubilé sans vicissitudes et sans fin ! Fiat ! Fiat ! "



\* \*

Les communautés religieuses répondirent également à notre invitation de la manière la plus cordiale et la plus fraternelle. " Ce sera de tout cœur, disaient les Ursulines des Trois-Rivières, ce sera du plus profond de nos âmes que nous unissons nos humbles prières aux hymnes de la reconnaissance qui monteront vers le ciel pendant votre Triduum Jubilaire. Nous remercierons le Seigneur et nous le louerons de ce qu'il a béni le rameau de la terre angevine transplanté sur nos rives canadiennes. Déposé dans le sol fertile de Ville-Marie il y a pris de fortes racines; il s'est développé, il a grandi. Devenu un arbre demi séculaire, il couvre le pays de l'ombre bienfaisante de ses œuvres multiples, œuvres si glorieuses à la religion et si chères au Cœur du Bon Pasteur.

Ne pouvant être présentes de corps à vos fêtes jubilaires nous y serons en esprit par un pieux rendez-vous dans le Cœur aimant, à la table sainte du Bon Maître. Nous offrirons donc une communion générale à vos intentions le 24 juin.

Puisse, cette obole spirituelle, déposée dans la corbeille de vos noces d'or, être pour vous une nouvelle assurance de nos respectueux hommages, de notre vive admiration pour vos œuvres, ainsi que de la cordiale et fraternelle amitié religieuse qui unit nos communautés. "

De leur côté les Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Montréal nous écrivaient : " Votre gracieuse carte d'invita-

tion nous faisant part de la prochaine célébration du cinquantième anniversaire de l'établissement de votre Institut à Ville-Marie, a grandement réjoui les Hospitalières de St Joseph.

Ces jours de fête ne contribueront pas peu à resserrer davantage les liens de fraternelle affection qui unissent votre famille religieuse à la nôtre.

Ces liens, ils comptent maintenant cinquante ans d'existence. En effet, et nos annales sont là pour en perpétuer le précieux souvenir, vos premières mères, à leur arrivée en Canada, vinrent habiter les murs de notre vieux monastère, et ne firent pendant quelques mois, qu'une communauté, qu'un cœur et qu'une âme avec nos aînées, si heureuses de les posséder.

C'est en évoquant ces ineffaçables souvenirs, que nous avons l'honneur de vous présenter nos humbles félicitations et nos vœux ardents de prospérité. Daigne le Seigneur bénir votre sainte communauté, féconder de plus en plus les œuvres qu'elle accomplit avec tant d'héroïsme et de succès pour la gloire du " Bon Pasteur, " et le salut des âmes. "

Une autre communauté, sœur de la nôtre par les œuvres, celle des religieuses du Bon-Pasteur de Québec disait : " Ce nous serait une joie bien douce que celle d'aller prendre part aux solennités religieuses que vous célébrerez dans quelques jours. Mais le Bon Pasteur a, vous le savez, des brebis privilégiées qu'il se plaît à conduire par la voie du sacrifice. C'est la part qu'il nous fait aujourd'hui.

Cependant nos cœurs ne manqueront pas de suivre

fidèlement votre programme. En cette touchante solennité, notre prière s'unira à la vôtre. Avec vous, nous nous souviendrons de vos chers défunts, sœurs, bienfaiteurs et bienfaitrices. Avec vous, nous aurons ensuite un souvenir pour tous ceux qui, vivant encore, vous ont fait du bien. Nous serons heureuses enfin de chanter avec vous l'hymne de la reconnaissance. Oh ! depuis un demi-siècle, que de grâces le ciel a laissées tomber sur les œuvres qui vous sont confiées. Comme elles ont grandi et prospéré pour sa gloire et le bien des âmes !

Si vous avez l'avantage de posséder encore, parmi vos anciennes, quelques-unes de celles qui ont vu naître votre Institut au Canada, ah ! c'est à elles surtout que nous adressons nos félicitations. Quel bonheur pour elles de se rappeler le passé, de contempler le présent et d'entrevoir l'avenir plein d'espérance réservé à votre sainte maison !

Réjouissez-vous donc ! oui, que la joie, le bonheur règnent au sein de votre famille religieuse ; car vos œuvres sont agréables au Cœur de Jésus. Bénies soient les personnes qui vous protègent et vous permettent d'étendre de plus en plus la sphère de votre action bienfaisante. ”

\*\*

Quand les goûts ou les devoirs, maintes fois, nous ont jetés bien loin de nos parents, nous retrouver avec eux, ne fut-ce que pour un jour, devient chose impossible. Pour tromper l'amertume de la séparation et faire revivre les heures délicieuses, passées

sous le toit paternel, on enferme alors son cœur dans les plis d'une lettre, puis on l'envoie converser avec les chers absents, assuré qu'il sera le bien venu et provoquera de suaves retours. Qu'il fait bon, sûr d'être bien compris, dire tout haut tout ce que l'on pense dans le fond de l'âme, s'affliger de douleurs, se réjouir de joies, s'applaudir de succès que la nature et le sang ont fait notre commune propriété. Qu'ils font de bien ces cœurs à cœurs avec un frère, une sœur, mais surtout avec un père, avec une mère laissés là-bas au foyer qui nous vit naître. Vrais, pour la famille donnée par la nature, ces besoins et ces sentiments ne le sont pas moins pour la famille donnée par la grâce, pour cette parenté nouvelle qui vient, non pas se substituer à la première, comme en le croit, mais s'y ajouter, en élargissant le cercle des personnes aimées. Plus que tout autre, on le conçoit, ces épanchements intimes ont horreur de la publicité.

Que notre digne Mère Générale, que nos chères et vénérées Sœurs nous permettent cependant de citer quelques lignes de ces pages si pleines d'affection, d'allégresse et de souhaits qu'elles nous ont adressées à l'occasion de nos fêtes.

Déjà nous l'avons dit, jusqu'au 23 juin, nous avons gardé l'espoir de voir les joies de nos fêtes jubilaires doublées par la présence, au milieu de nous, de notre vénérée Mère Générale. C'était, en effet, son espérance comme la nôtre jusqu'au dernier jour.

“ La Supérieure Générale, disait à ce sujet Mgr Maricourt, dans la lettre citée plus haut, était bien désireuse d'aller s'associer à votre fête. Combien de fois elle a traversé l'océan, par le désir, pour aller jusqu'à

vous ! J'ai été témoin des tressaillements de sa joie maternelle; un jour que le voyage lui apparut comme possible, et de sa tristesse profonde quand le contraire lui fut démontré. Sa visite était annoncée depuis longtemps déjà à toutes les maisons d'Allemagne ! L'année prochaine, ou je me trompe fort, ce sera votre tour. ”

“ Je serai présente d'esprit et de cœur, à vos belles fêtes, daignait elle nous écrire elle-même à cette époque. J'ai cru pendant quelques jours pouvoir y assister en personne. Ce projet était même sur le point de se réaliser quand il m'a fallu y renoncer et remettre ma visite à la prochaine année.

J'aurais été si heureuse, écrit-elle un peu plus loin, de me trouver près de vous durant ces belles fêtes, mais le bon Dieu n'a pas jugé à propos de m'accorder cette consolation. ”

Une autre lettre venue aussi de notre Monastère général d'Angers disait : “ Nous nous unissons toutes à vous de cœur et d'esprit, nous remercierons le Seigneur de toutes les grâces qu'Il vous a faites depuis cinquante ans. Nous lui demanderons aussi de vous bénir de plus en plus. ”

A l'époque de nos fêtes jubilaires, une de nos sœurs d'Angers visitait nos établissements des États-Unis au nom de notre Mère Générale. Nous extrayons les lignes suivantes de la bienveillante réponse que nous fit alors cette vénérée Sœur Visitatrice.

“ J'aurais été toute heureuse de solenniser avec vous le cinquantième anniversaire de l'arrivée de notre famille en Canada. Mais hélas ! cette joie ne sera pas la mienne. Bientôt cependant, je l'espère, Dieu m'accordera de voir ce Bon-Pasteur de Montréal dont on me dit ici tant de bien, surtout dans celles de nos maisons où vécurent, ou vivent encore quelques sœurs formées chez vous. . . . .

L'humble rameau transplanté, il y a cinquante ans, de la terre de France dans celle du Canada est devenu, depuis longtemps, un grand arbre. Il a trouvé dans le sol canadien assez de sève pour couvrir de son ombre protectrice non seulement tout le pays mais même plus d'un royaume de l'Amérique du Sud. Puisse le bel arbre croître et grandir encore, puisse-t-il, sous l'influence de la céleste rosée, produire dans les deux Amériques des fruits de salut, de plus en plus beaux, de plus en plus nombreux. ”

De chaque bercail du Bon-Pasteur aux Etats-Unis il nous est venu des réponses pleines de souhaits et de fraternelle charité. De partout nos chères Sœurs nous disent, comme celles de Carthage, Ohio, “ Nous joindrons nos actions de grâces à celles que vous rendrez Dieu pour les faveurs que vous en avez reçues durant ces cinquante ans. Votre joie est notre joie, votre gloire notre gloire, car c'est la joie et la gloire de la chère communauté que nous aimons et que nous honorons comme notre commune mère.

Nos Sœurs de l'Amérique du Sud tiennent le mê-

me langage. Celles de Lima, comme le révérend M. Lavallée, joignent à leur réponse un cadeau de cent piastres.

\* \*

On nous saura gré, ce nous semble, de terminer ces citations en reproduisant la réponse d'un de nos serviteurs. " Il y a longtemps que je cherche comment vous remercier dignement de l'honneur que vous me faites de m'inviter aux noces d'or de votre communauté à Montréal. Mais les mots ne viennent pas; je n'en trouve qu'un seul : c'est le plus simple, c'est sans doute le meilleur : merci. Je joins à ma lettre un chèque de vingt-cinq piastres. C'est peu, mais j'ai confiance que vous voudrez bien l'accepter. "

\*  
\* \*

Dans les pages qui précèdent, on s'en souvient, il a été maintes fois question de nos bienfaiteurs et de nos bienfaitrices. Deux jours même de notre Triduum ont été consacrés à redire leurs libéralités, à témoigner notre reconnaissance, à offrir en leur faveur de solennelles supplications. Nos amis—et Dieu a daigné durant ce demi-siècle en faire les générations nombreuses et dévouées—nos amis savent depuis longtemps, nous osons l'espérer, qu'ils n'ont pas obligé des oublieuses encore moins des ingrates. Mais comment nous acquittons-nous de notre dette de gratitude à leur endroit ? Plusieurs peuvent l'ignorer

encore, aussi croyons-nous leur être agréable en disant un mot à ce sujet.

Dans nos archives il est un registre cher entre tous. Commencé, il y a cinquante ans, il voit ses pages s'écrire les unes après les autres, se couvrir de chiffres éloquents, s'enrichir de noms tantôt bien humbles, tantôt au contraire proclamés par tous comme synonymes de bienfaisance et de générosité. C'est le cahier destiné à recevoir les noms, à garder mémoire des offrandes faites à la communauté depuis sa fondation. Sur la première page de ce " LIVRE D'OR, " nos vénérées Mères fondatrices écrivaient en 1844 : " Le temps marqué par le Père céleste pour l'établissement de cette maison du Bon-Pasteur étant arrivé, la divine Bonté a suscité des personnes remplies de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, qui ont contribué de leurs soins et de leurs biens à la fondation et au soutien de cette Institution. Ces cœurs généreux doivent être en singulière vénération dans cette communauté. Afin que bienfaiteurs et bienfaitrices vivent toujours dans le souvenir et la reconnaissance de celles qui viendront après nous et qu'elles ne soient pas exposées à manquer de gratitude, faute de savoir qui leur a rendu service, nous consignons dans ce livre ce que chacune de ces personnes a fait de considérable en faveur de ce monastère. "

Il nous faudrait des pages et des pages pour citer seulement les noms de tous ceux qui se sont distingués dans ces luttes pacifiques de dévouement et de charité pour notre œuvre.

Nos principaux bienfaiteurs ecclésiastiques sont :



Mgr Ignace Bourget évêque de Montréal et son successeur Mgr E. C. Fabre.

Le Séminaire de St-Sulpice à Montréal. Parmi les noms des membres de cette communauté inscrits sur notre "LIVRE D'OR" celui de M. J. V. Arraud revient le plus souvent. On le lit presque à chaque page depuis notre arrivée, en 1844, jusqu'à sa mort en 1878.

Plusieurs curés du diocèse nous ont aidées de leurs aumônes, entr'autres : M. M. Thomas Dagenais, J. Brissette, L. Cousineau et O. Archambault. Enfin notre vénéré Supérieur, M. le chanoine Z. Racicot ne cesse depuis vingt ans de se dévouer pour nos œuvres et notre maison.

Parmi les laïques, ont droit à une reconnaissance spéciale : L'Honorable C. S. Rodier, M. Olivier Berthelet, Commandeur de l'Ordre de Pie IX, bienfaiteur insigne de presque toutes les institutions de charité de Montréal. M. C. La Rocque, héritier de ses biens et continuateur de ses œuvres. M. M. C. R. B. Comte, P. Malo, J. Mullens, J. Beaudry, J. Skelly et B. Viger, premier maire de Montréal.

Comme on devait s'y attendre, les dames n'ont pas été les dernières, ni les moins dévouées à nous venir en aide. Ont droit surtout parmi elles à notre vive reconnaissance : M<sup>mes</sup> Quesnel, B. Viger et W. Connolly.

Enfin, tous les Messieurs dont les noms suivent nous ont gratifié de leurs soins médicaux les plus empressés et les plus bienveillants, sans exiger de nous aucun honoraire :

M. Nelson, J. Leman, G. Grenier, A. Laramée, J. P. Rottot, doyen de la Faculté de médecine de

l'Université Laval, W. H. Hingston, professeur à l'Université Laval, J. A. S. Brunelle, E. P. Lachapelle, président de l'Hôpital N.-D., E. A. Desjardins, oculiste, G. O. Beaudry, W. H. Young, dentiste, W. B. Burland, F. Muller, A. N. Rivet, E. S. Asselin, F. Benoit, H. Manseau, H. Desjardins, oculiste, R. Boulet.

Qui ne le sait, hélas! dans maints cercueils en bois précieux, ou en riche métal, où l'on dépose avec pompe le corps d'un bienfaiteur on enferme trop souvent et pour toujours le souvenir de ses bienfaits. Trop souvent au moins, tout ce qui reste dans les mémoires humaines, de ceux qui ont passé en se dépensant, c'est un nom, un nom gravé en lettres d'or, c'est vrai, mais ne disant rien aux générations d'étrangers qui le liront en passant. Il n'en est pas ainsi des pages de notre " LIVRE D'OR ! "

Deux fois l'an, au mois de mars et de septembre, ce cher et glorieux témoin des jours qui ne sont plus, comme de ceux qui brillent encore de tous leurs feux, se fait entendre au milieu de nous. Il nous parle de nos Bienfaiteurs, dans ce langage ému que met sur les lèvres un bienfait récent. Il redit les noms bénis qu'il garde dans ses feuilles vénérées, il raconte les cadeaux reçus, les dévouements enregistrés au jour le jour.

Non content de provoquer notre admiration, d'aviver notre gratitude en rémemorant les bienfaits, il exige impérieusement de nous cette reconnaissance qui s'affirme par des actes, c'est à-dire par des prières et des bonnes œuvres offertes pour ceux qui nous ont fait du bien. Et cette redevance de gratitude notre " LIVRE D'OR " a pris soin d'en marquer lui-même les

échéances, soit pour la communauté, soit pour celles qui la composent. Pour la maison de Montréal, c'est l'obligation de faire offrir solennellement la sainte Victime deux fois l'année pour eux et pour leurs proches. Pour chacune des sœurs, c'est le devoir de leur céder, ce jour-là, ainsi que tous les derniers dimanches du mois, tout ce qu'une communion faite de notre mieux peut leur attirer de grâces et de bénédictions.

Tous les samedis, deux d'entre nous sont chargées de communier encore à leurs intentions. Quatre fois le jour, nous adressons à Dieu, toutes ensemble, d'instantes supplications en leur faveur. Enfin, pas un de nos bienfaiteurs qui n'entre en participation, dans la mesure voulue de Dieu, de toutes les bonnes œuvres accomplies par un membre quelconque de ce monastère.

Ainsi le veut notre " LIVRE D'OR : " ainsi se passe d'année en année, j'allais dire, de cœur à cœur l'héritage de reconnaissance légué à notre famille religieuse et pieusement gardé par elle.

\* \* \*

Depuis 1844 :

311 sœurs ont prononcé leurs vœux à Montréal.  
67 sont " entrées dans la demeure de leur éternité."  
58 ont quitté le pays pour des missions lointaines.  
Sur ces 58, une a été rappelée à la Maison générale d'Angers. Vingt ont été envoyées aux Etats-Unis :

5 à Louis-Ville, 5 à Chicago, 5 à la Nouvelle-Orléans, 3 à Cincinnati, 1 à Philadelphie 1 à New-York.

37 sont parties pour l'Amérique du Sud : 18 pour Lima, 12 pour Quito, 7 pour Guaranda.

Il y a maintenant 200 religieuses professes dans la province du Canada,

Voici le personnel de chaque maison de la province :  
1° Maison provinciale, rue Sherbrooke Montréal : 75 religieuses, 50 novices, 7 postulantes, 12 tourières, 50 madeleines, 133 pénitentes, 130 enfants, 50 réformées.

2° Asile Ste-Daric, rue Fullum Montréal : 50 religieuses, 10 tourières, 140 détenues, 35 pénitentes, 9 enfants.

3° Académie St-Hubert, près Montréal : 11 religieuses, 24 pensionnaires, 25 externes, 4 domestiques.

4° Académie St-Louis de Gonzague, Montréal : 32 religieuses, 6 tourières, 206 élèves, 6 domestiques.

5° Halifax N. E. 22 religieuses, 2 tourières, 50 pénitentes.

6° St-Jean N. B. : 10 religieuses, 1 tourière, 20 pénitentes.

Ce qui donne dans la province : 200 religieuses professes, 50 novices, 6 postulantes, 31 tourières. 293 élèves, 50 madeleines, 238 pénitentes, 139 enfants, 50 réformées, 10 domestiques.

La communauté de Montréal a fourni cinq supérieures à nos maisons des Etats-Unis, sept à l'Amérique du Sud. Dans son sein également elle a trouvé les provinciales, les supérieures et toutes les sœurs de nos maisons de la province.

Que le divin Pasteur et son auguste Mère daignent, maintenant et toujours, avoir en leur sainte garde, nos supérieurs, nos bienfaiteurs, nos amis, nos enfants, nos aides et les membres de notre communauté.

Que le divin Pasteur et son auguste Mère daignent nous combler tous des faveurs les plus précieuses, nous faire admettre tous, un jour, au royaume des gloires, des félicités et des récompenses éternelles.

Que le divin Pasteur et son auguste Mère daignent, maintenant et toujours, rendre pour nous à l'adorable Trinité les actions de grâces qui lui sont dûes pour les innombrables faveurs dont elle n'a cessé de nous combler depuis qu'il lui a plu nous mander à Ville-Marie.

*DIEU. SOIT BENI !*



## I

Il y a cinquante ans—Aujourd'hui,  
Veille des noces d'or.....193

## II

Premier jour du Triduum  
Un nuage ;—Nos défunts, leur éloge.....201

## III

Deuxième jour du Triduum  
Reconnaissance à nos bienfaiteurs vivants.....209

## IV

Troisième jour du Triduum  
A la chapelle—A la communauté.....215

## V

Réponses à nos invitations—Cadeaux de noces  
Nos principaux bienfaiteurs—Statistiques.....265

d  
n  
ju  
ce  
li  
la  
pr  
T  
po  
gi  
la  
su  
dé  
qu  
à n  
Il t  
ses  
pou  
fais  
ferm  
mai  
d'es  
cati  
nel.  
ligie  
bon

L



Après les jours d'actions de grâces, les jours de douces et pures réjouissances, Jésus, le Bon Pasteur, nous conviait de nouveau au chœur, à l'aurore du 5 juillet, pour une touchante cérémonie. Quatre novices se donnaient sans retour au divin Maître par les liens des saints vœux et six postulantes revêtaient la blanche livrée de notre Ordre. La cérémonie fut présidée par Sa Grandeur Mgr Lafèche, évêque des Trois-Rivières. Sa Grandeur fit le sermon et prit pour texte les paroles du jeune homme de l'Évangile : " Maître, que faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle ? " Le saint Evêque nous montra Jésus essayant d'attirer à Lui cette âme qu'Il aimait déjà, mais qui n'eut pas assez de générosité pour tout quitter afin d'être tout à Dieu. Mgr s'attacha surtout à nous montrer le bonheur de la vocation religieuse. Il félicita les élues du jour, de ce que, plus courageuses que ce jeune homme, elles abandonnaient tout pour suivre Jésus. Il encouragea ensuite celles qui faisaient le premier pas dans la vie parfaite, à être fermes et généreuses dans leurs résolutions, à ne jamais regarder en arrière. A nous toutes, il souhaita d'estimer et d'aimer de plus en plus notre sainte vocation, nous promettant en retour le bonheur éternel. Car, nous dit-il, ne l'oubliez pas, la vocation religieuse est le plus sûr présage d'une éternité de bonheur."

Le 19 juillet, la messe fut célébrée par notre Pè-

re Supérieur, qui devait s'embarquer le lendemain pour l'Europe. Il avait été choisi pour diriger le pèlerinage canadien qui se rendait à Lourdes. Après la messe, M. le chanoine Racicot vint à la communauté et passa dans nos différentes classes. C'était le premier grand voyage qu'il entreprenait, la première fois qu'il devait traverser l'Océan. Il recommanda son pèlerinage à nos prières, nous promit en retour de se souvenir de nous dans les différents sanctuaires qu'il visiterait, surtout à la grotte bénie de Lourdes. Chaque jour pendant que les pèlerins étaient en mer on chanta " *l'Ave maris stella,*" à la sainte messe. Le 26, fête de sainte Anne, nous supplîâmes l'auguste mère de Marie, cette puissante protectrice des navigateurs, de veiller, elle aussi, sur ceux de ses enfants du Canada qui traversaient alors l'Océan pour aller porter leurs hommages à sa fille, l'Immaculée Conception.

Le 3 du mois d'août, la Mère Visitatrice et deux de nos Sœurs d'Angers : Sr Marie du Sacré-Cœur et Sr Marie de l'Assomption, arrivaient à Montréal. Parties de France depuis plusieurs mois, elles avaient visité nos monastères de la grande République. Elles venaient prendre quelque repos, se refaire un peu de forces au milieu de nous. Leur santé, surtout celle de la digne Mère Visitatrice, paraissait très affaiblie par les fatigues de tant de travaux et de si longs voyages. Dieu aidant et peut-être aussi grâce à notre climat, nous eûmes la consolation de les voir rétablies quand elles nous quittèrent, un mois après.

Samedi, 23 octobre, notre dévoué Supérieur rentrait à Montréal, après trois longs mois d'absence. A

quatre heures P. M. le vapeur : " Vancouver " entré dans notre port. Notre vénéré Père alla tout d'abord présenter ses hommages à Mgr l'Archevêque. De là, il s'en vint tout droit à notre monastère. Quand il arriva, la cloche de la chapelle sonnait à toute volée comme aux plus grandes solennités, celle du cloître nous réunissait en même temps dans le grand corridor pour lui souhaiter la bienvenue. On le congçoit, l'allégresse était dans tous les cœurs. L'émotion était à son comble. En le voyant entrer nous tombons à genoux, notre Père nous bénit. Il allait nous adresser la parole quand, tout-à-coup, au loin, une voix se fait entendre : " Bienvenue, disait-elle, bienvenue. " on eut dit un écho du ciel. C'était les premières paroles de la cantate que nos chanteuses, placées à la porte de la salle de la communauté, venient d'entonner. Le chant se continua aux accords du piano, de l'harmonium, de la guitare et de la mandoline. Une magnifique adresse lui fut ensuite présentée. La réponse de notre Père se ressentit de ce moment inoubliable. Les paroles arrivaient à flots sur ses lèvres et l'émotion faisait trembler sa voix : " J'ai éprouvé, nous dit-il, bien des impressions dans mon voyage, mais aucune n'approche celles que j'ai ressenties en franchissant le seuil de ce " Bon-Pasteur " que j'aime de toute mon âme, de celles que me cause une telle réception, une telle démonstration. Merci, mes sœurs, merci de vos prières, merci des souhaits que la très-honorée Mère Provinciale vient de m'offrir au nom de toutes. Puissé-je me dévouer encore longtemps à l'œuvre du Bon-Pasteur, cette œuvre sublime à laquelle je suis si profondément attaché !! "

On sentait son âme d'apôtre vibrer dans sa voix émue, passer dans chacune de ses paroles. Oh oui ! Dieu exaucera sa prière et la nôtre, il nous le garde encore longtemps. Le chant du "*Laudate*" suivit la réponse de notre vénéré Père, puis, après nous avoir bénies il se rendit à notre Académie. Le lendemain, dimanche, nos enfants des classes offrirent à notre Père, leurs souhaits de bienvenue. Cantate, adresse et décoration disaient partout la joie que causait son retour.

Le 30 octobre, Monsieur A. Kleczkowski, Consul Général de France, au Canada, visitait notre établissement. Il passa dans nos classes au moment où nos enfants étaient à l'ouvrage. Cette visite parut l'intéresser vivement. En nous quittant M. le Consul voulut bien nous assurer que notre maison aurait toujours en lui un ami dévoué.

Le 6 novembre, nous chantions un service solennel pour le repos de l'âme de l'honorable Honoré Mercier, bienfaiteur de notre maison, ancien premier Ministre de la Province de Québec.

Le 8, eut lieu un autre service pour notre chère sœur tourière, Marie Antoine, décédée à l'âge de soixante-quinze ans.

Notre retraite annuelle se termina selon l'usage, le jour de la fête de la Présentation de Marie au temple. Après la rénovation de nos vœux, nous eûmes le bonheur de recevoir la bénédiction papale. Elle nous fut donnée par M. le chanoine Racicot, qui l'avait obtenue pour nous de Sa Sainteté, Léon XII, lors de son voyage à Rome.

Le 30, neuf novices faisaient profession et quator-

ze postulantes revêtaient le saint habit. Monseigneur présida cette touchante cérémonie et fit l'allocution. Il nous parla de la vocation de saint André, dont l'Eglise faisait la fête. Il compara l'appel fait par Jésus à ce grand apôtre avec celui qu'en avaient reçu les élues du jour. En terminant Mgr leur recommanda d'imiter la reconnaissance de saint André pour son divin Maître, leur promettant en retour des grâces abondantes.

Le 13 décembre, eut lieu le service anniversaire de notre chère sœur Marie de St-Jean de Dieu et le 19, celui de notre chère sœur Marie de St-Célestin, anticipé de quelques jours à cause des solennités de Noël.

La mort qui était venue s'asseoir à notre foyer à l'aurore de 1894, et plusieurs fois durant son cours, revint encore frapper à notre porte au déclin de cette même année.

Le 28 décembre à une heure P. M. notre chère sœur Marie du St-Sacrement LUTTI, nous quittait pour un monde meilleur.

Depuis huit longues semaines, elle endurait d'atroces souffrances, causées par un érysipèle ambulante. Elle avait ressenti les premières atteintes de ce mal le 30 octobre, et dès les premiers jours de novembre, on crut devoir lui faire administrer les derniers sacrements. Le 21, la mort semblait imminente. Cependant, grâce à sa forte constitution, elle triompha de cette terrible crise et parut quelque temps hors de danger, mais le mal se compliqua tellement que malgré les soins des médecins, il fallut bientôt renoncer à tout espoir de la voir dominer la cruelle maladie.

Notre regrettée sœur reçut donc de nouveau et avec une grande ferveur, les sacrements des mourants. La fête de Noël lui avait toujours, disait-elle, apporté de grandes grâces. Celle de 1894 lui procura la grâce des grâces, celle d'une sainte mort. Ce jour-là, en effet, le divin Enfant l'appelait aux délices éternelles.

Notre chère sœur comptait 62 ans de vie et 17 de profession religieuse. Avant d'entrer en communauté, elle avait passé plusieurs années dans l'état du mariage. Devenue veuve en 1875, elle quitta tout pour se consacrer au Seigneur. Mais il en coûta cher à son cœur de mère. Comme Ste-Chantal, elle dut se séparer d'un fils tendrement aimé, ange d'innocence qui n'avait encore que 12 ans, mais comme Ste-Chantal, elle n'hésita pas un instant, elle le quitta. Sa fidélité à la grâce porta bonheur à son cher enfant. Devenu grand, il entra chez les révérends Pères Jésuites. On l'avait envoyé au Texas pendant son noviciat pour refaire sa santé et il y mourut. La mort de ce jeune homme que ses supérieurs regardaient comme un second Jean Berchmans, fut un autre coup terrible pour cette mère si aimante, mais elle le supporta comme le premier, d'une manière héroïque. Durant sa dernière maladie, elle l'appelait souvent à son secours. Nous avons tout lieu de le croire, c'est à lui qu'elle dut la faveur de mourir, selon son désir, dans l'octave de Noël et aussi paisiblement qu'un petit enfant.

Notre regrettée sœur appartenait à une famille distinguée d'Italie que les troubles politiques avaient forcée d'émigrer en Amérique. Elle était encore enfant lorsqu'elle eut le malheur de perdre ses parents.

Elle fut alors adoptée par une riche famille protestante, qui l'éleva dans sa croyance religieuse. Notre chère sœur abjura l'hérésie, quelques mois avant la mort de son mari, en 1874. Elle avait reçu une brillante éducation ; ses connaissances étaient variées : elle excellait particulièrement dans la musique, le dessin, la peinture, l'élocution et le chant. Sa voix était remarquablement belle ; elle fit souvent l'admiration de ceux qui l'entendirent, non seulement au Canada, mais aux Etats-Unis, en Angleterre, en Italie etc. Mais la gloire qu'elle appréciait le plus ce n'était pas celle que lui attiraient ses talents, mais celle de sa vocation religieuse. Elle ne se lassait pas de remercier Dieu de cette grâce. Elle aimait à en parler souvent à ses élèves, qui l'écoutaient ravies et édifiées. Elle a laissé dans leurs cœurs un profond souvenir, on a pu s'en convaincre en les voyant assister en grand nombre à ses funérailles. Notre chère sœur passa presque toute sa carrière religieuse à l'Académie St-Louis de Gonzague. Rappelée à notre Maison provinciale en septembre 1893 pour réparer ses forces, elle suivait, autant qu'elle le pouvait tous les exercices de la communauté.

Sa dévotion envers le saint Sacrement et la sainte Vierge fut comme le cachet particulier de sa piété. Elle avait un ardent amour pour Notre-Seigneur présent dans la sainte Eucharistie, une confiance toute filiale envers l'auguste Mère de Dieu. Le jour de la fête de notre très-honorée Mère Provinciale, au mois d'août, elle déclama une poésie à Marie Immaculée. Nous n'oublierons jamais avec quel amour elle parla de sa Mère du ciel, tout en caasant une agréable sur-

prise à sa Mère en religion ; toutes deux lui étaient si chères.

Nous en avons la douce espérance, notre chère sœur, dont les souffrances, au dire des médecins, furent atroces durant sa maladie, sera allée chanter au ciel le joyeux "*Gloria in excelsis*" de Noël.



A

d  
il  
la  
fi  
  
d  
  
tu  
va  
**E**  
su  
co  
ce



aient

chère  
s, fu-  
ter au

## CINQUANTE-DEUXIEME ANNEE

—1895.—



Le 21 janvier, Son Excellence Lord Aberdeen, Gouverneur Général du Canada et sa noble épouse, nous honoraient de leur visite. Ils furent reçus par notre vénéré Père Supérieur et plusieurs membres du clergé, ainsi que par notre très-honorée Mère Provinciale et quelques autres Sœurs. Conduits à la communauté où nous étions réunies, nos illustres visiteurs furent on ne peut plus bienveillants. Son Excellence nous adressa quelques mots en français et en anglais.

A l'infirmerie de nos préservées de petites malades de 3 à 4 ans attirèrent leur attention.

La bonne tenue de nos chères pénitentes, leur costume noir avec cordons de confrérie, aux couleurs variées, parurent aussi les trapper vivement. Leurs Excellences eurent pour elles de bonnes paroles, surtout pour Pélagie-des-Sept-Douleurs, une de nos consacrées qui devait le lendemain célébrer les "Noces d'Or" de son entrée dans notre maison.

A l'infirmerie des pénitentes une petite fille, atteinte d'une maladie incurable, excita leur compassion et leur charitable intérêt. " Désirez-vous quelque chose, lui demanda le noble Lord, puis-je vous être utile ?—Merci, Excellence, répondit l'enfant, on me donne ici tout ce dont j'ai besoin.—Aimez-vous les fleurs ?—Oh ! oui, beaucoup.—Eh bien ! j'en ferai cueillir demain par ma petite fille et je vous les enverrai. " En effet, le lendemain, une boîte contenant une corbeille de fleurs naturelles était apportée au monastère avec une carte portant ces mots : " A la petite malade, de la part de Lord Aberdeen. "

Après les avoir admirées quelques instants " Mère, dit la chère enfant, offrez-les, s'il vous plaît, à notre Mère supérieure, elle est si bonne pour moi. " Notre Mère fit déposer les fleurs à l'autel de la sainte Vierge. Dans l'après-midi, autre surprise, une fille de Leurs Excellences, âgée de 14 ans, vint elle-même apporter des jouets de toutes sortes à la petite privilégiée. Celle-ci émerveillée, semblait ne pas avoir les yeux assez grands pour voir toutes ces belles choses. Aussi, elle ne cessa depuis lors de demander au bon Dieu de bénir Leurs Excellences et leur noble famille.

De chez les pénitentes, nos visiteurs passèrent chez nos chères solitaires. Lady Aberdeen parla assez longuement à nos bonnes madeleines, leur répétant maintes fois combien l'ouvrage qu'elle leur avait fait confectionner lui avait plu. C'était un drap mortuaire en soie blanche, avec ornements d'or, commandé pour les funérailles de Sir John Thompson, premier Ministre du Canada, mort subitement en décembre,

au château de Windsor, en Angleterre, où l'avait mandé notre gracieuse Souveraine.

A l'infirmerie des madeleines, une jeune professe se mourait de phtisie pulmonaire. La chère malade était vraiment belle à voir. Son visage, d'une pâleur de mort, était illuminé des clartés d'un autre monde, et ses yeux semblaient déjà en contempler les merveilles. La vue de cette enfant—elle n'avait que 21 ans— toute radieuse de paix, de bonheur en face de la mort, émut profondément tous les visiteurs. Cette jeune mourante était la novice qui, le 25 juin dernier, lors de nos Noces d'Or, avait parlé au nom de ses compagnes. Elle avait fait profession en octobre. Depuis ce temps, malgré les soins les plus assidus, la consommation avait fait de rapides progrès. Son âme aussi avait marché à pas de géant et Dieu la trouvait déjà mûre pour le ciel. Elle avait passé par les humiliations et la souffrance. C'était par ce chemin de traverse que deux jours plus tard elle partait pour le ciel.

Nos distingués visiteurs furent accueillis chez nos enfants de l'Industrie par une chanson de bienvenue. Ce chant terminé, trois d'entr-elles s'avancèrent à quelques pas de l'estrade. Les deux plus grandes, âgées de 12 ans, les complimentèrent, l'une en français, l'autre en anglais. Ces adresses présentées la troisième, qui n'avait que quatre ans, s'approcha de Leurs Excellences, les salua gracieusement, puis offrit à Lady Aberdeen le bouquet qu'elle portait à la main. Celle-ci dit quelques paroles affectueuses à l'enfant et la baisa. " Prenez une de ces roses lui dit-elle ensuite, et mettez-la à la boutonnière de Lord

Aberdeen. " La petite fit bravement et gentiment ce qu'on lui demandait. Son Excellence en fut ravi. Il se pencha vers l'enfant et la baisa à son tour. Elle s'inclina de nouveau, puis revint toute joyeuse rejoindre ses petites compagnes.

Lord Aberdeen dit ensuite quelques mots aux enfants et leur donna un grand congé, comme il l'avait fait dans toutes les autres classes. Nos enfants entonnèrent le : " *God save the Queen.* " C'est pendant ce chant que les nobles visiteurs s'éloignèrent. Ils traversèrent le chœur des religieuses où nous étions réunies pour l'oraison. Le chant de " l'*Ave Maria,* " les harmonies de l'orgue, le recueillement de l'assemblée à genoux auprès du Tabernacle, tout contribuait à former un tableau saisissant et inoubliable. Traversant ensuite la sacristie, nos visiteurs entrèrent dans une salle où l'on avait exposé des broderies et des ouvrages de fantaisie, façonnées par nos enfants. Après avoir pris quelques rafraichissements, ils nous quittèrent, ne cessant de nous répéter combien ils étaient heureux et enchantés de tout ce qu'ils avaient vu. Pour nous, nous n'oublierons pas non plus tant de courtoisie et de bienveillance de la part de si distingués visiteurs. Chaque semaine depuis cette visite, Leurs Excellences ont envoyé un magnifique bouquet à la pauvre petite malade dont la souffrance et la résignation les avaient tant émus.

Le lendemain, 23 janvier, nous fêtions comme toujours, c'est-dire, en famille, l'anniversaire de la naissance de notre bien-aimée Mère Provinciale. Ce jour-

là même, notre très-honorée Mère, accompagnée de notre Sœur Assistante, se rendit au chœur des pénitentes, réunies autour de l'heureuse jubilaire, Pélagie-des-Sept-Douleurs, dont nous avons parlé déjà. Notre Mère récita le "*Memorare*" pour remercier Dieu par Marie, de l'avoir fait persévérer dans le service de Dieu pendant ces cinquante ans, puis elle lui mit une couronne d'or sur la tête. En même temps, nos chères pénitentes entonnèrent le "*Laudate Dominum*," qu'elles chantèrent d'une voix émue : presque toutes pleuraient. La jubilaire, la première dont nous fêtons les "NOCES D'OR," était toute confuse de ce qui ce faisait en son honneur. "Quoi, disait-elle, notre Mère s'abaisser à une pauvre pénitente comme moi ! Qu'elle est donc bonne ! C'est trop, vous en faites trop pour moi, je ne mérite pas cela. Comme je vais prier le bon Dieu, plus que jamais pour toutes nos mères."

Le 24, la messe fut dite aux intentions de la jubilaire. Elle y communia parée de sa couronne d'or. Les pénitentes chantèrent des cantiques. Rien qu'à les entendre on sentait combien elles s'estimaient heureuses du bonheur de leur chère doyenne. Au chœur, à la classe, au réfectoire, il y avait des décorations et des inscriptions appropriées à la fête. Dans l'avant-midi, la jubilaire, encore vive et alerte, malgré ses 75 ans, alla, accompagnée d'une de nos sœurs tourières, visiter quelques églises de la ville. Elle n'était pas sortie depuis cinquante ans. Comme on le pense bien, elle trouva que Montréal avait bien changé et grandi pendant ce demi-siècle écoulé depuis les jours qu'elle y passa dans sa jeunesse. Après avoir

vu cette cathédrale que notre cité doit en grande partie au zèle, au dévouement de notre vénéré Supérieur, elle alla demander une bénédiction à Monseigneur l'Archevêque. Quand Pélagie nous revint elle était bien enthousiasmée de ce qu'elle avait vu, mais elle était encore plus heureuse de se retrouver dans son cher couvent. " Enfin, nous voilà de retour, dit-elle en rentrant, c'est encore ici, c'est toujours ici que l'on est mieux ; vite, vite mon bonnet de consacrée, je le préfère mille fois à toutes ces belles fourrures dont on m'a enveloppée pour sortir. "

Il fallait la voir et l'entendre raconter ce qu'elle avait vu, et terminer toujours par ce refrain : " Non, mes mères, rien n'est beau comme notre cher " Bon-Pasteur, c'est chez nous ici, c'est tout mon bonheur. " A voir l'humilité, l'affection et la reconnaissance de cette pauvre âme, faisant ces récits, des pleurs montaient à nos yeux et nous ne pouvions nous empêcher de nous écrier : O religion, que tu es belle ! que tu es puissante ! toi seule peux transformer, enchaîner et ravir ainsi les cœurs ! Et nous rendions grâce à Dieu de nous avoir appelées à travailler à l'œuvre sublime du salut des âmes.

Nos pénitentes n'avaient pas voulu commencer à dîner sans leur jubilaire ; elles la reçurent à la porte du réfectoire, aux sons de la musique, la conduisirent en triomphe à la place d'honneur, qu'elles lui avaient préparée. Alors on lui présenta une adresse dans laquelle on lui souhaitait de longues années de vie pour le bonheur et l'édification de la classe. On l'assurait en même temps que la couronne d'or qu'elle portait en ce beau jour n'était qu'une image de celle

qui l'attendait là-haut. Malgré son émotion, la pauvre Pélagie sut remercier sincèrement ses compagnes et ses mères, surtout sa bonne mère St-Jean, laquelle, répétait-elle souvent, l'avait gâtée. " Si, comme je l'espère, je meurs la première, nous disait-elle, je viendrai la chercher. je m'ennuierais trop loin d'elle.—Mais, Pélagie, on ne s'ennuie pas au ciel, on ne s'ennuie pas avec le bon Dieu. Et puis que feraient les cent cinquante orphelines que mère St-Jean laisserait si vous veniez la chercher ?—C'est vrai, mais que faire ?—Demandez au bon Dieu de vous laisser encore longtemps sur terre, d'envoyer bien des âmes vous rejoindre ici, afin qu'elles trouvent comme vous le bonheur et la paix dans la maison du Seigneur. "

Le reste de la journée se passa dans la plus vive et la plus sainte allégresse. A six heures P. M., après la récitation de l'office des consacrées, on eut pu voir l'humble Pélagie pieusement agenouillée près de la grille du chœur. A ses prières accoutumées elle en ajouta sans doute bien d'autres, car sa visite fut plus longue encore qu'à l'ordinaire.

Nous unissons nos actions de grâces à celles de l'heureuse jubilaire et de ses compagnes, car ce jour mémorable a fait une profonde impression sur toutes nos enfants, jeunes et vieilles. Aussi nous l'espérons, il portera ses fruits.

Le 28 avril, fête de N.-D. du Bon Pasteur, le nouvel Archevêque de St-Boniface, au Manitoba, Monseigneur Langevin, O. M. I. neveu de notre Père supérieur, voulut bien chanter la messe et donner le sermon. De son cœur ému sortirent des paroles ardentes en faveur de notre cher " Bon Pasteur. " Mon-

seigneur daigne conserver à notre monastère un reconnaissant souvenir, car c'est dans notre chapelle qu'il fut ordonné prêtre, en 1882. Après la messe, Sa Grandeur vint à la communauté. Dans l'après-midi, Monseigneur visita nos classes où des adresses de bienvenue lui furent présentées. Le tout se termina par une séance donnée par nos petites filles de la préservation, une paternelle bénédiction et un grand " Dieu soit béni " pour toutes nos classes.

Le 26 mai, le révérend Père Le Doré, supérieur général des Eudistes, arrivait à Montréal et venait immédiatement dire la messe dans notre chapelle. L'orgue salua son entrée par ses plus joyeux accords, puis nos enfants chantèrent leurs plus beaux cantiques. Un de ces chants surtout parut l'impressionner beaucoup. Il en prit même les premiers vers pour texte du sermon qu'il fit à la messe :

" Que le Cœur si doux de Marie  
Nous conduise au Cœur de Jésus. "

Ses paroles pleines d'onction touchèrent profondément les âmes. Après le dîner, nous eûmes le bonheur de recevoir à la communauté ce digne Père dont nous avons gardé un si profond souvenir. Nous ne nous lassions pas de l'entendre parler de notre chère Congrégation, de notre vénérable Père Eudes et de notre vénérée Mère Fondatrice. Le lendemain, le Rév. Père prêcha de nouveau dans notre chapelle à l'occasion de la première communion et de la confirmation de nos petites filles. Il vint encore deux fois à la communauté avant son départ. Ses touchantes exhortations laisseront, nous en avons la certitude, des fruits durables dans nos âmes.



Le 8 juillet, nous recevions une autre visite d'outre mer, celle de Monsignor Pasquier, Prêlat romain et recteur de l'Université d'Angers. N'attendant pas cet illustre visiteur avant la fin du mois, notre bien-aimée Mère Provinciale se trouvait absente, elle était allé visiter nos monastères des provinces maritimes. Monsignor Pasquier vint nous dire la messe, et monta ensuite à la communauté où il nous entretenait avec une bonté toute paternelle. Nous étions heureuses d'entendre parler de notre vénérée Mère Fondatrice par celui-là même qui a si bien écrit sa vie. Nous aimions l'entendre nous parler aussi de notre bien-aimée Mère Générale et de notre cher Angers.

Le 22 juillet, nos chères pénitentes sortaient de retraite. Pour rehausser la fête, nous avions à leur insu, fait construire, au jardin, une belle grotte que nous avons ornée de bouquets et de verdure. Nous y avons placé la statue de sainte Marie Madeleine. Au-dessus nous avons mis pour inscription le mot qui sortit de son cœur en revoyant son Jésus ressuscité : "*Rabboni.*" Au-dessous de la grotte un tableau de grandeur naturelle représentait Notre-Seigneur au tombeau. Nos chères enfants ne s'attendaient nullement à cette belle surprise, aussi en furent-elles vivement impressionnées. Plusieurs même pleuraient de bonheur et de reconnaissance en voyant, comme elles le disaient, combien nous les aimons et combien nous tenons à leur faire plaisir. Après les chants, les prières et les larmes, un joyeux : "Dieu soit béni" vint délier leurs langues aux pieds même de sainte Marie Madeleine. Nous supplîâmes

la privilégiée du Christ de veiller tout spécialement sur elles ce jour-là. Elle le fit : jamais congé ne fut en effet plus heureux et plus touchant. Nos chères enfants passèrent la journée au jardin, y prirent les repas servis par les Mères. Il faisait bon les voir quitter leurs amusements pour prier auprès de la grotte. Le soir, après avoir reçu une dernière bénédiction de Notre-Seigneur dans un salut solennel, elles se réunirent de nouveau aux pieds de sainte Marie Madeleine pendant que le soleil disparaissait à l'horizon. Sur toutes les figures on lisait le bonheur et la paix que donne un jour passé tout entier, dans une sainte réjouissance, sous le regard de Dieu.

Le 13 octobre sera à la fois le cinquantième anniversaire de la naissance de notre Père Supérieur et le vingt-cinquième de profession de notre Mère Provinciale. Le 6 novembre également il y aura un quart de siècle que M. le chanoine Ravot a reçu l'onction sacerdotale. Au mois d'août encore ce vénéré Père termine sa quinzième année comme supérieur de notre communauté. Enfin il y aura 18 ans en septembre que sœur Marie de St-Alphonse de Liguori, Coadjute est devenue notre Mère Provinciale. Il s'agit donc pour nous de fêter en cette heureuse année, des noces d'or de naissance, des noces d'argent de prêtrise et de profession ainsi que des noces de crystal de supérieurat des deux représentants de l'autorité dans cette maison.

Notre bien-aimée Mère aurait bien voulu voir ses propres anniversaires passer inaperçus : elle nous suppliait de ne rien faire pour elle ; mais, comment nous taire en face de ces longues années de constante

abnégation, d'œuvres magnifiques et de dévouement tout maternel ! Comment fêter notre Père sans fêter notre Mère, sans redire aussi notre tendresse, notre respect, notre gratitude à celle qui, depuis plus de dix-huit ans conduisit avec tant de vigilance et d'habileté la barque confiée à ses soins ? Evidemment c'était chose impossible à nos cœurs. Cependant il nous fallait pour nous rendre aux désirs de notre digne Mère lui promettre que nous travaillerions surtout pour les " Noces d'argent " de notre Père. Voici à quel programme on s'arrêta : Le 4 novembre nous offririons nos vœux à notre vénérée Mère, le lendemain nous entendrions la sainte messe et nous ferions la sainte communion à son intention, puis, dans l'après-midi du 5, nous présenterions nos respectueux souhaits à notre digne Père et le 6 serait le grand jour. On se mit donc à l'œuvre sans retard et Dieu sait avec quelle joie et quel entrain. Les épis de blé s'amassèrent en gerbes et les grappes de raisin s'élevèrent en monceau, les chaînes d'argent formèrent des montagnes et les lis blancs et or de véritables parterres. En même temps nos poètes et nos littérateurs imaginèrent des dialogues, rimèrent des cantates, bâtirent même des drames de circonstance. Nos musiciennes et nos chanteuses s'entendirent pour rendre, sinon composer au besoin, la musique la plus belle, les chants de fête les plus harmonieux. Enfin, quand le lundi, 4 novembre, les Mères prieures de nos maisons voisines arrivèrent avec quelques privilégiées, la joie et l'allégresse étaient dans tous les cœurs. Dans le monastère ce n'était partout, au réfectoire, comme sous les arceaux des cloîtres, qu'ori-

flammes, drapeaux, guirlandes et bannières. Partout des inscriptions de toutes formes, de toutes dimensions et de toutes couleurs parlaient des grands jours, disaient notre bonheur et notre reconnaissance. A la communauté, la parure honorait plus particulièrement le sacerdoce. Des chaînes qu'on eut dit en argent massif, portant des épis de blés retenues en gerbes par un ruban d'or traversaient la salle et s'arrêtaient à d'énormes grappes de raisin qui apparaissaient au milieu de feuilles d'argent d'une dimension extraordinaire. Au-dessus des fenêtres, des banderoles écarlates faisaient ressortir les brillants décors qui se mêlaient aux feuilles d'or ainsi qu'aux lis blancs. L'autel de Marie était orné avec un goût exquis. En face, au-dessus de la porte d'entrée, se dégageait sur un fond or et rouge, et reposant sur des nuages, un calice surmonté d'une blanche hostie symbolisant la plus sublime fonction du sacerdoce. Deux Anges debout près du calice tenaient une banderole sur laquelle on lisait en lettres d'or : "*Th es Sacerdos in æternum.*" Enfin, rehaussant encore l'éclat de la fête, le soleil répandait des vots de lumières sur ces ravissantes décorations. La parure du chœur, surtout du sanctuaire, l'emportait encore sur celle de la communauté et de toutes nos classes.

C'est vers notre Mère que se portèrent tout d'abord nos hommages. Quand elle entra dans la salle de communauté accompagnée des Mères prieures, elle fut reçue aux accords d'un joyeux orchestre. Nos chanteuses célébrèrent ensuite dans leur cantate l'amour, les soins, le dévouement de notre digne Mère. Puis une adresse faisant écho à ces chants de reconnaissance,

résuma le bien opéré sous sa prudente et maternelle administration. Sa Charité y répondit par des paroles débordantes comme toujours d'humilité, de zèle pour la gloire de Dieu et de dévouement pour les âmes.

Comme la communauté, chaque classe voulait avoir sa cantate et son adresse. Une courte séance chez nos petites filles de la préservation termina la première partie de la fête de notre Mère. Le lendemain, la messe fut offerte à ses intentions, par un de ses neveux, le Rév. A. Cadotte. Inutile de le dire, notre communion fut pour elle. Durant le saint Sacrifice, nos sœurs et nos chères enfants exécutèrent de bien touchants cantiques.

A deux heures notre digne Père arriva à la communauté avec Messieurs nos chapelains et un de ses neveux, le révérend H. Langevin, frère de l'archevêque de St Boniface. Mgr Langevin nous avait écrit pour nous exprimer son regret de ne pouvoir assister à cette fête de famille, "les circonstances, nous disait-il, ne lui permettaient pas d'entreprendre pour la troisième fois en quelques mois, le lointain voyage de St-Boniface à Montréal." Après l'exécution d'un morceau de musique et le chant d'une cantate, une touchante adresse fut lue à notre vénéré Supérieur. Nous voudrions pouvoir la reproduire ici, mais l'humilité de l'auteur n'y consentirait pas nous le savons. On y parlait du dévouement de ce Père, dont le cœur semble avoir été fait tout exprès pour comprendre l'œuvre du Bon-Pasteur; on y exaltait le zèle de ce prêtre tout dévoué à la gloire de Dieu, la charité de cet apôtre qui n'oublie personne, excepté lui-même. L'adresse de

notre Mère terminée, un magnifique *Laudate* allait porter jusqu'à Dieu les accents de notre reconnaissance. Notre bon Père était tellement ému qu'il pouvait à peine parler. Repassant sa vie où, tout jeune encore, il fut confié aux soins des Sœurs de l'Hôtel-Dieu, il nous montra la main de Dieu disposant toutes choses, comme il le disait, pour le préparer sinon pour l'obliger en quelque sorte, à se dévouer un jour à l'œuvre sublime que Dieu nous a confié. Notre bon Père considéra ensuite l'un après l'autre les cadeaux à lui offerts par nos maisons du Canada. Tous parurent lui aller au cœur, mais surtout le magnifique calice que lui offrait la communauté. Après nous avoir remerciées de nouveau de cette démonstration et de ces cadeaux, notre vénéré Supérieur se rendit aux classes. On l'y attendait avec impatience. Partout la joie rayonnait sur tous les fronts. Partout des chants et des adresses lui dirent en termes touchants la commune allégresse. Chez nos pénitentes la cantate fut chantée par plusieurs belles voix avec accompagnement de piano et de mandoline. Nos bonnes madeleines avaient confié à une blanche colombe le superbe bouquet spirituel qu'elles offraient à notre Père. L'oiseau symbolique, parti de l'extrémité de la salle, plana longtemps sur l'auditoire avant d'arriver auprès du héros du jour. Il semblait descendre du ciel pour lui remettre ces fleurs cueillies dans les jardins célestes.

Chez nos chères enfants de la Préservation eut lieu une charmante séance. Leur classe, quoique petite, était ravissante de bon goût dans sa parure de fête et toute radieuse de lumière, grâce à de nombreux

ses lanternes vénitiennes. Notre bon Père et nos autres visiteurs furent reçus aux harmonies d'un vrai carillon. Pendant que de toutes petites fillettes sonnaient en cadance de jolies petites cloches, le piano, la mandoline et l'harmonium mêlaient leurs sons les plus entraînants et les plus harmonieux. Une saynète " Le souvenir " raconta alors toute la vie de notre digne Père. Soulevant le voile du passé et remontant jusqu'à sa naissance pour redire les époques mémorables de sa carrière, il impressionna vivement l'auditoire. Les anges appelés alors à joindre leurs actions de grâces à celles de ces chères enfants se rendirent à leurs désirs. Aussitôt on les entendit chanter le *Te Deum* dans le lointain. Un orchestre accompagnait leurs voix. Pendant que les enfants agenouillées écoutaient ravies, un feu de Bengale vint les inonder de lumière. Ce fut vraiment un ravissant tableau. Après ce *Te Deum* chanté au ciel, on chanta sur terre le "*Quid retribuam*" de notre reconnaissance. Une toute petite enfant vint alors porter à notre Père un magnifique bouquet de fleurs naturelles et lui dire que toujours, toujours il serait leur Père. Une paternelle bénédiction, l'annonce d'un grand, grand " Dieu soit béni " couronnèrent cette petite séance.

Le lendemain, 6 novembre, le jubilaire chanta lui-même la messe d'action de grâces. Pendant que la musique et le chant mêlaient leurs harmonies pour redire bien haut notre gratitude et l'allégresse de nos âmes, nos vœux montaient ardents vers le Seigneur. O divin Pasteur, disaient tous les cœurs, gardez-nous longtemps un tel appui, gardez-nous longtemps un tel Père !....

Dans l'après-midi, notre Père se rendit à l'Académie St Louis de Gonzague où nos pensives mairies fêtèrent ses nocés d'argent par une séance qu'on nous assure avoir été magnifique.

On le voit ces fêtes jubilaires eurent un caractère tout intime et tout religieux, l'allégresse n'en fut que plus vive et plus grande. Reconnaissance encore une fois, à Jésus Bon Pasteur qui nous a donné un tel Père et une telle Mère! Lui seul a pu façonner et réunir ces deux grands cœurs si bien faits pour se comprendre et pour travailler de concert avec zèle et dévouement à l'œuvre sublime du salut des âmes.

Pendant cette année 1895, nous avons eu le bonheur de voir s'augmenter le nombre des ouvrières du divin Pasteur. Dans trois cérémonies différentes, présidées par Monseigneur l'archevêque de Montréal, onze novices prononcèrent leurs vœux et vingt-trois postulantes revêtirent les blanches livrées de la novice du Bon-Pasteur. Elles reviennent souvent dans notre cloître ces cérémonies de profession et de prise d'habit et cependant, elles semblent toujours nouvelles, car elles sont toujours touchantes.

[L'année touche à sa fin et cependant nous n'avons pas encore obtenu la faveur demandée depuis longtemps : un plus vaste local pour nos chères enfant.] Depuis longtemps déjà, il n'y a plus de places vacantes dans aucune catégorie. Chaque jour il nous faut refuser de pauvres petites filles, mais enfin le ciel semble vouloir se laisser fléchir.— Dans les premiers jours de novembre, on vint, et d'une manière qui semble toute providentielle, nous offrir en vente une propriété et un terrain considérable situé tout



près de Montréal, dans l'Île Jésus. Notre Mère n'osa pas assumer la responsabilité d'un tel achat, mais elle finit par y consentir, hautement encouragée par les autorités religieuses. Actuellement Dieu semble tout arranger pour nous faire acquérir cet emplacement.

[Le 25 novembre, notre très-honorée Mère Provinciale et notre chère Sœur éconôme, Marie du St-Nom de Marie vont visiter cette propriété connue sous le nom de " Moulin-du-Crochet. " Ce jour-là même, nous terminions une neuvaine au St-Enfant Jésus de Prague. Nous avons aussi supplié instamment les chères âmes du purgatoire de nous venir en aide. Le samedi, 30 novembre, le marché était conclu et la propriété achetée.]

Le 9 décembre, notre très-honorée Mère Provinciale y conduisit nos chères sœurs Marie du St-Nom de Marie et Marie de St-Alexandre, choisies pour la nouvelle fondation. La communauté cependant n'a pris possession définitive de l'immeuble que le 10 décembre. Ce jour étant consacré à honorer la translation de la sainte Maison de Marie, on donna le nom de Lorette au nouveau bercail.

Voici ce qu'un journal de cette ville " La Minerve " publiait à ce sujet.

#### LORETTE DE L'ÎLE DE JESUS.

Les Sœurs du Bon-Pasteur ont fait l'acquisition de la propriété obtenue jadis par Monsieur Laval pour l'entretien du Séminaire de Québec par suite d'un échange fait avec le Sieur Berthelet, Conseiller du roi.

Se voyant incapables d'accueillir, faute de local.

toutes les âmes repentantes ou en danger de se perdre qui viennent chaque jour leur demander asile, ces religieuses n'ont pas hésité à s'imposer des charges énormes pour fonder une nouvelle maison dans l'Île Jésus. Certains journaux ont prétendu voir dans la détermination de cette communauté un véritable empiètement sur l'élément laïque, qui seul, à les entendre, doit avoir le monopole de toutes les industries du pays. Mais, le bon sens le plus vulgaire le veut, et chez tous les peuples on l'a compris, il est nécessaire de créer des moyens de secours pour soulager les malheureux, soutenir les pauvres, soigner les malades, donner asile aux orphelins, aux délaissés, aux victimes de la corruption humaine. Ces asiles de la misère sous toutes ses formes, il nous les faut vastes et nombreux, car les besoins sont plus impérieux que jamais. Voilà ce que pensent les hommes réfléchis et sensés. Grâce à Dieu, ici comme ailleurs, les communautés religieuses toujours fidèles à leur dévouement séculaire s'ingénient à trouver des moyens de subsistance pour toutes les indigences qu'elles reçoivent sous leurs toits. En adoptant certaines industries pour subsister, elles débarrassent la société de l'obligation d'assister tant de malheureux qui resteraient à sa charge. Que les industriels se rassurent, la maison de Lorette ne vient pas leur faire concurrence, elle veut seulement procurer à celles qui l'habiteront, un local plus vaste, plus salubre et plus solitaire. L'espace n'y manquant pas comme dans nos villes le toit hospitalier pourra s'agrandir encore à mesure que le besoin s'en fera sentir. L'air pur de cette belle campagne affermira ou referra la santé,

la vue de ce gracieux rivage réjouira les regards et, sur ces bords enchanteurs, près desquels le flot passe rapide et bouillonnant, de nombreuses jeunes filles rediront bientôt aux échos de cette solitude les chants de leur joie et de leur suave allégresse. Là encore le travail régnera en maître aimé et non pas en tyran qu'on abhorre. Car au lieu du travail forcé de l'usine dans lequel trop souvent s'atrophie l'intelligence, au lieu de ce travail humiliant qui transforme en machines des êtres créés à l'image de Dieu, ce sera le travail sous le regard divin, le travail pour expier et pour mieux vivre, le travail fait sous le refrain des cantiques et les élans de la prière. Sommeil, repas, jeux, atelier, tout sera régénérateur et vivifiant dans cette atmosphère de charité et de joie sainte.

Depuis les jours lointains de Mgr Laval, que de scènes marquées au coin de l'héroïsme, se sont déroulées sur ces ondes agitées et tout le long de ces bords, où l'histoire peut montrer l'empreinte des pieds bénis des premiers évangélistes du pays. Que de fois de 1615 à 1625 ces rivages fortunés ont vu les Récollets passer l'aviron à la main, tête nue le bréviaire au cou, le sac sur le dos, affronter les périls d'une navigation de plus de quatre cents lieues et les ennuis de maints portages, pour se rendre au pays des grands lacs, afin d'y annoncer la Bonne Nouvelle. C'est en cet endroit que l'héroïque Père Nicolas Viel a été précipité dans les flots au printemps de 1625 par de méchants sauvages. En souvenir de la mort de ce premier martyr de la foi dans ce pays, la plage avoisinante porte encore aujourd'hui le nom

de Sault au Récollet. Depuis le Père Joseph Le Caron, la rivière qui baigne la nouvelle habitation du Bon-Pasteur a toujours été suivie par les anciens missionnaires du Canada, Récollets et Jésuites. On ne saurait se faire une idée des souffrances endurées par eux, dans ces voyages de plus de trois cents lieues. " J'ai supputé, dit le Père Jean de Brébeuf, le nombre des faix et je trouve que nous avons porté trente-cinq fois et traîné pour le moins cinquante fois. Je me suis quelques fois mêlé d'aider nos sauvages, mais le fond de la rivière est de pierres si tranchantes que je ne pouvais marcher longtem ps nu-pieds. "

Les souvenirs historiques ne se rattachent pas seulement à la rivière, ils sont intimement unis à l'île Jésus elle-même. En 1637, cette île s'appelait l'île de Montmagny, du nom de son possesseur Charles Huault, de Montmagny, digne successeur de l'héroïque Champlain. " A la côte nord de l'île de Montréal, écrivait le Père le Jeune, ( Rel.—1637 —75 ) passe la rivière des Prairies qui est bordée par une autre île belle et grande, nommée l'île de Montmagny. Cette rivière fut ainsi nommée parce qu'un certain des Prairies s'égara dans les îles qu'on y rencontre. " J'y célébrai le premier le saint sacrifice de la messe. " Donnée plus tard aux Jésuites, cette île fut nommée par eux : Ile Jésus. Mais comme au mois d'octobre 1672 on n'y avait opéré aucun défrichement l'intendant Jalon, en fit cadeau au Sieur Berthelet. — Ce dernier fit une réserve d'une lieue en faveur des Jésuites et céda tout le reste à Mgr de Laval en échange de l'île d'Orléans.

C'est le 10 décembre que les Soeurs du Bon-Pasteur

ont inauguré leur nouvel établissement. L'Eglise fêtant ce jour-là la translation de la sainte maison de Nazareth, elles lui ont donné le nom de Lorette. Ce nom rappelle lui-même plus d'un souvenir historique. Le Père Chaumont chargé des pauvres Hurons chassés de leur pays par les Iroquois, réussit à les grouper à quelques milles de Québec vers 1673. Il fit bâtir une chapelle reproduisant pour la forme, les matériaux, les dimensions et l'ameublement la célèbre *Santa Casa* de N.-D. de Lorette, en Italie. De là vint à la petite colonie le nom de N.-D. de Lorette. (Rochemonteix II—12.)

Plus tard lorsque les M<sup>rs</sup> de St-Sulpice établirent les sauvages au Sault au Récollet, ils mirent, eux aussi, leur mission sous le même vocable. On l'appela la Nouvelle Lorette, pour la distinguer de l'ancienne. Or, voilà qu'en face de ce site d'évangélisation première, Dieu veut qu'une nouvelle œuvre régénératrice vienne s'implanter, le jour même où l'on vénère la maison la plus sainte qui fut jamais. Comment ne pas voir dans ce rapprochement religieux et historique des garanties de succès, de grâces et de bénédictions pour cette nouvelle Lorette. Les deux premières ont été fondées pour amener à la vraie lumière des peuplades assises à l'ombre de la mort ; celle-ci a pour mission de donner asile aux âmes qui, fuyant la tourmente des passions, voudront renaître à une vie nouvelle, et marcher résolûment dans les sentiers de la vertu.

*FIN DU SECOND VOLUME.*

n  
I  
f  
l  
p

se  
cl  
re

pa  
qu  
tr  
de

tro  
ma  
po  
A.  
mi  
no

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

## TABLE.

*Pages.*

### ANNALES

#### TOME SECOND

#### QUARANTE-DEUXIEME ANNEE : 1885.

Cinquantième anniversaire de l'érection du Généralat du Bon-Pasteur d'Angers—Mort de Mgr Ignace Bourget, second évêque de Montréal—ses funérailles,—il est inhumé avec Mgr Lartigue dans la cathédrale en construction—Son oraison funèbre par M. Colin, supérieur du séminaire.....:1

#### QUARANTE-TROISIEME ANNEE : 1886.

Voyage à Angers de la Mère Marie de St-Alphonse de Liguori—son retour — Mgr Fabre devient Archevêque de Montréal—Visite du Père Augustin, religieux de la Trappe d'Oka.....50

#### QUARANTE-QUATRIEME ANNEE : 1887.

Nouveaux Chapelains. Mr. l'abbé Dugas, remplacé par Mr. Chs La Rocque—Mort de Mgr J. La Rocque et de Mère Marie de Ste-Céleste Fisson, fondatrice du Bon-Pasteur à Montréal—Départ de sept de nos sœurs pour Quito—leur voyage.....53

#### QUARANTE-CINQUIEME ANNEE : 1888.

Nombreux départs pour le ciel—Quito perd sa troisième Supérieure—Mort de Mr le Chanoine Larmarche et de Mr Louis Dupuis—Trois sœurs partent pour Lima—Nouveau Chapelain : Mr l'abbé E. A. Latulipe—Visite de l'H. Mr Mercier premier ministre de la Province de Québec—Ouverture de notre buandrie à vapeur.....83

## QUARANTE-SIXIEME ANNEE : 1889.

Visite épiscopale—Retour de Mgr Fabre—Mort à Angers de la Mère Marie de St-Gabriel, une des fondatrices du Bon-Pasteur de Montréal.....98

## QUARANTE-SEPTIEME ANNEE : 1890.

*L'Influenza* à Montréal—Mort de plusieurs religieuses de notre communauté — Guérison miraculeuse d'une enfant de l'Industrie par Ste-Anne— Notre nouvelle cuisine—Fondation d'Halifax.....105

## QUARANTE-HUITIEME ANNEE : 1891.

Départ pour Lima—Notre Père Supérieur nommé chanoine—Visite de Mgr Issa de la Palestine—Mort, à Lima, de sœur Marie des Martyrs—Départs pour Guaranda et pour Halifax—Hedwige, sa mort—Visite du P. Lacombe O. M. I.....120

## QUARANTE-NEUVIEME ANNEE : 1892.

X Incendie à l'Académie St Louis de Gonzague—Visite de l'Abbé de Bellefontaine—Mère Marie de St-Alphonse de Liguori part pour Angers—Mort de notre Mère Générale Marie de St-Pierre de Coudenhove—Son service dans notre chapelle—Mère Marie de Ste-Marine élue Sup. Générale—Retour de notre Mère Provinciale—Quatre sœurs partent pour Lima.....144

## CINQUANTIEME ANNEE : 1893.

La communauté perd un insigne bienfaiteur : le Rév. J. Brissette—Visite du Rév. Père A. Le Doré, Sup. Général des Endistes—Fondation de St Jean N.-B.—Les grands jurés dans nos écoles d'Industrie



TABLE

317  
*Pages*

et de Réforme —Visite de l'H. Mr Pelletier, Secrétaire Provincial et de M. Benoit chef de la brigade du feu, à Montréal—Mort de deux religieuses.....164

CINQUANTE-UNIEME ANNEE : 1894.

Trois départs pour la patrie céleste—Abjuration et baptême d'une anglaise protestante—Triduum à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de Montréal—Pèlerinage de notre Père Supérieur à Lourdes.....184

CINQUANTE-DEUXIEME ANNEE : 1895.

Visite de Leurs Excellences Lord et Lady Aberdeen—Noces d'argent de prêtrise de Mr le Chanoine Racicot, et de Profession de la Mère Provinciale—Acquisition d'une nouvelle propriété à St Martin, près Montréal—Départ pour la nouvelle fondation qui reçut le nom de Lorette.....293



